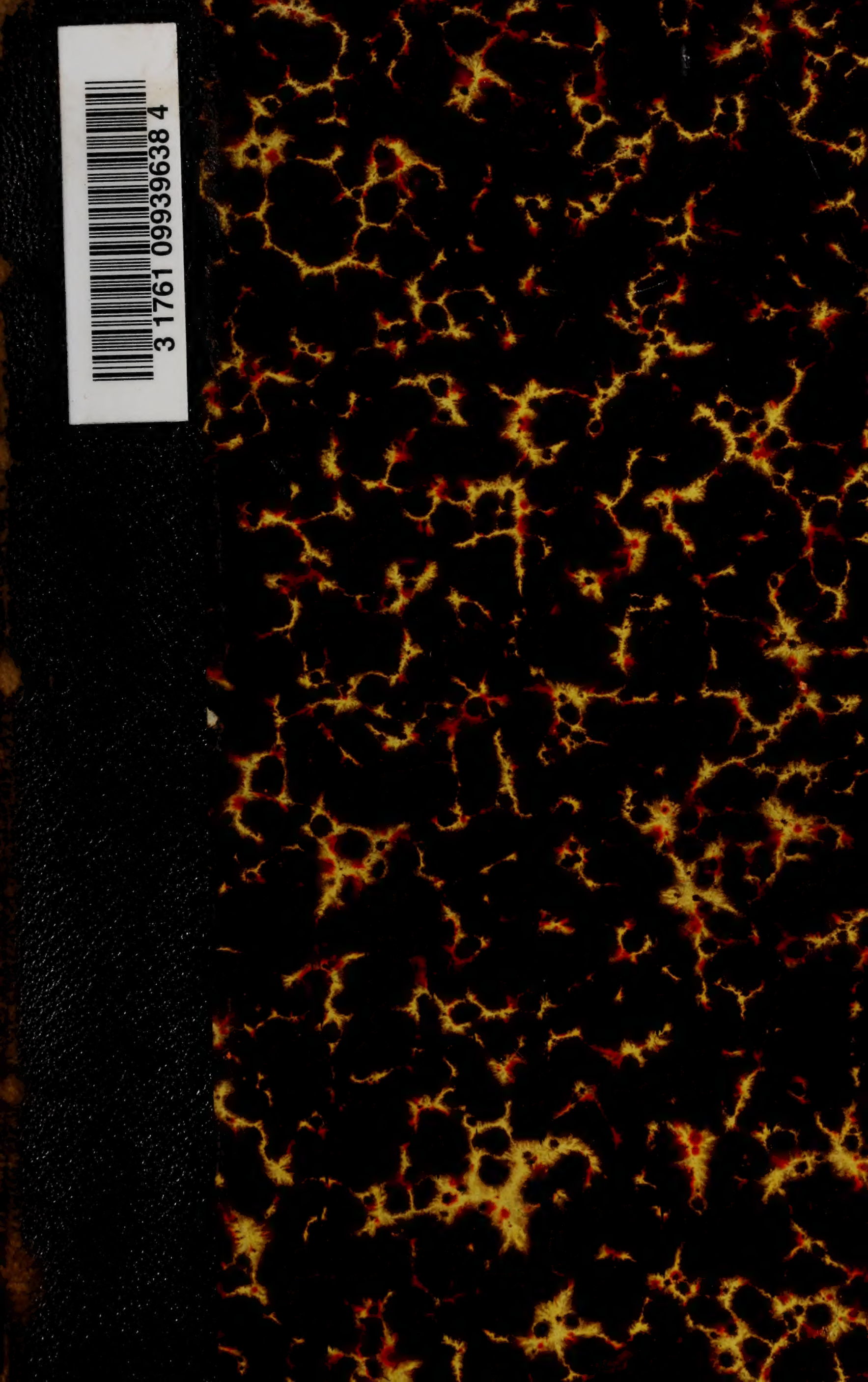
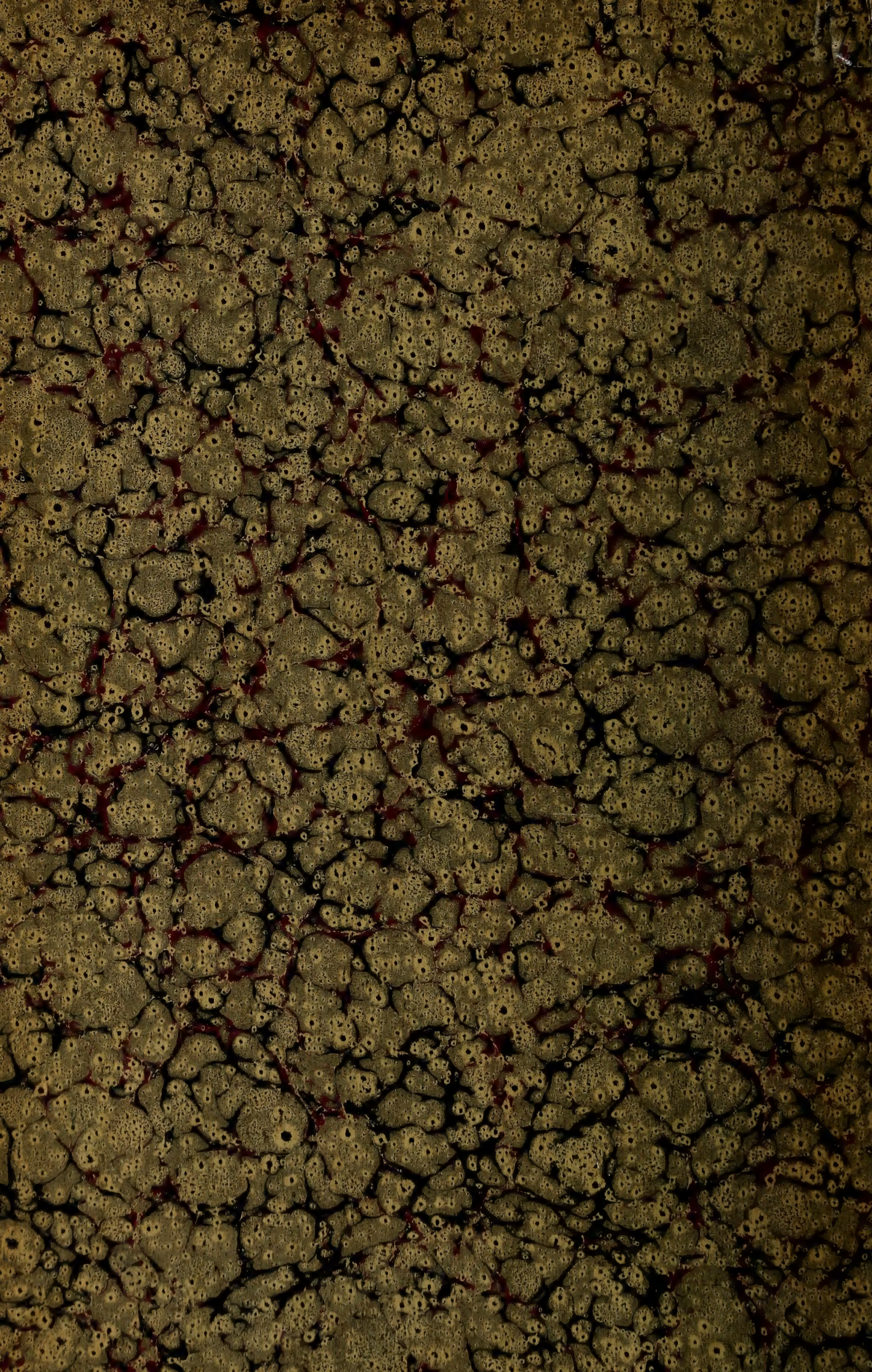
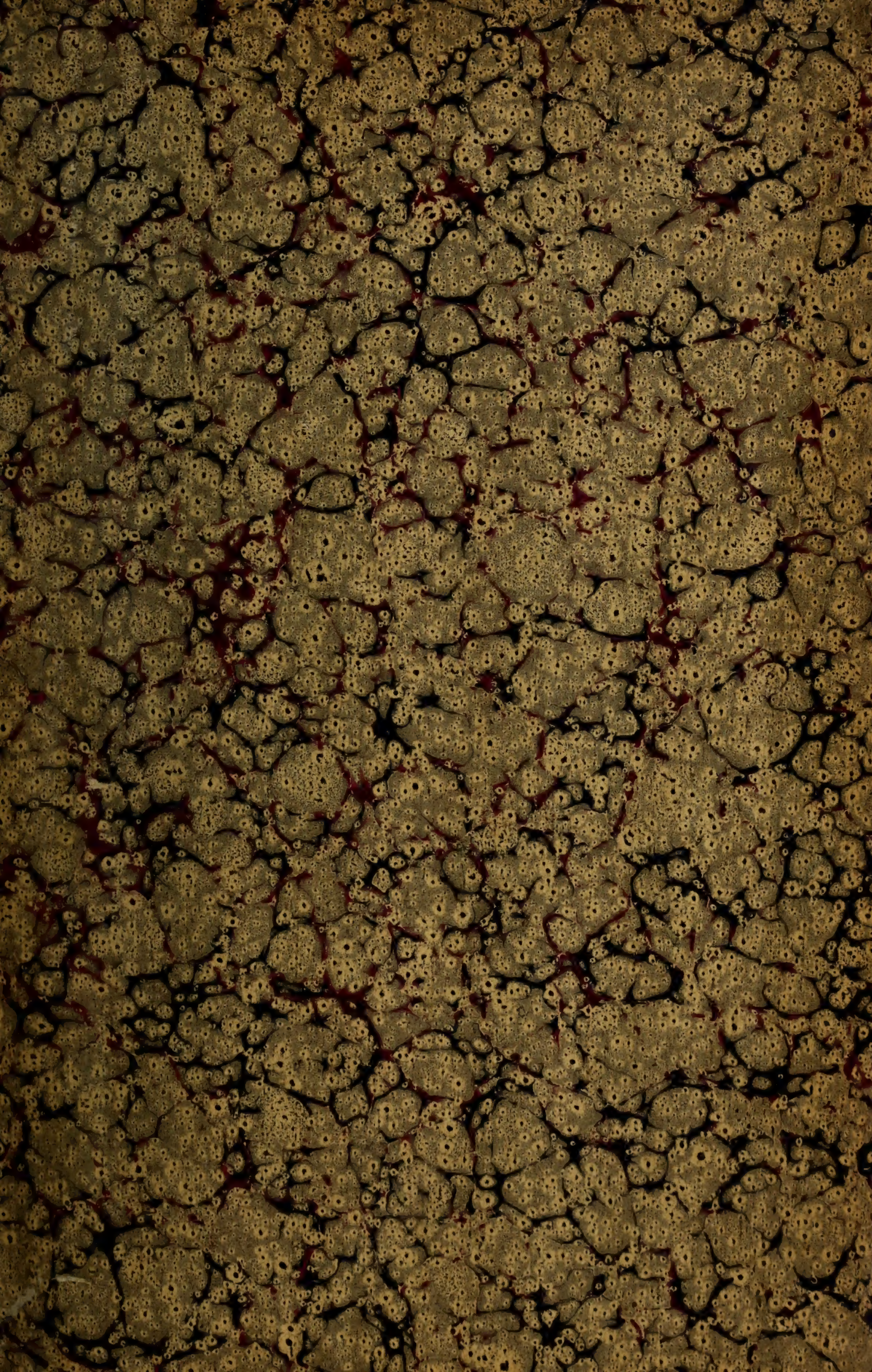

3 1761 09939638 4





SAINTE-BEUVE

AMOUREUX & POÈTE

DU MÊME AUTEUR

A LA MÊME LIBRAIRIE

B. Pascal. **Pensées.** Texte critique (couronné par l'Académie Française), in-4°, 1896.

B. Pascal. **Abrégé de la Vie de Jésus.** Édition, in-8°, 1897.

Le Génie latin, in-16 écu, 1900.

B. Pascal. **Discours sur les passions de l'amour,** édition, in-18, 1900.

Pervigilium Veneris. Traduction, in-12, 1901.

Marc-Aurèle. **Pensées.** Traduction (couronné par l'Académie Française), in-16 écu, 1901; 2e *édition*, 1902.

Aucassin et Nicolette. Chante-fable mise en français moderne, préface de Joseph Bédier, in-18, 1901; 2e *édition*, 1905.

Les époques de la pensée de Pascal, 2e *édition*, in-16 écu, 1902.

La Comtesse de Bonneval, in-16 écu, 1903.

Sainte-Beuve avant les Lundis (couronné par l'Académie française). in-8°, 1903.

Quibus rationibus Sainte-Beuve opus suum de XVIe sæculo iterum atque iterum retractaverit, in-8°, 1903.

Études sur Sainte-Beuve, in-16 écu, 1905.

A. de Montchrestien. **La Reine d'Escosse,** édition critique, in-16 écu, 1905.

Pages de Critiques et d'Histoire littéraire (XIXe siècle), in-16. 1910.

En préparation :

Marc-Aurèle. **Pensées,** 3e *édition*.

Sainte-Beuve avant les Lundis, 2e *édition*, en volumes in-16.

La Comédie latine. Avant Plaute.

La Comédie latine. Plaute.

La Comédie latine. Térence.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE

La Bérénice de Racine (couronné par l'Académie française), in-12, 1907.

SOCIÉTÉ D'ÉDITION FRANÇAISE ET ÉTRANGÈRE

Musset. **Les Caprices de Marianne.** Édition critique, in-12, 1908.

SANSOT ET Cie

M. de Scudéry. **De la Poésie françoise,** in-18, 1907.

H. d'Urfé. **Poésies choisies,** in-18, 1909.

Senancour, ses amis et ses ennemis, in-8°, 1910.

G. MICHAUT

MAÎTRE DE CONFÉRENCES A L'UNIVERSITÉ DE PARIS

Sainte-Beuve
Amoureux & Poète

Étude sur le *Livre d'Amour* de SAINTE-BEUVE

D'APRÈS DES DOCUMENTS INÉDITS

« ... Il n'en faut parler qu'à son cœur. »
SAINTE-BEUVE à A. HOUSSAYE.



PARIS
FONTEMOING ET Cie, ÉDITEURS
4, RUE LE GOFF (5me)

Cet ouvrage a été écrit avant la réimpression du **Livre d'Amour** *(Librairie Durel). — Des circonstances indépendantes de notre volonté nous ont alors empêché de le mettre en circulation. — Aujourd'hui nous le donnons au public, d'autant plus volontiers que la publication intégrale du poème et les divers articles qu'elle a provoqués en augmentent encore l'intérêt et le rendent plus actuel. D'ailleurs, l'auteur vient de compléter la présente étude et d'en confirmer encore les conclusions générales dans son article :* « **Le Roman de Sainte-Beuve** » *(Voir* Pages de Critiques et d'Histoire Littéraire. *XIXe siècle*. 1910.)

Note des Éditeurs.

AVERTISSEMENT

En 1850, nous disent les biographes, Rossetti s'éprit d'une demoiselle de magasin, admirablement belle, Élisabeth Siddal, et s'en fit aimer. Mais il ne se décida qu'en 1860 à l'épouser. Durant ces dix années, il n'avait pu ni renoncer à elle ni lui garder fidélité ; et, par lui, elle avait souffert. Aussi lorsque, le 10 février 1862, il la trouva morte en rentrant chez lui, fut-il saisi de remords. Comme don suprême et comme expiation, il déposa à ses côtés, dans le cercueil, l'unique manuscrit des vers qu'il avait composés jusqu'alors et il fit vœu de renoncer désormais à la poésie. Le temps passa ; son chagrin s'affaiblit et ses remords se turent. Alors il regretta ses poèmes ; il voulut les ravoir. Dans la nuit du

9 au 10 octobre 1869, il fit exhumer le cercueil d'Élisabeth Siddal, et d'entre les ossements, il retira les chefs-d'œuvre donnés jadis à la morte. Il les publia l'année suivante et ils lui valurent de la gloire.

C'est un fait arrivé; et c'est un symbole. Tel est l'amour des poètes pour leurs œuvres. « Plus fort que la mort », — mais dans un sens où l'on n'a pas coutume de prendre cette expression, — il surmonte les autres amours et il leur survit, ou il les tue.

Du moins, Élisabeth Siddal n'a pas vu livrer au public ces poèmes qu'elle seule avait dû connaître et seule posséder. Rien n'y pouvait atteindre et diminuer sa mémoire. Rossetti n'a troublé que des cendres insensibles. Il y a eu un poète, qui, lui aussi, — après sept années environ, — a exhumé des vers d'amour jadis offerts à la femme aimée. Mais ils avaient dû être écrits en secret et secrètement acceptés. Mais ils révélaient, aux contemporains comme aux générations futures, des faiblesses (imaginaires ou réelles) de cette femme. Mais cette femme était

vivante et connue, vivant et illustre, son mari : et sur tous deux rejaillissait la honte. La beauté des vers rachète-t-elle au moins ce qu'une indiscrétion si coupable a de pénible ? Je crains que les seuls sentiments un peu nobles, comme les seules paroles un peu belles, ne paraissent, en fin de compte, ceux de l'offensé, et que l'auteur ne soit déçu dans ses espérances de gloire poétique. Au reste, voici l'histoire et voici des extraits du poème : les lecteurs pourront apprécier par eux-mêmes et la valeur littéraire et la valeur morale du *Livre d'Amour*.

G. MICHAUT.

Le Livre d'amour de Sainte-Beuve

Le samedi 11 novembre 1843, la *Bibliographie de la France* publiait ces deux lignes :

> 5157. LIVRE D'AMOUR. In-12 de 4 feuilles 2/3. Imprim. de Pommeret, à Paris. *En vers.*

Le mince volume, ainsi annoncé sans nom d'auteur et sans nom d'éditeur, passa totalement inaperçu. Il ne fut pas mis dans le commerce, et aucune réclame de libraire ne vint attirer l'attention sur lui. Le poète lui-même, — contrairement à l'usage de ses confrères, — fit preuve d'une excessive modestie et ne parut guère soucieux d'obtenir la gloire : aucun critique ne reçut et ne lut son œuvre, ou du moins, s'il en est qui la lurent, aucun d'eux ne la signala à ses lecteurs dans un journal, dans une revue, dans un livre. Une telle indifférence l'ensevelit tout de suite, que personne, semble-t-il, ne

fut curieux d'en prendre connaissance : il y a quelques années encore, lorsque j'ai consulté à la Bibliothèque Nationale l'exemplaire du dépôt légal, il n'était même pas coupé ; — et sans doute il ne l'est toujours pas, car, pour la singularité du fait, je l'ai lu en écartant les feuilles, sans y mettre le coupe-papier.

Pourtant ce livre anonyme, secret, mystérieux, est devenu célèbre ; que dis-je ? il est plus que célèbre, il a fait scandale. Si peu de gens l'ont vu, tous en parlent. Les critiques, qui traitent de la poésie française au temps où il a paru, en connaissent au moins la plus grande partie, et quand ils agitent certains grands noms de la période romantique, ils ne manquent pas d'y faire des allusions discrètes. Les bibliophiles à l'affût en guettent les rares exemplaires ; et si l'un d'eux vient à paraître dans une vente publique, il est disputé à coups de billets de banque. Il y a bien là de quoi justifier une étude spéciale de ce petit recueil.

Et, pourquoi hésiterait-on maintenant à la faire ? Le XIX[e] siècle est clos : la première moitié en est déjà loin de nous. Ceux à qui l'exhumation du *Livre d'amour* pourrait être humiliante ou pénible ont disparu, et leurs cendres aujourd'hui sont froides. D'ailleurs, — par une justice immanente de la morale, — si quelqu'un doit sortir diminué de cette

étude, c'est celui qui a écrit le livre et qui, le publiant, a pris toutes ses mesures pour qu'un jour la postérité le connût et en connût l'auteur. Au contraire, l'homme que le libelle devait frapper le plus cruellement est, en somme, celui qui gagne le plus à ce qu'il soit divulgué : parce qu'on ignorait la vérité complète, de vagues soupçons, des préventions obscures erraient autour de son nom, gênant ceux-là mêmes qui étaient le plus disposés à lui être favorables. Des faits mieux établis, il apparaîtra qu'en fin de compte, malgré ses défaillances, ce n'est pas lui qui eut le vilain rôle.

I

Le *Livre d'amour* est un petit volume in-12, à couverture de papier vert, contenant 108 pages, plus deux feuilles pour le titre et le faux-titre. Au recto du faux-titre, il n'y a que ces mots :

LIVRE D'AMOUR

— au verso, une épigraphe tirée du Dante (*Enfer*, chant V, épisode de Francesca, 35) :

Amor ch'a nullo amato amar perdona[1].

DANTE.

Le titre porte seulement :

LIVRE D'AMOUR

PARIS[2]

1843

et au verso :

Imprimerie de Pommeret et Guenot, rue Mignon, 2[3].

1. « L'amour qui ne permet point à l'aimé de ne pas aimer. »
2. Le lieu et la date au bas de la page.
3. Au bas de la page.

La table des matières indique XLI pièces, plus IV pièces finales, précédées, à la page 103, de cette note :

On a pensé que les quatre pièces suivantes, bien qu'elles ne se trouvassent pas classées parmi celles du Recueil, se rapportaient à la même passion, dont elles exprimaient ou le déchirement ou la décroissance.

Certaines pièces sont datées[1] : la IVe, du 9 août 1831 ; la VIe, du 1er septembre 1831 ; la VIIe, du 4 septembre 1831 ; la IXe, du 5 octobre (sans année) ; la XIIIe, de juin 1832 ; la XVe, du 12 août 1832 ; la XVIe, du 22 août 1832 ; la XVIIe et la XVIIIe, d'octobre 1832 ; la XXXIIe, de juin ; la XXXVIIe, du 1er septembre ; et la XXXVIIIe, du 8 septembre ; toutes trois sans indication d'année, mais la dernière avec cette mention : « Précy » ; des quatre pièces finales, la Ire a pour date : 1837 ; la IIe et la IVe, respectivement : août et décembre, sans millésime.

Tous ces morceaux datés paraissent se suivre strictement dans l'ordre chronologique. On en peut légitimement conclure que, selon la vraisemblance, *toutes les pièces* ont été rangées à la suite l'une de l'autre selon la date où elles furent composées. Cette

1. Soit par une date placée après le poème, soit dans le titre, soit en note.

hypothèse est confirmée d'ailleurs par le scrupule avec lequel l'auteur nous avertit d'une dérogation à l'ordre des temps : à la dernière partie de la pièce VIII, il ajoute en effet cette note :

La date de cette fin, à partir du vers *Qu'est-ce? J'allais poursuivre...* est postérieure au moment des pièces suivantes ; ces promenades à la *Plaine des lilas*, à Romainville, doivent être du même temps à peu près que le *Retour de Saint-Mandé*, la pièce finale.

A cette exception, peut-être en doit-on ajouter une autre : le premier morceau, intitulé *Invocation*, offre un peu les caractères d'une préface et pourrait avoir été ajouté après coup en tête des autres ; mais ce sont presque certainement les seules. On voit donc que l'idylle célébrée dans le *Livre d'amour* aura duré un peu plus de six ans : du milieu de 1831 à la fin de 1837.

I

Le héros de cette idylle, — le poète lui-même évidemment, — ne se nomme point. Mais il nous donne sur lui et sur son passé des détails assez nombreux et assez précis.

Quand je te vis d'abord,

écrit-il à son amie,

qui l'eut dit? Jeune sage,
Austère et rougissant, cœur malade et sauvage,
Poursuivant dès l'enfance un être inespéré,
Mais sans désir certain, sans objet déclaré;
Sensible à toute femme et ne rêvant pour mienne
Que quelque belle vierge obscure et plébéienne
Et pauvre comme moi; le rêvant par fierté,
Par chimérique vœu de sainte égalité,
Parce qu'ainsi l'avaient pratiqué dans leur vie
Ces chastes Girondins qu'à vingt ans on envie;
— Tel j'étais, — pur, ardent, idolâtre avant tout
De ces âpres vertus, voisines du dégoût,
En gravant dans mon sein l'image réservée,
Pour opposer un culte à l'époque énervée;

Trop à l'étroit moi-même, et sans possible essor;
Avide étudiant, poète à naître encor,
Et n'ayant jusque-là fait d'ode ou d'élégie
Qu'en article au journal après ma chirurgie.
Ce journal, toutefois, ce *Globe* sérieux
Où, mes jours de loisir, j'écrivais de mon mieux,
C'était l'issue ouverte à mon âme importune :
Des auteurs du moment j'y marquais la fortune,
Et l'éloge naïf, le blâme courageux
Exerçaient ma candeur enflammée à ces jeux.
J'osais fronder en plein les modes usurpées,
Sur les banquets flatteurs suspendre des épées,
Rompre les succès faux et le laurier qui ment;
Et ce qu'aussi j'aimais, je l'aimais hautement;
J'admirais comme un frère, avec joie, avec larmes;
De mes plus belles sœurs je dénonçais les charmes;
Et, sous la moquerie ou les dédains muets,
Plusieurs me semblaient grands, et je les saluais [1].....

C'est presque un commencement d'auto-biographie. Sans doute nous ne trouvons pas dans les autres pièces un autre portrait aussi détaillé ni une histoire aussi suivie. Mais sur les occupations, les relations, le milieu social, les opinions et les sentiments de l'auteur, nous rencontrons, en parcourant ses vers, bien d'autres renseignements encore. Au hasard de son inspiration ou des circonstances qui provoquent ses confidences à son amie, il égrène devant nous ses souvenirs et ses aveux ; et nous n'avons

1. Pièce VIII.

qu'à suivre la série de ses morceaux pour les y recueillir tous.

Avant de connaître celle qu'il adore, il vivait malheureux,

dans *son* âme enfermé,
Malade et dévoré de n'avoir point aimé [1].

— Il a écrit ou du moins il a commencé d'écrire des romans [2]. — Dans son enfance, ainsi que Victor Hugo, il a prêté l'oreille à la fanfare de Napoléon, « comme la meute au cor »; il se souvient même de l'avoir approché :

Nous tous, enfants émus d'un âge de merveilles,
Bercés sous l'étendard aux salves des canons,
Des combats d'outre-Rhin balbutiant les noms,
Nous avons souvenir de plus d'une journée
Où l'Empire leva sa tête couronnée;
Quelque magnificence, une armée, un convoi,
Un *Te-Deum* ardent, la naissance d'un roi ;
Et l'Empereur lui-même, au moment des campagnes,
Il passait dénombrant les aigles, ses compagnes;
Du geste il saluait tout un peuple au départ,
Et, moi qui parle ici, mon front eut son regard [3]!

— A l'heure où son âme n'était point fixée par un éternel amour, il a erré à travers les doctrines, dupe

1. Pièce I.
2. Pièce III, note.
3. Pièce IV.

de « toute idole nouvelle », séduit par « tout sectaire qui harcèle », se mêlant aux querelles des doctrines et des partis, étouffant sa Muse dans « l'ambitieuse fumée » des luttes politiques[1]. — Fatigué de cette mêlée, il a perdu bien des illusions. Il avoue maintenant qu' « Il y aurait peut-être à chicaner sur cette qualité de *chastes* attribuée aux Girondins » (nous l'avons pu remarquer tout à l'heure) et il s'excuse de sa crédulité naïve : « mais tout est relatif et le poète à vingt ans les voyait ainsi[2] ». Irrité de sa déception, il a « heurté les régents de notre âge » — comme il l'explique en note : « On croit sentir passer sous cette qualification quelques-uns de nos chefs doctrinaires et universitaires » — et il s'est compromis peut-être en leur lançant « son généreux outrage[3] ».

— Il a cherché des consolations dans l'amitié ; et, son talent, ses heures de loisir et de poésie, c'est à ceux qui étaient le plus proches de sa bien-aimée, qu'il les a consacrés :

Déjà j'avais en vers chanté ton Époux-roi,
Ton nouveau-né d'alors, mais rien encor sur toi[4].

— Son amour ardent pour la démocratie, sa haine

1. Pièce V.
2. Pièce VIII, texte et note.
3. *Ibid.*
4. Pièce VIII.

du régime de Juillet ont éclaté en public. Il a écrit pour combattre la royauté-citoyenne née des Trois-Glorieuses. Il a des amis qui le raillent amicalement de sa fougue et qui cherchent à l'attirer près d'eux, loin de Paris. S'ils lisaient le *Livre d'amour*, ils se reconnaîtraient sans peine, comme ils le reconnaîtraient, quoique masqué : car il traduit en vers ses articles ou leurs lettres, car il nomme sans détour les lieux qu'ils l'invitent à visiter, car il les désigne ouvertement par leur prénom :

On m'écrit : « Laissez là la politique amère ;
« Ce roi dans l'embarras vaut-il tant de courroux ?
« Prolétaire éloquent, un peu moins de chimère ;
« Vous avez votre part et nos bois sont à vous.....

« Le château vous attend. . . . .
. . . .

« Mes filles y seront, et des *Rouges-Fontaines*
« Nous irons tous revoir l'onde et le hêtre épais,
« Non plus par les hasards des ronces incertaines,
« Mais par les bords riants des sentiers que j'ai faits. »

— Eh ! non, je n'irai pas, — tant la ville inquiète
Me tient ! Ni ce désert par Ulric embelli,
Ni l'antique Saint-Point, colline du poète,
Ni vous qui me priez, Madame, à Chantilly...

Pardon, je n'irai pas, dans ce Paris je reste.
Fièvre de politique, acharnement ? — D'accord.
Certes, nos parvenus font leur règne funeste,
Et c'est mériter bien que de combattre encor ;

Certes, pour qui rêvait la France souveraine,
Elle est pesante aux pieds, nauséabonde au cœur,
Depuis deux ans passés, la boue où l'on nous traîne.
L'affront a réchauffé mon sang de vieux ligueur[1].

— Son nom à lui-même, — ce nom qu'il nous dérobe, — il nous avertit qu'il a volé déjà sur les lèvres des hommes. Dans sa jeunesse, il a désiré la gloire, et ses premiers vers la lui ont acquise : il a « obtenu plus qu'il n'osait croire ». Mais depuis, une sorte de pudeur ou de lassitude l'a saisi : il a « soudain demandé l'oubli » ; il s'est tu « pour regagner l'obscurité première » et il a « caché la bannière qu'appelaient déjà bien des yeux » : c'est « aux seuls échos des bois » que sa Muse discrète est maintenant vouée[2].

— Cet amour du silence, ce désir un peu maladif de l'obscurité, je ne sais quel effroi superstitieux de l'infortune attachée à son nom, il en a récemment donné une preuve singulière : son amie eut une fille ; il en fut le « parrain religieux » ; mais il n'a voulu imposer à sa filleule que le doux prénom de sa mère, refusant, lui dit-il,

Refusant d'ajouter au sien (suivant l'usage)
Un de mes noms; pour toi j'eusse craint le présage[3].

1. Pièce XIII.
2. Pièce XIV.
3. Pièce XVI.

— Et pourtant, malgré de telles précautions, sa retraite ne l'a pas mis à couvert des critiques malveillantes ; un « parvenu puissant », — un de ceux qui, après avoir tremblé de peur pendant la tempête, se sont rués à la curée des honneurs et des places, « collant à leur sueur d'hier un velours insolent », — s'est souvenu de lui pour lancer sur son compte un de ces mots perfides qui contristent et qui blessent[1]. — Il est pauvre ; son sort précaire s'oppose à l'essor de sa vocation ; et lui, qui eût désiré si vivement cultiver dans le loisir la poésie et l'amour, il vit

Au tracas des journaux perdu, matin et soir[2].

— Il est en relations avec des hommes répandus dans le monde littéraire : Ballanche, le « palingénésique », ou le grandiloquent Cousin « qui jamais ne vous lâche[3] ». — Il est membre de sociétés ou de commissions archéologiques ; ceux qui naguère l'ont accompagné dans une visite au château d'Écouen, retrouveraient dans ses vers le souvenir de leur commune excursion[4]. — Il a passé quelque temps en villégiature à Précy, sur les bords de l'Oise[5]. — Il connaît Victor Pavie, ce « fidèle chape-

1. Pièce XX.
2. Pièce XXII.
3. Pièce XXVI.
4. Pièce XXXV.
5. Pièce XXXVIII.

lain du Cénacle » comme disait Sainte-Beuve; il le connaît même assez intimement, puisque, le jour où Pavie se maria, le 4 août 1835, il était à ses côtés aux Rangeardières, et qu'il y retrouvait son amie[1].

1. Pièce XXXIX.

Voilà bien des détails circonstanciés. Les lecteurs qui, en 1843, auraient ouvert le *Livre d'amour*, — pour peu qu'ils eussent fréquenté dans le monde littéraire de leur temps, — n'auraient sans doute pas eu grande peine à en deviner l'auteur. Mais à côté de ces confidences volontaires, combien d'autres encore, échappées au poète sans même qu'il s'en doute, achèvent de dévoiler son incognito. Je ne parle pas seulement de ce mélange curieux de mysticisme dévot et de sensualité ardente, de passion véhémente et de tristesse morne que l'on sent dans beaucoup de ses poèmes. Je ne parle pas de cette aigreur qui perce en des allusions malveillantes et obscures, où l'on dirait qu'il se venge sur on ne sait qui, d'on ne sait quelles désillusions :

... Faut-il les dénombrer
Ces maux, ces vautours de délire
Que chaque cœur sait engendrer ?

Notre enfance aussitôt passée,
Au seuil l'injustice glacée
Fait révolter un jeune sang;
Refus muet, dédain suprême,
Puis l'aigreur qu'en marchant on sème,
Hélas! que peut-être on ressent!

et ce qui suit, et ces jugements amers qu'il y exprime sur des hommes qu'il ne nomme pas[1]. Je ne parle point de tout cela : je suppose, ou j'admets que seuls ses amis les plus intimes connaissaient assez les traits de son caractère ou ses inimitiés secrètes, pour le reconnaître là.

Mais il y a, dans la plupart de ces morceaux, des habitudes ou des tendances littéraires assez marquées et assez significatives, pour que les lecteurs les plus étrangers à son cercle, — s'ils avaient déjà vu quelque chose de lui, — ne pussent point s'y tromper.

C'est un écrivain de la nouvelle école que ce poète. Il en a les habitudes, ou même les manies et les affectations. C'est ainsi qu'il multiplie les épigraphes tirées d'auteurs de toutes les littératures et de toutes les langues : Dante[2], Properce[3], Ballanche[4], Mme de Sévigné[5], Goldsmith[6], May-

1. Pièce XXXVI.
2. Le livre lui-même et pièce VIII.
3. Pièce I.
4. Pièce IV.
5. Pièce IX.
6. Pièce XIV.

nard[1], Tibulle[2], Vauquelin de la Fresnaye[3], Chénier[4], Horace[5], Pindare[6], Virgile[7], Desportes[8], Ménandre[9] sont mis pêle-mêle à contribution et, comme si ce n'était point assez, on voit encore paraître deux vers en vieux français, tirés de la *Tenson entre la comtesse de Die et Rambaud d'Orange*[10].

Il est érudit. On le devine déjà à la multiplicité comme à la variété de ses épigraphes ; mais on en a d'autres preuves encore : en une seule de ses pièces, dans l'espace de quelques vers, se suivent les ressouvenirs de Milton, Shakespeare, Gœthe, Byron, Chateaubriand, Manzoni, Wordsworth, Lamartine, Dante et Pétrarque[11] ; ailleurs c'est la mention de *Mlle de Clermont*, « la jolie nouvelle de Mme de Genlis[12] », une adaptation de Collins[13], une autre de Gray[14], une réminiscence des *Fâcheux* d'Horace et

1. Pièce XXI.
2. Pièce XXIV, XXV, finale IV.
3. Pièce XXIV.
4. Pièce XXV.
5. Pièce XXVI.
6. Pièce XXIX.
7. Pièce XXIX.
8. Pièce XXIX.
9. Pièce XXXVI.
10. Pièce XL.
11. Pièce VIII.
12. Pièce XIII.
13. Pièce XIX.
14. Pièce XXXVI.

de Régnier[1], une citation des *Neiges d'antan* de Villon[2].

Il est pédant. Sa mémoire, farcie de lectures, lui suggère à chaque minute quelque beau passage des anciens ou des modernes à imiter ou à reproduire; non seulement il accepte la lutte, mais encore il prend soin d'inviter le lecteur à faire la comparaison. Il le renvoie ainsi confusément aux idylles de Théocrite[3], à la *Religieuse Portugaise*[4], à la *Princesse d'Élide* de Molière[5], à l'*Iliade*[6], aux *Contes d'Espagne et d'Italie* de Musset[7], à Ovide[8], à l'*Odyssée*[9], aux *Sylves* de Stace[10], aux élégies de Mimnerme[11]; et l'on sent percer une certaine satisfaction, à la manière dont il écrit, après la peinture d'un rendez-vous : « Ceci est retracé sur un tout autre ton, il faut en convenir, que dans les vers connus de la jolie pièce de Voltaire à Philis, lorsqu'il lui rappelle ces bons jours où *Dans un fiacre promenée*, etc. C'est pourtant le même souvenir[12] ».

1. Pièce XXVI.
2. Pièce XXXV.
3. Pièce IV, VIII.
4. Pièce IV.
5. Pièce VIII et XXX.
6. Pièce VIII.
7. Pièce VIII.
8. Pièce X.
9. Pièce XVII.
10. Pièce XXII.
11. Pièce XXXVI
12. Pièce XXX.

Voilà un homme content de lui et de l'art avec lequel il a su traiter sur un mode grave ce sujet léger.

Il est, — ce trait semble encore plus caractéristique que tous les autres, — il est grammairien. Quand il a employé une tournure éloignée de l'usage courant, il prend bien soin ou de l'excuser, ou de l'expliquer, ou de la signaler tout au moins, pour bien montrer qu'il ne s'en est pas servi par mégarde ou par ignorance. Il note : « Le poète affecte ces phrases incidentes absolues, qui sont familières à la conversation ; mais, dans le style écrit et en vers, cela peut faire embarras, obscurité[1] », ou bien : « Encore une phrase incidente absolue[2] », ou encore : « *Jours et mois et saisons*, pris adverbialement et comme on dit : *jour et nuit*[3] ». Il explique pourquoi il a employé un mot archaïque : « *Éjouir* ou plutôt *esjouir*, vieux mot que *réjouir* ne remplace pas[4] ». Il donne une petite leçon de grammaire historique : à sa citation de la ballade des *Neiges d'antan*, il ajoute : « Vieille ballade du poète Villon. Le mot d'*antan*, qui est au refrain, signifie *année précédente*, *année d'avant*[5] ».

1. Pièce IX.
2. Pièce XII.
3. Pièce XIII.
4. Pièce XIX.
5. Pièce XXXV.

Il fait remarquer lui-même avec quel art il a imité l'ode de Collins : « Le poète a cherché dans cette imitation à rendre surtout la couleur et le mouvement rythmique de l'original, etc.[1] ». Il s'agit bien de cela ! Eh ! mon ami, dis-nous ta passion, puisque tu as jugé à propos de nous la dire ; mais laisse-nous remarquer nous-mêmes, si bon nous semble, la manière dont tu la dis et n'arrête point, par tes observations intempestives, l'émotion que tu veux produire en nous !

Mais ce n'est pas assez. L'auteur est encore animé d'un souci d'exactitude et de minutie, bien fâcheux à ce degré chez un poète.

Il s'érige lui-même en commentateur de son œuvre. Il semble prendre à cœur de ne laisser dans l'obscurité aucune allusion, si rapide ou insignifiante qu'elle puisse être, aucun détail, si indifférent qu'il soit. Lorsque, dans un vers, il prête des yeux « bleus » à son amie, tandis que partout ailleurs il parle de ses yeux noirs, passe encore qu'il nous donne l'explication : « Fait non pour elle directement, mais dans sa pensée et en déguisant la couleur de ses yeux ; ce devait être mis dans un roman[2] » : il n'est pas mauvais que l'apparente contradiction soit résolue. Passe que, pour excuser le contraste

1. Pièce XIX.
2. Pièce III.

entre le début et la fin de la pièce VIII, il donne les dates différentes de ces deux parties, ou que, pour rendre clairs certains mots de la pièce XIII, il ajoute en note : « Année du choléra, du cloître Saint-Merry, juin 1832. » — Mais à quoi bon tirer notre œil au bas de la page pour que nous y lisions : « Cette amie d'enfance mourut jeune [1] », quand le texte lui-même nous le fait bien suffisamment entendre ? A quoi bon nous donner le mot d'une allusion incidente aux doctrinaires [2] ? Nous nous en serions passés, nous qui cherchons l'histoire d'amour. A quoi bon relever l'épithète de « chastes Girondins [3] » ? Nous l'eussions fait de nous-mêmes. A quoi bon nous expliquer que la périphrase « plaine des lilas » désigne « probablement Romainville [4] » ? Cela n'importe guère. Si « sa langue aventureuse » a donné à un chemin montant le nom « de coteau de Chevreuse », est-il utile de s'en excuser : « Ce n'est pas proprement le *coteau de Chevreuse*, mais bien la route qui mène à Chevreuse [5] » ? S'il a nommé Quasimodo, est-il utile de mettre en note : « Le héros de *Notre-Dame de Paris* [6] » ? S'il a tiré un sonnet de la technique de la

1. Pièce IV.
2. Pièce VIII.
3. *Ibid.*
4. *Ibid.*
5. Pièce IX.
6. Pièce XXIII.

sculpture, ou d'une habitude singulière de Pétrarque est-il utile de signaler lui-même l'inexactitude légère ou de prouver l'exactitude de sa comparaison[1] ? Et que nous importe enfin que Julie, la belle-sœur de son amie, ait été en pension à Écouen[2], et que le fondateur du collège d'Éton soit Henri VI[3].

La cause de tant de scrupules superflus, on doit la chercher sans doute dans un caractère particulier de son inspiration. Évidemment l'auteur s'est proposé d'extraire de la vie courante, intime, familière, banale même, toute la poésie qu'elle peut porter en elle ; et s'il se l'est proposé, alors que son sujet même, — une passion ardente et mystérieuse, — semblait l'entraîner bien loin de la réalité commune, c'est évidemment qu'il y était conduit par un goût personnel, par une vocation spéciale.

Rien n'est plus curieux en effet que l'effort qu'on le voit tenter pour rendre le réel poétique et cependant ne s'en écarter point. Sans doute, en reproduisant les faits, il les regarde « au prisme de sa foi », il les embellit de l'éclat dont sa passion les colore, puisque, selon une de ses épigraphes, qu'il emprunte à Ballanche : « Tout se passe au fond de notre cœur et c'est notre cœur seul qui donne à

1. Pièce XXVIII, XXXIII.
2. Pièce XXXV.
3. Pièce XXXVI.

tout l'existence et la réalité[1] » ; mais il les reproduit, et le plus fidèlement possible. Son imagination s'impose une espèce de contrôle, — je veux ne pas dire de contrainte. — Il semble toujours confronter son élégie ou son sonnet avec le fait vrai, arrivé, dont il les tire. Célèbre-t-il un rendez-vous dans une église? il accompagne pour ainsi dire son récit d'un certificat d'origine : « Ceci, mon amie, se rapporte au temps où nous étions moins libres de nous voir et où il me fallait tant attendre dans les églises[2]. » Rapporte-t-il que ses amis l'ont invité à venir dans leur château? il paraphrase en vers toute leur lettre[3]. Exprime-t-il enfin un sentiment tout personnel ? il éprouve le besoin d'attester combien ce sentiment est sincère, que ce n'est pas de la « littérature », en rappelant comment dans la vie réelle, dans la vie en prose, il a été amené naguère à l'exprimer de même : « En attendant, ma bien-aimée, écrit-il en tête d'une de ses pièces, voici une phrase de ma dernière lettre qui s'est, d'elle-même, cette nuit, tournée en sonnet[4]. » Alors que tant de contemporains semblent avoir pris pour devise : « le beau ! » ou « le grand ! », — ou parfois même, hélas ! « le

1. Pièce IV.
2. Pièce XXIII.
3. Pièce XIII.
4. Pièce XXII.

gigantesque! », — lui, celle qu'il s'impose, c'est : « le vrai »!

Voilà bien des signes distinctifs. Encore n'ai-je point parlé des caractères du style et de la versification, laborieux, raffinés, ingénieux, avec quelque-chose de contraint, de voulu, mais par là même de plus personnel ; voilà bien des signes distinctifs, dis-je ; et si les lecteurs du *Livre d'amour* avaient voulu les rechercher dans quelque œuvre parue au cours des dix ou vingt dernières années, n'y seraient-ils point arrivés aisément, et n'en auraient-ils point nommé l'auteur?

II

Pour découvrir quelle pouvait bien être l'héroïne du roman, les indices d'ordre littéraire faisaient naturellement défaut. En revanche, une biographie très circonstanciée aurait mis sur la bonne piste tous ceux qui, même d'assez loin, se seraient trouvés être témoins de sa vie.

Dès la pièce IV, et dès le titre de la pièce IV, *l'Enfance d'Adèle*, son prénom est révélé. Elle est mariée à un « sombre époux », à un « lion jaloux » qui « l'enferme » et la surveille. Séparée de celui qu'elle aime, elle n'a qu'un appui, une « tante espagnole », indulgente et même complice,

> Qui connut trop l'amour pour l'estimer frivole.

Et l'amant, le poète, qui de loin se la figure captive et triste, charme les ennuis de son absence à célébrer la tendresse qu'elle lui porte.

> Non, tant d'amour n'est pas de ces tièdes contrées,
> Paris ne mûrit point ces passions sacrées ;

Son soleil est trop froid et son monde trop vain.
Femme, où donc as-tu pris ta part du feu divin?
Où posa ton berceau? quel soleil d'Idumée
Féconda longuement ton enfance embaumée,
Et du plus chaud arôme et du plus doux poison
Couva le sourd mélange au fond de ta raison?
Où naissent les beautés pareilles à la tienne?
Où sont les pas traînants, l'allure ionienne,
Les noirs cheveux lustrés sur un col obscurci,
L'œil aigu d'épervier armant un fier sourcil,
— Oui, d'un jeune épervier qui s'étonne et se dresse, —
Tout le reste ineffable en douceur et paresse?
Où sont tes sœurs enfin? Je me le dis souvent.
Un jour, un voyageur revenu du Levant,
A ton type hardi crut voir une Maltaise.

Pour lui, elle lui rappellerait plutôt sainte Thérèse ou la Religieuse portugaise. Encore ces comparaisons ne le satisfont-elles point, et il ajoute :

Mais pour qu'en tout ceci tu sois juge suprême,
Je te vais raconter ton enfance à toi-même.

Et le voici qui, par un procédé assez étrange, raconte à sa bien-aimée les détails obscurs de son enfance, lui retournant un récit qu'il a pu apprendre d'elle seule. C'est de la même manière, on se le rappelle, que Sully, dans ses *Mémoires*, se fait narrer sa propre vie par ses quatre secrétaires; et peut-être l'érudit poète lui en a-t-il emprunté l'idée. Mais dans la bouche d'un amant, que ne lasse jamais

l'éloge de son amie et qui ne saurait s'en taire, ce discours, — plus vraisemblable, — est d'un effet plus heureux.

Quoiqu'il semble d'abord, elle est née à Paris.
D'un lait paisible et doux ses premiers ans nourris,
Tous pareils, n'eurent point de couleur ni de nombre ;
Les gouttes, sans compter, passaient, glissaient dans l'ombre ;
Avant de luire au jour, l'onde s'amoncela ;
Avant d'étinceler, le beau fruit se voila.
La rêveuse, longtemps muette, enveloppée,
De chants intérieurs n'eut point l'âme occupée,
Et ses pleurs éternels qu'en vain l'on essuyait
Disaient que quelque chose en elle s'ennuyait.

La tendresse d'une mère, « de sa fille amoureuse », calmait ces chagrins sans cause ; mais le cadre austère où vivait l'enfant n'était point fait pour égayer sa tristesse :

Le reste peu riant, et sévère alentour :
Une maison d'État, — front terne, vaste cour,
Longs corridors menant aux salles de justice,
Où l'on ne peut marcher qu'au loin ne retentisse,
Comme d'un bruit de flots, le pavé gémissant ;
Des escaliers croisés, jamais n'aboutissant ;
Un jardin sans fraîcheur et de peu de verdure,
Côtoyant longuement l'enceinte qui le mure ;
— C'eût été là le lieu de tes premiers ébats ;
Mais, nonchalante Enfant, toi, tu ne jouais pas.
Aux groupes turbulents où t'appelait ton frère,
Tu préférais la chambre et ne pas te distraire ;

Et, te sentant déjà le cœur plus contristé,
Les jours de grand soleil et de joyeux été,
Lente et gauche à l'aiguille, aux atours insensible,
Égarée à poursuivre une idée indicible,
— Une lèvre en avant, comme pour s'adresser,
— L'œil fixe, la paupière oubliant de glisser, —
Tu demeurais ainsi, tant que dans ce silence
Mille pleurs débordés te faisaient violence!
Qu'avais-tu donc, Enfant, et que regardais-tu?

Elle n'avait rien. Elle était naturellement ainsi : elle ignorait la gaieté naïve et mutine que d'autres enfants ont eue ; elle rêvait, attendant on ne sait quoi.

Et l'enfance s'en va, jusqu'au bout contenue,
Ignorant sa corbeille à son épaule nue,
Et n'en laissant tomber sur l'âge qui la suit,
Que l'ingénuité dont le parfum survit.

Dans ce « long vide », c'est à peine si les événements extérieurs agissaient sur son âme.

Les souvenirs d'alors sont une vague histoire ;
De ces temps mon Adèle a peu gardé mémoire,
Elle sait que de place elle a changé deux fois,
Qu'elle fut en Bretagne, à Nantes, quelques mois ;
Mais le port, les bateaux dont la mer est semée,
Les bords épanouis de la Loire animée
Glissèrent, et son âme à peine s'y tourna.
A Naples, où plus tard sa mère l'emmena,
Ce fut le même oubli, la même indifférence ;
Le spectacle des lieux la laissa comme en France.

Elle ne marquait pas ce curieux désir,
Illusion d'enfant, de vouloir tout saisir.
Les lacs, les cieux profonds, leur lumière éternelle,
Se mêlaient sans étreinte à sa vague prunelle,
Et rien ne s'y fixa que, le long des chemins,
D'avoir vu, tout un jour, les têtes et les mains
Des brigands du pays, victimes démembrées,
Qu'un vainqueur étalait à l'effroi des contrées.
Ses yeux prirent dès lors un air d'étonnement,
Son visage romain rêva plus gravement,

enfin, — infime détail qui s'est fixé dans sa mémoire, et que son ami, admirant tout d'elle, tient pour un précieux trait de caractère, — quand elle parvint à Naples où son père l'attendait, distraite encore, elle s'en alla tout droit au jardin, rêver sous un bois d'orangers. Elle était de celles qui, venues dans la vie « par la porte d'ivoire », savent posséder en elles-mêmes « leur foyer, leur lumière et leur sève », « garder leur jour intérieur », et patientes, paisibles, silencieuses, « s'asseoir dès l'entrée, en attendant l'Amour ». C'est ainsi qu'elle vit sans les voir les merveilles de son temps :

Adèle fut absente à ces pompes d'empire,
Nul casque éblouissant n'attira son sourire,
Et l'âge entier d'airain ne put rien imprimer
En son âme noyée aux approches d'aimer.

Aime donc, s'écrie alors le poète, aime donc ta

mère que tu ne dois pas longtemps conserver ; aime ton Dieu que tu dois recevoir,

Après un mois parfait de sainte obéissance
Et de redoublement de craintive innocence,

(c'est-à-dire après la *retraite* de première communion)

Aime ta jeune amie, à la tendre beauté,
Incline ton doux front sur ses mains que tu serres,
Inonde-la souvent de tes larmes légères,
Bel ange qui s'en va, vierge de Raphaël
Qui déjà te chérit comme ta sœur du ciel.
C'est l'heure de l'aimer, car tu vois qu'elle passe.
Et toi, pour elle, après, tu n'aurais plus de place ;
Bientôt un ami fort calmera tes douleurs,
Séchera ta rosée et tes faciles pleurs,
Et remuera longtemps les romans de tes rêves,
O sensible Clermont ! ô princesse de Clèves !
Aime le donc aussi, lui ! C'était mon destin,
De ne pouvoir, hélas ! couronner ton matin,
Et ce passé d'ailleurs n'est plus rien que chimère ;
Aime-le ; puis ta fille, aime-la, jeune mère[1] !

Voilà un portrait en pied d'Adèle ; et rapproché de celui que le poète a donné de lui-même, c'est comme un dyptique où se font face nos héros. Mais sur le compte de son amie, il ne tarit point. Dans toutes ses autres pièces se suivent encore une foule de détails nouveaux, qui complètent cette première esquisse.

1. Pièce IV.

Elle n'est plus de première jeunesse, et des « endroits pâlis » se mêlent à ses « cheveux noirs[1]. » — Mariée à un « époux glorieux », elle était

Depuis huit ans assise en sa félicité,

quand cette félicité cessa de lui suffire ; et pourtant, c'était un « poète », un « génie » que des malveillants pouvaient « railler comme étrange », mais dont les autres admiraient

Ce qu'il chantait de simple à *la* douce louange

d'Adèle, et que l'amant lui-même a célébré en vers[2].

— Il y a en elle comme deux femmes différentes, dont chacune a son jour : tantôt, comme en son enfance, elle rêve, distraite, prolongeant jusqu'au soir

un négligé
Où des grâces d'hier sa main n'a rien changé,

inactive, puis active sans but, et rangeant « d'indifférents objets durant de vagues heures » ; tantôt, au contraire, agissante, empressée, ayant disposé en « anneaux crépés » ou en « simples bandeaux unis » ses « cheveux, noir trésor »,

On la voit, dès midi, radieuse et parée[3].

1. Pièce VI.
2. Pièce VIII.
3. Pièce XII.

— Elle a deux filles dissemblables. L'aînée, Léopoldine, offre avec son père une ressemblance frappante :

certes le génie
Embrasant une amante à l'orgueil de ses feux
Éclate en ce visage ardent et sérieux.

L'air noble, la dignité d'une infante, la lèvre relevée et dédaigneuse,

Telle enfin qu'à grands traits Boulanger l'a saisie
De son pinceau rapide en glorieux hasards,
Cette Léopoldine est fille des Césars.
Mais c'est Lui, surtout Lui, que sa lèvre rappelle,
Ce dédain, à demi sous la grâce aiguisé,
Dit assez l'âpre veine où son sang fut puisé.

La plus jeune, « le dernier-né des époux », « de vingt lunes en tout décoré », se nomme Adèle comme sa mère ; c'est la filleule de l'ami[1].

— Elle vit dans un monde littéraire : ces « jeunes rôdeurs » que la lecture de *Notre-Dame de Paris* a remplis d'un beau zèle pour les ogives et les vitraux, s'ils la rencontraient dans quelque église, la pourraient connaître[2]. — Nous savons d'ailleurs le nom de quelques-uns de ses amis : ce sont « le

1. Pièce XVI.
2. Pièce XXIII.

follet Robelin », le graveur et peintre Boulanger,

> Et le poète illustre, à qui l'on doit *Elvire*[1].

— Nous la voyons venir à Écouen, escortée d'hommes illustres :

> Un jour, vers le château sur la colline assis,
> Le plus galant séjour des vieux Montmorencys,
> Par la haute avenue ombreuse et séculaire,
> Elle vint; — et venaient aussi, pour se complaire,
> Aux tourelles, aux murs blazonnés du ciseau,
> Celui dont *Notre-Dame* exalta le pinceau
> Et d'autres, à sa suite, amateurs de la pierre.

Et nous apprenons en même temps qu'elle eut une belle-sœur, Julie, pensionnaire en cette maison d'éducation[2]. — Enfin, de cette tante espagnole qui favorisait ses amours, le nom même nous est donné : elle s'appelait Martine[3].

Certes, le grand public ne connaît pas tous ces détails. Mais le mari, mais la famille, mais les amis d'Adèle ne peuvent les ignorer tous : et comme ils ont pu découvrir quel était le poète, ils peuvent deviner quelle femme il livre en ces vers à leur rancune, ou à leur mépris, ou aux médisances de la foule.

1. Pièce XXVII.
2. Pièce XXXV.
3. Pièce XL'.

III

Les différentes pièces du *Livre d'amour*, rangées dans le volume selon l'ordre où elles furent composées, sont comme le Mémorial quotidien de leur passion, depuis les débuts jusqu'au déclin, à la lassitude, à la rupture. La suite en retrace la progression d'un amour tout formé, déjà conscient, bien vite avoué et accueilli. Mais bien des retours de pensées, bien des rappels de souvenirs communs nous permettent de rétablir la succession des faits antérieurs, de retrouver les premières, les plus obscures origines de cette tendresse réciproque. Les amants ne se lassent jamais de parler d'eux-mêmes. Si doux que leur soit le présent, si flatteur que leur paraisse l'avenir, le passé, — leur passé à eux deux, — n'en a pas moins tout son charme pour leur cœur, et ils se retournent volontiers vers lui. « T'en souvient-il ?... » et « Redis-le-moi... » sont deux refrains qui leur sont familiers. Peut-être sentent-ils obscurément que seul le passé est sûr, seul immua-

blement acquis : le présent coule et l'avenir trompe.

Ainsi nos deux héros s'enchantaient à se redire comment ils s'aimèrent :

Pour combler nos ennuis, pour consoler l'absence,
Pour tâcher que d'Amour l'implacable puissance,
Au récit des douleurs qu'il put seul enflammer,
Fasse trêve à sa rage et se laisse charmer;
Pour offrir à ton âme un soin qui l'alimente
Et porter quelque miel à tes lèvres d'amante,
Adèle, tu t'es dit de m'écrire à loisir
L'histoire de ton cœur, l'ordre où chaque désir,
Où chaque émotion à temps y vint éclore ;
Comment s'accrut ce feu qui maintenant dévore...

Elle lui a fait part de son idée; et lui, brûlé d'impatience, il répond à son récit, avant même de l'avoir reçu :

Oui, tu m'écriras tout, féconde et naturelle,
En ta langue coulante où rien ne fait querelle ;
Je l'attends, et j'y compte, et d'avance en retour
A mon propre miroir je te peins notre amour;
Je te le peins en moi, tel qu'il fut, tel qu'il aime ;
Heureux si mon récit et le tien sont le même !

Et d'abord il parle de lui-même et des dispositions actuelles. Maintenant, « à son midi », il se sent déjà vieux; son corps, son intelligence, son cœur même sont fatigués. Pourquoi? Est-ce l'abus des plaisirs? A-t-il conçu de trop hautes espérances trop vites déçues? S'est-il cassé la voix à vouloir faire entendre

son chant au millieu des clameurs grossières? S'est-il brisé dans sa lutte stoïque contre les puissants? Son amour même, par les privations et l'attente sans fin qu'il lui impose, n'a-t-il point abattu ses forces? Toujours est-il qu'il est las :

La jeune Invention ne me visite plus ;
Avant de leur revoir leurs ailes nuancées,
J'ai besoin de couver bien longtemps mes pensées,
De recueillir mes jours en cet unique emploi,
Et de me souvenir, chère Adèle, de toi.
Ainsi, fervente encor, sans regagner l'ivresse,
Ma Muse à te chanter s'applique avec tendresse,
Je m'y plais, j'y séjourne et m'y fais un abri.

Autrefois, plus hardi, il s'était élancé dans la mêlée littéraire. Sévère pour les médiocres, il avait salué ceux qui lui semblaient grands, et parmi eux l'Autre, le mari poète qui célébrait Adèle. C'est ta louange, dit-il, qui

Se répéta surtout dans mes échos ravis ;
De là je le connus, et de là je te vis.

Et il raconte alors la première entrevue. Elle était là, « à côté du génie », « un peu reine et déesse », dans son « sarrau du matin » ; elle tournait vers lui un regard fixe, qui lui fit baisser les yeux. Le grand poète parla : « son vaste discours » éblouit le visiteur. D'abord la jeune femme écou-

tait debout ; puis, lasse d'être attentive, machinalement occupée aux soins du ménage, elle rêvait. Quand l'étranger partit, il la salua trois fois, mais elle n'entendit point : son mari dut l'avertir. Et ce fut tout ! Ni lui ni elle ne pressentirent rien ; leur cœur indifférent ne s'émut pas. Une telle pensée maintenant lui demeure incompréhensible. Il s'étonne, il s'écrie, il en appelle à tous les « maîtres d'amour » : O vous, vous que j'admire et que je veux imiter,

O vous, Dante, Pétrarque, harmonieux amants...
Vous qu'éclaira soudain votre objet nompareil
Comme au matin d'avril un lever de soleil,
Et qui solennisez l'an, et le mois, et l'heure,
La minute où le Dieu mit en vous sa demeure,
Dites, comprenez-vous ce présage, et pourquoi
Il fallut l'avertir et la tirer vers moi ;
Pourquoi ce fut ainsi durant deux ans peut-être,
Nos regards s'effleurant sans qu'amour en pût naître ;
L'un pour l'autre incertains ; Elle animée ailleurs,
Distraite, et m'honorant parfois entre plusieurs ;
Moi, rien qu'à Lui, dévot à sa lyre sacrée ;
Trouvant là, sous son aile, Arqua, Tibur, Ascrée,
L'univers ; — et d'en bas révérant le fruit d'or
Que l'ombrage profond lui gardait en trésor !

Et il continue ses questions sans pouvoir y trouver de réponse [1].

1. Pièce VIII.

Pendant « bien près de deux années » il vécut ainsi, aspirant toujours, comme il l'avait fait depuis sa jeunesse, à la passion sacrée, à « cet amour profond, amer, désespéré », le dernier et l'unique : y aspirant, mais sans songer qu'un jour il le ressentirait pour elle. Il n'éprouvait qu'une amitié « pudique », et si parfois, le soir, en la quittant,

Heureux de son sourire et de ses doigts baisés,

il rentrait, « la lèvre et le front embrasés », s'il espérait alors devenir la proie heureuse et consentante de l'Amour, « vautour sublime », il s'apercevait bientôt de son erreur et qu'il n'avait point reçu la blessure désirée. Non seulement il ne sentait pas qu'il l'aimât, mais il ne sentait même point qu'il eût aimé l'aimer[1].

Cependant, il s'abandonnait à mille faiblesses; son âme inconstante laissait « courir tous ses désirs » et de volages liaisons l'entraînaient au loin.

Tout me vint de l'aveugle habitude et du temps.
Au lieu d'un dard au cœur, comme les combattants,
J'eus le venin caché que le miel insinue,
Les tortueux délais d'une plaie inconnue,

1. Pièce I.

La langueur irritante où se bercent les sens ;
Tourments moins glorieux, moins beaux, moins innocents,
Mais plus réels au fond pour la moëlle qui crie
Qu'une resplendissante et prompte idolâtrie ;
Un amour plus infirme en naissant, et plus dur
A contenir ensuite au type chaste et pur !...

Un hasard l'éclaira sur ses propres sentiments. Un jour, venu « vers l'heure de trois heures », « instant consacré » à ses visites habituelles, il la trouva seule. Sur son invitation, il s'assit néanmoins. Elle était encore en négligé, l'allure languissante, sa beauté « baignant aux voiles de la nuit » ; et, subitement, pour la première fois, il en fut touché :

Pour la première fois, le rayon qui m'éclaire
Fit jouer à mes yeux un désir de te plaire.
. . . .
Ta beauté dans l'oubli dévoilait sa lumière.
Un moment, au miroir, d'une main en arrière,
Debout, tu dénouas tes cheveux rejetés :
J'allais sortir alors, mais tu me dis : Restez !
Et sous tes doigts pleuvant, la chevelure immense
Exhalait jusqu'à moi des odeurs de semence.
Armée ainsi du peigne, on eût dit, à la voir,
Une jeune immortelle avec un casque noir.
Telle tu m'apparus, d'un air de Desdémone,
O ma belle Guerrière ! et toute ta personne
Fut divine à mes yeux. Depuis ce jour, tout bas[1]...

1. Pièce VIII.

Depuis ce jour, il sut qu'il l'aimait. D'abord, il lutta contre lui-même. Il ne voulait rien laisser voir; il la chantait sous un voile et déguisant les traits auxquels on eût pu la reconnaître. Il disait : Que rien ne trouble son cœur! qu'elle ignore mes combats! qu'elle jouisse de son pouvoir innocent sur mon âme, sans deviner mon sacrifice et l'effort que me coûte le silence[1]! Il disait : Je n'aime qu'elle au monde et du plus ardent amour; je la vois « presque tous les jours et souvent sans témoins »; je lui parle longuement des « doux secrets de l'âme »; mais quand je me sens prêt à m'attendrir, je me tais, je dois me taire ou prendre un accent moins intime. Il disait : Parfois, devant moi, elle rêve; alors je n'ose « même d'un mot, ramener sa pensée », je garde le silence, je dois le garder ou, si je sens ma douleur prendre le dessus, sortir, au risque de lui paraître maussade, indifférent, ou peu fidèle ami. J'en souffre, j'en pâlis, j'en meurs; mais je sens que c'est mieux[2]! Voilà ce qu'il se disait; et il s'imposait cette dure loi. Mais il ne l'observa point. Et peut-être même au moment où il la formulait, l'avait-il déjà transgressée.

1. Pièce II.
2. Pièce IV.

Que se passa-t-il alors entre eux? Quand trahît-il son secret? Quel fut le jour où, rencontrant les yeux de son ami, pour la première fois,

elle y vit son image
S'oubliant à la regarder[1]?

Nous l'ignorons. Nous ne savons en effet de ses sentiments à elle, que ce qu'il lui en a lui-même rappelé dans ses vers. Il lui demande de tenir la promesse qu'elle s'est faite, d'écrire pour son ami :

Comment s'accrut ce feu qui maintenant dévore,
Quelle grâce en naissant, quelle humide lueur,
Tendre éclat du matin, innocente chaleur :
Amitié toujours vive et jamais définie;
Abandon et devoir, plénitude, harmonie ;
Tes enfants, leurs baisers, un époux glorieux,
Mon visage assidu, délice de tes yeux ;
Un composé flatteur où, sous la règle austère,
Vaguement se glissait une part de mystère,
Assez pour animer sans trouble et sans effroi
Chaque heure de tes jours, — trop peu déjà pour moi !

1. Pièce XXIX.

Alors tu me diras par quelles étincelles,
Par quel subtil éclair de mes regards fidèles,
Par quels pleurs de ma voix que j'étouffais en vain,
Mon secret commença de couler dans ton sein,
Et ton étonnement suivi de tant de joie,
Et ta première atteinte, ô ma charmante Proie !
Tandis qu'ignorant tout et rebelle à l'espoir,
De peur d'aigrir mon mal, j'évitais de te voir. —
Et quand ma folle erreur, un moment gracieuse,
Entre nous deux bientôt fatale et soucieuse,
Grandit, se fit ombrage, et, d'un air de raison,
M'entraîna hors de toi chercher la guérison,
A ce coup insensé qui déchirait la trame,
Ton éveil en sursaut, calme et paisible femme,
Toi jusqu'alors égale et d'entière beauté,
Depuis huit ans assise en ta félicité, —
Ton cri hagard, la foudre éclatant dans ton rêve ;
L'amertume du philtre et la douleur du glaive;
Ton pauvre cœur jaloux, de soupçons s'ulcérant ;
L'incendie effréné par tes veines errant ;
Pour toi plus de sommeil ; tes paupières chargées ;
Sous leurs cheveux pâlis, tes tempes ravagées ;
Ce doux front qui baignait aux purs rayons du ciel,
Et virginal encor dans l'aspect maternel,
Sillonné tout à coup d'un reflet de délire ;
Ces six mois de tourments, toi seule peux les dire ;
Toi seule aussi tu peux dire les jours meilleurs,
Ta clémence, et le bien que te firent mes pleurs [1]...

Ainsi leurs cœurs s'entendirent ; et, les malentendus une fois dissipés, ils firent le beau rêve d'un amour mystérieux et irréprochable :

1. Pièce VIII.

« Ami, conseillons-nous, m'as-tu dit, dans le bien,
Pour qu'en tous nos soucis et parmi nos orages
La pureté se voie écrite à nos visages. »

Car de nouveaux « orages » avaient surgi. Leur tendresse réciproque n'avait pu échapper à celui pour qui elle était une offense; et, jaloux, il mit désormais un obstacle à leurs rencontres : l'un n'est plus admis à la maison ; l'autre est enfermée par « le sombre époux ». Alors, il leur fallut user de « ruses charmantes » pour se voir en cachette. Dans les intervalles de ces entrevues trop rares à leur gré, la bonne tante espagnole portait en secret de l'un à l'autre leurs doux messages. Sevré de sa présence, son imagination l'évoque, qui répond de loin à sa tendresse, et partage ses regrets comme ses espérances :

Elle est là, mon Adèle, oh ! je me la figure,
Elle est là, je la vois, dans la vague posture
D'une femme qui rêve, étendue à demi ;
Le sombre époux l'enferme, elle rêve à l'Ami ;
Elle se dit qu'il l'aime et qu'il n'aime rien qu'elle,
Qu'il veille obstinément sur l'amante fidèle,
Qu'il l'avertit de vivre et de tout espérer,
De ne plus obscurcir ses doux yeux à pleurer,
Mais de s'ouvrir d'avance à la saison heureuse ;
Que l'amour patient, à petit bruit, se creuse
Mille détours certains, par où va son ennui,
Qu'obstacles et soupçons, tout s'use devant lui,

Et qu'en un cœur désert tarit la jalousie
Plus vite qu'en deux cœurs ses torrents d'ambroisie.
Le regard du jaloux s'aveugle en quelques jours ;
Les amants se font signe et s'entendent toujours.
Voilà ce qu'elle songe, ô mon Adèle aimée ;
Et son front s'éclaircit...

Lui, cependant, il se représente « les affreux tourments », l' « amour forcené » qui a saisi la bien-aimée et la « tord dans ses nœuds ». Il songe au supplice qu'elle endure, quand son « lion jaloux » redemande « son droit, sa part dans sa beauté », aux luttes qu'elle soutient contre « ses bras de fer », se refusant à lui, pour se réserver fidèle à l'ami « qui ne veut et n'aura rien d'elle que son cœur ». Il s'attendrit à contempler en lui-même, « au prisme de sa foi », « au miroir de son cœur », son amie qui se désole et porte sur son visage défait les traces de son chagrin, ou bien qui s'anime et court au-devant de la bienveillante messagère porteuse des lettres attendues :

Je crois te voir bondir comme un faon altéré,
La presser, l'embrasser, et si de chambre en chambre
Elle fuit, tu la suis tremblant de chaque membre,
Ce que j'ai dit, ce que j'ai fait, et mon visage,
Et mon accent, s'il a semblé de bon présage,
Tu veux tout ; pour te plaire il faut tout repasser,
Et quand on a tout dit, tu veux recommencer.
N'est-ce pas vrai, dis-moi ?...

Puis, des émotions présentes, sa pensée se reporte à toutes celles que son amie a déjà éprouvées, sans qu'hélas! il y ait été mêlé. Les confidences qu'elle lui a faites dans leurs longs entretiens de jadis, il les lui répète à son tour. Elle a aimé d'autres avant lui, sa mère, son amie, son mari, son enfant; mais il n'en est point jaloux, car il a la meilleure part :

Eux tous, ensemble ou tour à tour,
D'un vague ou d'un profond ou d'un rapide amour
Aime les.....
Oui, — pourvu qu'entraînant et torrents et ruisseaux,
Notre amour soit le fleuve unique aux larges eaux ;
— Oui, — si tu m'aimes plus que l'ombre de l'amie,
Que ta mère, martyre au cercueil endormie,
Plus qu'un premier enfant ou qu'un suprême adieu,
Que l'époux dans sa gloire, et ta fille, et ton Dieu!
— Oui, — si jusqu'à la mort, dans nos charmantes ruses,
Aux plus divins moments de nos âmes confuses,
Tu me redis, le front contre mon sein qui boût :
« Ami, j'ai tout senti, mais, toi, tu passes tout! »

Mais il s'arrête effrayé. Ne dépasse-t-il pas les bornes qu'ils se sont eux-mêmes imposées? Non : ils sauront se garder « du blasphème » et de la faute ; jamais « la ceinture d'or ne se dénouera »; un stoïque sacrifice les fera rester « dans le bonheur permis »; et souvent, invoquant cette protectrice pour se mettre à l'abri de la souillure, elle le

fera avec elle « aller au tombeau de sa mère[1] ».

Et les lettres se suivent. — Un jour, il la remercie du bien moral qu'elle lui a fait : Par toi, dit-il, j'ai retrouvé les pleurs ; par toi, j'ai repris le goût de l'étude ; par toi, j'ai rappelé l'inspiration ; par toi, j'ai reconquis la vertu,

Car, loin de toi, quand aux doctrines
De volupté sans frein ou d'ardentes ruines
Toute mon âme allait pencher,

c'est toi qui m'as ramené à la voie droite[2]. — Un autre jour, par tristesse ou par coquetterie, elle lui a parlé de sa jeunesse qui s'enfuit, elle lui a montré des cheveux blancs « sur sa tête embaumée » ; et lui la rassure, jurant que jamais sa beauté ne fut plus parfaite ni plus touchante[3]. — Ou bien elle s'est plainte de la nécessité de lire en tremblant et de bien vite brûler les lettres que son mari ne doit point voir ; il la console, il lui montre qu'il en est mieux ainsi, pour la durée et pour la beauté même de leur amour[4].

— Pour obtenir qu'elle lui envoie le journal de son cœur, c'est lui qui lui envoie le sien : il se plaît à repasser avec elle leur passé commun, le long

1. Pièce IV.
2. Pièce V.
3. Pièce VI.
4. Pièce VII.

malentendu qui les tint séparés ; il aime, pour l'attacher davantage, à parler de la vieillesse qui le gagne, des épreuves pénibles de sa vie passée, des saintes et douces épreuves de sa situation présente :

Mon tendre amour lui-même,
Son fardeau de bonheur accablant et suprême,
Cette attente éternelle au delà du présent,
Patiente, immobile et sobre, et se disant
Que la privation, l'absence, les années,
Ne font qu'éprouver mieux les âmes destinées;
Tout ce qu'en notre exil cet oracle béni
Apporte incessamment d'auguste et d'infini,
De mortel aux désirs, d'angélique pour l'homme,
— C'est assez pour hâter l'instant qui nous consomme [1] !

— Mêlant le souvenir d'une entrevue passée, et l'espérance d'un rendez-vous possible, il forge de tendres projets :

Il est toujours ici, il ne part que demain ;
Si je le dévançais ! Si mon premier chemin
Me ramenait à Bièvre, au coteau de Chevreuse !...
Si nous recommencions dès le prochain soleil
Ces deux heures d'amour matinal et vermeil,
Dans ces bois, par le frais, bien avant qu'il arrive !...

Mais, hélas ! la pauvre captive ne pourrait être prévenue.

1. Pièce VIII.

Comment, sans hasarder mon visage connu,
Te donner le signal que je suis revenu?
Tout message indiscret, une lettre essayée,
Risquerait un long trouble à ta vie épiée.

Il lui faut se contenter du rêve. Et il rêve alors cette promenade : elle serait là, à l'église, en prière; il l'y retrouverait; il l'enlèverait dans sa voiture, serrée contre lui, jusqu'à la forêt; tous deux, ils marcheraient sur le chemin qui s'y enfonce. Qu'importent les rencontres?

Il est encore au lit, le dangereux témoin;
Aux Roches on dort tard, et Paris est bien loin.

Et ce sont de longues causeries, de douces querelles, des serments :

Dans ma fidélité, guéri de ce qui change,
Autant que toi j'aspire... Elle doute... Qu'entends-je?
Vite repentez-vous, et de vos doigts baisés
Essuyez à mes yeux ces pleurs que vous causez,
Et redites-moi bien, et jurez-moi vous-même,
Que toujours vous serez cette Adèle que j'aime...
Que, si, lui, le jaloux, plus tard redevient tendre...
. . . . dis que tu m'aimeras[1]!

— Pour établir encore entre leurs âmes un lien plus religieux, ils s'associent en de bonnes actions : elle lui signale les misères à guérir; il y court;

1. Pièce IX.

redoublant d'amour tendre,
De chaste et pur amour où l'Ange peut descendre,

il est charitable et bon, *pour elle :* « pour qu'à bien ceci lui soit compté » par son Dieu, pour que dans ces cimetières discrets, où ils se donnent rendez-vous, ils aient encore plus conscience de la pureté de leur tendresse[1].

— Pourtant, elle a des scrupules parfois. Il la rassure, il la supplie de ne point s'accuser : ils sont tous deux pleins d'innocence ; si elle est inquiète, qu'elle se dise quel bien elle lui fit en l'aimant, comme elle l'a rendu doux, chaste, meilleur fils ; qu'elle songe à l'innocence de leurs rendez-vous :

Tu n'as jamais connu, dans nos oublis extrêmes,
Caresse ni discours qui n'ait tout respecté ;
Je n'ai jamais tiré de l'amour dont tu m'aimes
Ni vanité, ni volupté[2] !

— Il se la représente, telle qu'il l'a vue jadis chez elle, tour à tour nonchalante et active ; il sait que lorsqu'elle manifeste une joie sans cause, c'est à cause de lui :

Pour un hôte invisible, il est fête en son cœur[3].

1. Pièce X.
2. Pièce XI.
3. Pièce XII.

— On a beau l'appeler loin de Paris ; pour elle, il y reste.

Le jaloux rôde en vain comme un voleur en armes ;
Plus patient que lui, j'attends et je vaincrai.

Il erre par les rues où elle peut passer, heureux s'il gagne à cette attente « de la voir une fois de plus [1] ». — C'est pour elle qu'en cachette il cultive la Muse ; et quand son amie, craintive, n'a pu venir, il console son chagrin par les vers mystérieux qu'il lui voue [2].

1. Pièce XIII.
2. Pièce XIV.

Cependant, peu à peu, elle et lui semblent s'être enhardis. Leur ingéniosité leur a permis de défier la surveillance du jaloux. Ils se voient ; leur tendresse s'exprime librement. L'amour qu'elle lui montre est tel qu'il s'effraie et qu'il se demande s'il n'en est point indigne.

Qui suis-je, et qu'ai-je fait pour être aimé de toi,
Pour être tant aimé, pour avoir de ta foi
Des gages si secrets, de si grands témoignages ?
Oh ! dis, est-ce bien moi sans flatteuses images,
Moi, dans mon peu de prix et ma réalité,
Pour qui, gloire et repos, ton cœur a tout quitté ?
Moi, rêveur vague, errant génie, aux mœurs oisives,
Est-ce moi dont, hier, en tes mains convulsives
Serrant sur tes genoux le front trop défleuri,
Tu murmurais : « C'est lui, c'est le trésor chéri ! »
Ainsi dans mes cheveux parlait ta lèvre éteinte ;
J'entends toujours le son ; je sens encor l'étreinte.
Oh ! redis que c'est moi...

Mais il la supplie de ne point se faire illusion, de ne pas s'exagérer son mérite, pour ne pas cesser de l'aimer, le jour où elle serait désabusée[1].

1. Pièce XV.

A ces rendez-vous, Adèle, quand elle n'y peut venir, envoie du moins l'autre Adèle, la filleule de son ami, petite fille de vingt mois, dont la discrétion est assurée, puisqu'elle ne parle pas encore. Lui, il la caresse et lui fait fête. Il l'aime, ce dernier-né des époux dont il a « rompu la joie ». Il l'aime pour les souvenirs qu'elle lui rappelle, quand « sous l'ombre paternelle » il la pouvait voir grandir. Il l'aime, parce que, venue à une heure, où sa mère, « déployant sa belle âme, tempérait dans son sein les fureurs du lion » et accordait dans sa pensée une plus large place à l'ami, elle lui semble tenir quelque chose de lui-même. Il l'aime enfin pour son père :

Toi seule, Enfant sacré, me rattaches à Lui ;
Par toi je l'aime encore, et toute ombre de haine
S'efface au souvenir que ta présence amène.
Mon amitié peu franche eut bien droit aux rigueurs,
Et je plains l'offensé, noble entre les grands cœurs !

Il se désole de la voir si peu et de songer que bientôt il lui faudra cesser de la voir. Car elle apprendra à parler. Alors dans son babillage enfantin, elle répéterait, comment on l'a fait « monter bien haut dans une chambre étroite et retirée » pour y retrouver « bon ami ». Mais non, il veut la voir toujours :

... toujours
Je veux que l'on t'amène, et qu'aux obscurs détours
Sans rabaisser jamais ton âme qui s'élance,
Ta mère sur ce point t'enseigne le silence ;
Que ni frère ni sœur ne puisse être un danger ;
Que, si sur ses genoux, pour mieux t'interroger,
Ton père t'asseyait, rien vers lui ne transpire,
Et qu'ignorant pourquoi, tu saches ne pas dire !

Et sans voir ce qu'il y a d'odieux dans cette complicité, du silence sinon du mensonge, réclamée à une enfant, il rêve pour la fille de son amie le plus heureux avenir et se promet de veiller sur elle [1].

Puis, ce sont une foule de poèmes de toute forme, de tout genre, sonnets, odes, élégies, épitres, toujours écrits pour l'amie et toujours inspirés par les épisodes de leurs amours. — Il est triste de l'attendre, pendant qu'elle est à Bièvre et de ne pouvoir l'y rejoindre [2]. — Il se figure quel bonheur il éprouverait à errer librement avec elle à travers la ville, tandis qu'elle s'appuierait à son bras [3]. — Il lui dédie un essai de sa lyre [4]. — Il lui fait part de la tristesse que lui a causée un mot perfide et, devant elle, il examine sa conscience [5]. — Il lui confesse quelle mol-

1. Pièce XVI.
2. Pièce XVII.
3. Pièce XVIII.
4. Pièce XIX.
5. Pièce XX.

lesse épicurienne a laissée dans son âme son ancien goût de la volupté [1]. — Il la remercie comme « l'ange consolant » qui charme les ennuis de sa vie [2]. — Il célèbre un heureux rendez-vous dans « l'église propice » qu'ils ont choisie pour se rencontrer [3]. — Avec l'enfantine gaieté des amoureux, il raille un fâcheux qui faillit le retenir à « l'heure chérie » qu'elle lui avait accordée [4]. — Il voit que, jalouse d'occuper toujours sa pensée, elle regarde l'étude où il se plonge comme une « rivale de l'amour » et il la rassure tendrement [5]. — Il fait profession de n'écrire ses vers que pour lui plaire et non pour obtenir les éloges de la foule banale [6].

Ainsi, toutes les occasions lui sont bonnes de parler d'elle, de lui-même, de leur mutuel amour.

1. Pièce XXI.
2. Pièce XXII.
3. Pièce XXIII.
4. Pièce XXVI.
5. Pièce XXXIII.
6. Pièce XXXIV.

Mais peu à peu dans ces poèmes, apparaît une note que nous n'avions point entendue jusqu'ici. Jadis, il attestait leur commune innocence ; aux scrupules d'Adèle, il opposait l'inaltérable pureté de leur tendresse ; il en prenait à témoin tour à tour et le Dieu qu'elle adore, et le souvenir de sa mère, et ses enfants, à elle. Plus jamais maintenant, nous ne trouvons rien de pareil. Au contraire, on lit des mots qu'on n'ose interpréter. N'a-t-il point l'air d'apaiser des remords, — et non plus des scrupules, — quand il parle de « blâme », encouru dans cet amour « trop cher » où « deux cœurs ont failli », de « sens émus » et de « fragile oubli », de « faute » qu'effacera la constance et que le temps lavera [1] ? Ailleurs, que signifie cette explication donnée de son silence ? quel est ce bonheur si grand qu'on doit se taire quand on en est « pris » ? quel est ce bien, le « seul réel », dont l'âge le sèvrera [2] ?

1. Pièce XXIV.
2. Pièce XXV.

Il semble que leur passion à tous deux soit devenue plus ardente. Elle lui donne alors de son amour une preuve bien délicate et bien rare. Dans son long peignoir blanc, orné de dentelles, sa beauté est apparue plus touchante à ses amis; tous, Robelin, Boulanger, Lamartine, l'ont admirée et ils lui ont dit :

« Faites-vous peindre ainsi, Madame, en peignoir blanc. »
Mais elle, au simple cœur bien qu'au regard troublant,
Calme, sans vanité, sans ombre ni mélange,
Pour l'offrir à l'absent acceptant la louange :
« Belle, ils me disent tous, se dit-elle à demi,
Je l'étais donc hier en tes bras, mon Ami ?
Je l'étais, blanche ainsi, dans ces mêmes parures,
Et tu me disais vrai dans tes tendres murmures.
Va, sois tranquille, Ami, jamais ce doux portrait,
Que l'amitié trop vaine à l'amour ravirait,
Ne sera qu'en discours ; je saurai m'y soustraire,
Avec art, s'il le faut, esquiver la prière,
Tenir bon au propos ou flatteur, ou moqueur ;
Je me veux seulement ressemblante en ton cœur[1] ! »

Et lui, il redouble ses confidences indiscrètes. — Il évoque le souvenir du nuage où Jupiter se dérobait, — non seul, — sur l'Olympe[2]. — Il remercie le Sommeil de le parer, lui, d'une grâce nouvelle[3]. — Il oppose avec triomphe, — dans sa rancune contre

1. Pièce XXVII.
2. Pièce XXVIII.
3. Pièce XXIX.

l'irréparable passé, — il oppose le rôle de l'amant à celui de l'époux[1]. — Cet époux qu'autrefois il déclarait aimer toujours et quand même, qu'il proclamait noble et sans torts, envers qui il se reconnaissait coupable, voilà maintenant qu'il le blâme : « l'infidèle » s'est laissé ravir par une « Phryné » ; tous les soirs, il déserte son foyer ; on plaint Adèle ; on la croit malheureuse de ces trahisons et son ami s'irrite de cette maladroite pitié : Qu'en savent-ils, ceux qui n'ont point comme lui « mis six ans à pénétrer son cœur[2] » ? — Il dit quand il la rencontre : c'est

> ... quand la rare quinzaine,
> Après maint contre-temps, se répare et ramène
> La douceur de se voir...

Il dit où il la rencontre : c'est

> ... à la tour, encor sur pied, par où s'atteste
> Le vieil hôtel Saint-Paul dans son unique reste...
> Et c'est là qu'est la chambre où vient ma Châtelaine !
> Un boudoir au dedans, un asile embelli !

Il dit les souvenirs qu'il emporte, quand, « son rêve comblé », son « cœur attendri du plaisir, » encore « plein de son ivresse », il rentre :

1. Pièce XXX.
2. Pièce XXXI.

Je vais me souvenant...
Que ton amour si tendre en sa munificence,
Notre amour immortel, pourtant bientôt voilé,
Bientôt veuf du plaisir et de l'âge envolé,
Devra survivre [1]...

Il dit tout cela, ce chaste poète, qui ne voulait tirer de la tendresse accordée « ni vanité, ni volupté » ; il dit tout cela, cet homme, auquel a été confié l'honneur d'une femme.

1. Pièce XXXII.

Mais voici que cet amour, comblé, semble s'affaiblir. La pensée de l'ami prend une teinte mélancolique. Un jour, — voilà longtemps : ils ne se connaissaient pas ou ne se connaissaient guère, — ils sont allés à quelque distance faire la même visite au château d'Écouen. Certes, en célébrant cette coïncidence, il admire que « celle qu'il aime et qui bien le lui rend » et lui-même se soient de la sorte suivis; il admire que leurs impressions aient été les mêmes,

tant l'astre qui *les* lie
Marchait dès *leurs* berceaux et *les* appareilla !

mais de cette rencontre il ne tire point le joyeux étonnement, l'espèce de triomphe qu'il en eût tiré jadis : son poème laisse percer une obscure tristesse[1].

Ailleurs, c'est l'âcreté d'une âme désabusée, contre les illusions de la jeunesse, et la rancune contre ceux qui lui ont valu ces désillusions[2]. Son

1. Pièce XXXV.
2. Pièce XXXVI.

amour ne suffit donc plus à embellir sa vie tout entière? Non, il ne suffit plus! Le poète en prend conscience : il est sorti seul, il a vu s'annoncer l'automne; il en a senti la tristesse et tout d'un coup, agité d'un vague pressentiment, il s'écrie :

Est-ce aussi ton automne, Amour? oh! pas encore [1]!

— L'automne le hante et l'attriste [2]. — Les coups du sort qui frappent autour d'eux lui paraissent comme autant de sombres présages : Quoi, cette jeune femme qu'ils ont vue tous deux, si joyeuse à une fête familiale, « aux noces de Pavie », elle est morte! Un effroi le saisit et il se retourne, suppliant, vers l'amie :

Mais que serait-ce donc si cet amour profond,
Éternel, et de qui tout un passé répond,
Avant la jeune femme et sa fuite si vive,

Avant ce prompt trépas qui nous consterne tous,
Lui comme elle au festin, lui près d'elle convive,
Était mort dans nos cœurs!... oh! vivons! aimons-nous [3]!

Un amour de qui tout un passé répond; un amour associé aux fêtes d'autrefois, à la mort d'aujourd'hui : ne semble-t-il pas plaider pour cet amour? — Mais, Pascal l'a dit : « On ne prouve

1. Pièce XXXVII.
2. Pièce XXXVIII.
3. Pièce XXXIX.

pas qu'on doit être aimé en exposant d'ordre les causes de l'amour. » — Quoi qu'il fasse, la passion languit. Ils en sont aux explications, sinon encore aux récriminations. Lui, il se plaint qu'elle n'ait point tenu une promesse spontanée : au bas de la pièce où il célébrait son refus du portrait, il ajoute maintenant cette note mélancolique : « Le portrait pourtant a été fait. » Elle, elle le trouve froid, morose, négligent :

Ami, si vous sentiez le quart
Du mal de mon âme contrainte,
Oh ! que vous verriez mieux ma part !
Que vous auriez douceur et plainte !
Que vous trouveriez aussitôt
Ces mots puissants et qu'il me faut,
Ces mots d'enivrante mémoire,
Qui d'un cœur jaloux d'être aimé
Vont au cœur soudain désarmé,
Et convainquent quand on veut croire !

Et lui, rejette le reproche :

Mon Amie, à regret ma nature est ainsi :
Mais elle, et puis le sort, si longtemps obscurci,
M'ont fait de peu de joie et de peu d'espérance.
Lorsque de votre cœur, qu'un doute a traversé,
Un nuage glaçant dans vos yeux a passé,
Je rentre en ma vieille souffrance !
Tout mon vœu se retire, et ma parole a fui ;
La source manque ; l'or qui par vous avait lui
N'est plus que sable en moi ; je n'ai rien qui vous tente ;
Je le sais, et, plutôt qu'un transport où je mente,

Comme orphelin soumis qui n'eût matin ni fleur,
Je m'en remets à mon malheur !

— Oui, répond-elle, je le sens aussi ; je vous aime trop et je vous lasse; eh bien, je vais faire taire « ce trop d'amour qu'un autre bénirait ». — Oh non ! dit-il, ne restreignez rien de votre amour. — Mais si ! Vous désirez en secret une passion plus calme : « on s'aime presque autant, d'un cœur plus reposé, d'un feu moins agitant » ; c'est cela qu'il vous faut et vous avez raison. — Et lui, il jure qu'il n'en est rien, il la supplie de l'aimer toujours de la même, de « l'unique et divine manière » : son seul mal est d'être loin d'elle, son seul bonheur d'en être près. Elle se laisse convaincre; mais l'heure inexorable sonne, qui les sépare. Alors elle le quitte sans vouloir accepter une lettre, pleine de ces débats : elle veut seulement un dernier mot de tendresse qu'elle emporte avec elle[1]. Sans doute, ils sont tombés d'accord ; sans doute, s'il versifie cette querelle, c'est pour le plaisir d'y peindre leur réconciliation : qui ne sent néanmoins que l'ancien charme a disparu ?

Encore une fois il voulut se faire illusion ; encore une fois, il célèbre une de leurs promenades mystérieuses, ménagées par la bienveillante Martine,

1. Pièce XL.

et les rêves, les désirs, les vœux que fait naître en lui la brièveté de ces heureux instants[1]. — Mais brusquement après cela; plus rien... plus rien que ces quatre pièces finales, qui se suivent comme les quatre coups d'un glas. C'est un cri d'abord, un cri de désespoir :

Laissez-moi ! tout a fui !...

Oh ! laissez-moi, sans trêve, écouter ma blessure,
Aimer mon mal et ne vouloir que lui.
Celle en qui je croyais, celle qui m'était sûre...
Laissez-moi ! tout a fui[2] !

Puis c'est un reproche, contenu et d'autant plus amer :

Jadis, à pareil mois, en ces âpres chaleurs,
Sous le store, au logis, tout le jour enfermée,
Vous nourrissiez pour moi vos brûlantes douleurs,
Et pensiez à l'Ami comme une Bien-aimée...

Moi, continue-t-il, j'errais sur les ponts, sur les quais, dans les rues, puisque la porte m'était fermée ; je répétais votre nom et je le répète encore ;

Mais Vous, après six ans, lasse de trop aimer,
Sans raison si ce n'est qu'il faut bien que tout passe,
Vous en qui n'a cessé mon cœur de s'enflammer,
Vous, le store tombant, en cette même place,

1. Pièce XLI.
2. Pièce finale I.

Par ces mêmes soleils aux rayons souverains,
Vous restez, comme alors, couchée, ô mon Amie!
Rêvant, mais vaguement; souffrante, je le crains,
Souffrante, mais de corps;... ou peut-être endormie [1]

Puis il ne l'accuse plus. Non, la faute n'est point à elle; elle est aux circonstances : l'âge est venu, sa fille a grandi ; il faut se résigner, en répétant comme Tibulle :.. *nec amare decebit* [2]. — Et enfin c'est à lui-même qu'il s'en prend. La faute n'en est ni à elle, ni aux circonstances mais à lui seul. Insensé, qu'a-t-il fait? Il s'est effrayé de la voir embrasée d'une flamme toujours plus violente ; par une folle sagesse, il a voulu ménager cet amour, l'adoucir pour le rendre plus durable : « il voulait la nuance, il a gâté l'ardeur [3] » ; et c'est ce remords qui termine l'histoire.

1. Pièce finale II.
2. Pièce finale III.
3. Pièce finale IV.

Quels sont-ils donc les personnages de cette histoire ? Faut-il répondre ? Est-il un lecteur qui n'ait reconnu et nommé l'auteur de *Joseph Delorme* des *Consolations*, de *Volupté*, Sainte-Beuve enfin ? Et, elle, cette Adèle qu'il a célébrée, — ou trahie, — dans ses vers, cette femme d'un grand poète, qui donc ne l'aurait point, elle aussi, reconnue ?

II

I

C'est un joli roman, passionné, délicat et chaste, que les amours de Victor Hugo et de la jeune fille qui devint sa femme, *Adèle*-Julie-Victoire-Marie Foucher. Bien avant leur naissance, s'il faut en croire l'auteur du *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*, une sorte de présage les avait promis l'un à l'autre. Pierre Foucher, greffier au premier conseil de guerre de Paris, s'était intimement lié avec le major Léopold Hugo, qui y remplissait les fonctions de rapporteur : jeune comme lui, compatriote de sa femme, Sophie Trébuchet, fille d'un armateur nantais, logé enfin sous le même toit, à l'Hôtel de ville, c'était lui qu'il avait prié d'être le témoin de son mariage. « Au dîner, le major qui avait naturellement de l'entrain, eut de plus la gaîté et l'expansion d'un nouveau marié. Il emplit un verre et le tendant à son ami : Ayez une fille, j'aurai un garçon et nous les marierons ensemble. Je bois à la santé de leur ménage[1]. »

1. *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie* (édition définitive, in-8°), I, 16.

Les hasards de la vie séparèrent bientôt les deux jeunes couples : le greffier restait à Paris, pendant que le chef de bataillon, errant dans l'Europe asservie[1], entraînait sa famille en Italie ou en Espagne. Mais à deux reprises, Mme Léopold Hugo revint à Paris et continua ou reprit alors les anciennes relations. Aux Feuillantines, dans ce grand jardin qu'à immortalisé[2] le poète, les deux enfants jouèrent ensemble, coururent, se querellèrent, jusqu'au jour où, tous deux ayant grandi, il commença de remarquer que son amie devenait une jeune fille « avec de grands yeux et de grands cheveux, une peau brune et dorée, des lèvres rouges et des joues roses ». Alors, ils ne coururent plus, ils ne se battirent plus, ils se promenaient parlant bas, « disant des choses innocentes et rougissant tous les deux[3] ». Puis, Mme Léopold Hugo quitta les Feuillantines et vint s'installer rue du Cherche-Midi, non loin de l'hôtel de Toulouse, où se tenaient maintenant les conseils de guerre et où résidaient ses amis[4]. Pendant près de deux années, les jeunes gens continuèrent à se voir librement.

1. « Avec nos camps vainqueurs dans l'Europe asservie,
J'errai, je parcourus la terre avant ma vie. »
(*Mon enfance : Odes et Ballades*, V, XI.)

2. *Ce qui se passait aux Feuillantines vers* 1813 (*Les Rayons et les Ombres*, XIX). — Cf. *Victor Hugo raconté*, chap. VII.

3. *Dernier jour d'un condamné*, XXXIII.

4. BIRÉ, *Victor Hugo avant* 1830, p. 69.

Pourtant, de la fin de 1815 au mois d'août 1818, Victor Hugo fut mis en pension : son père, le général, séparé de sa femme, avait repris ses fils et les destinait à l'École Polytechnique[1]. Alors, sans doute, les entrevues s'espacèrent. Quand la prison cessa, elles reprirent de plus belle. Mme Léopold Hugo habitait un peu plus loin des Foucher, rue des Petits-Augustins. Mais, tous les jours, après dîner, son travail de couture dans son sac, elle sortait avec ses fils pour aller rue du Cherche-Midi. M. Foucher, nommé chef de bureau de recrutement au Ministère, n'en continuait pas moins à résider à l'hôtel des Conseils de guerre[2]. C'est la *maison d'État*, au *front terne*, à la *vaste cour*, aux *longs corridors*, aux *escaliers croisés*, au *jardin sans fraîcheur*, dans laquelle Adèle a passé ses années de jeunesse[3].

Bientôt, — nous savons le jour, ce fut le 26 avril 1819, — les deux amis d'enfance se confièrent réciproquement leur plus grand secret : et ce secret, c'est

1. Biré, *Victor Hugo avant* 1830, p. 76. — Cf. *Victor Hugo raconté*, chap. XXVI.

2. *Victor Hugo raconté*, I, 162 ; II, 91.

3. *Livre d'amour*, pièce IV. — Cf. lettre de Mme Hugo à M. Asseline son oncle : « ...Il me semble... que je ne suis pas éloignée de grimper les marches du Conseil de guerre, de ces Conseils de guerre qui m'ont vue toute petite, qui ont été témoins de mes joies et qui ont assisté à mes douleurs... » (*Victor Hugo intime*, par A. Asseline, p. 143.)

qu'ils s'aimaient[1]. Peu de mois après, commençait entre eux la correspondance qui nous a valu les *Lettres à la fiancée*. L'amour des jeunes gens, comme il arrive, rencontra des obstacles dans la prudence de leurs familles. « A eux deux, ils avaient à peine trente ans ; marier ces enfants eut été une folie. Victor n'avait rien, et Mlle Foucher était tout aussi pauvre. — Séparons-les, dirent les familles ; si leur affection persiste, ils sauront bien se retrouver plus tard. — Et les parents cessèrent de se voir[2]. »

Victor Hugo possédait déjà cette force de volonté qui fut un des éléments de son génie. Il n'eut pas un instant la pensée de renoncer à son amour ; mais il entreprit de conquérir celle qu'on lui refusait. Pour qu'on ne lui opposât plus son excessive jeunesse, il n'avait qu'à attendre ; quant à la pauvreté, il saurait s'en tirer par le travail. Il publia des poèmes. Il commença *Han d'Islande* : c'était à la fois le moyen de répandre son nom, de gagner, pensait-il, un peu d'argent, et surtout de peindre une jeune fille qui rappelât sa bien-aimée[3]. Ses succès aux Jeux floraux, ses *Odes* royalistes lui acquirent bientôt une assez grande notoriété. La conscience

1. *Lettres à la fiancée*, p. 57.
2. *Victor Hugo raconté*, II, 96.
3. *Lettres à la fiancée*, p. 199.

croissante de sa valeur, la faveur naissante du public, après la mort de sa mère (27 juin 1821), le sentiment pénible de sa solitude l'enhardirent à courir jusqu'à Dreux, où se trouvait alors M. Foucher, pour lui demander la main de sa fille[1]. Cette fois, les parents d'Adèle, par tendresse pour leur enfant et par sympathie pour le courage du jeune homme, consentirent au mariage ; mais ils l'ajournèrent jusqu'à l'époque où le fiancé aurait une position assurée. Encouragé, il redoubla d'ardeur.

Au mois de juin 1822, il risqua la publication de son premier recueil, intitulé *Odes et poésies diverses*. Elles se vendirent plus qu'il n'avait osé l'espérer[2] ; les salons royalistes les vantèrent fort et leur firent un succès comparable presque à celui des *Méditations ;* Louis XVIII les lut et, spontanément, au mois de septembre 1822, il accorda au jeune poète une pension annuelle de 1.000 francs sur sa cassette particulière. Ces 1.000 francs de rente et les instances du jeune homme emportèrent les dernières irrésolutions des parents : le mariage fut enfin célébré le 12 octobre 1822.

C'était l'aube d'un bonheur qui ne paraissait point devoir cesser. Bientôt, une seconde pension, — de 2.000 francs, — achève de lui assurer

1. *Lettres à la fiancée*, p. 68 sqq.
2. *Lettre* à Rességuier (*Victor Hugo avant* 1830, p. 255).

la vie matérielle[1]. *Han d'Islande*, ses *Odes* nouvelles commencent à lui conquérir la gloire. A la *Muse française*, tout un groupe d'écrivains se rangent autour de lui, qui peu à peu reconnaissent unanimement sa supériorité et le regardent comme leur chef. Ils ont pour lui une sorte d'admiration tendre. Écoutons l'un d'eux, Adolphe de Saint-Valry, nous dire, plus de dix ans après, de quels yeux il le voyait alors :

C'était un tout jeune homme, au sourire virginal et candide, portant le génie en sa fleur empreint sur son large front; quelque chose de fort, de puissant et d'inspiré se révélait jusque dans ses moindres paroles ; ses yeux tournés vers le ciel rayonnaient comme ceux d'un archange, la vertu et l'amour marchaient à ses côtés, la poésie coulait de ses lèvres à longs flots et sans nul effort... Il enfantait ses chefs-d'œuvre d'un seul jet, et la perfection lui paraissait aussi facile, aussi naturelle que les ébauches et les tâtonnements sont indispensables au reste des hommes... Chez lui, l'amour, la poésie, l'inspiration, la raison même, étaient comme les grandes ailes d'une volonté de fer, que rien ne pouvait détourner de son but... Je compris tout ce qu'il y avait de force, de puissance et d'avenir dans cette jeune tête de vingt ans ; je fus séduit, fasciné par tant de pureté, de grâce et d'imagination mariées à un génie si franc et si vigoureux; l'admiration développa en moi un sentiment d'amitié et un enthousiasme presque aussi vifs et aussi passionnés que l'amour même [2].

1. Sur les fonds littéraires du Ministère de l'Intérieur (février 1823).
2. A. de Saint-Valry, *Mme de Mably* (Paris. 1836). — Cité par Biré, *Victor Hugo après* 1830, I, 181.

A cette vie indépendante, à cette gloire, à ce cortège d'amitiés, s'ajoutait la plus pure félicité domestique. Il suffisait d'être admis un instant à son foyer pour la sentir et en être touché. Dubois de la Loire-Inférieure, — peu suspect de sentimentalisme exagéré, — nous avoue quelle impression pénétrante il a éprouvée, de l'avoir seulement entrevue :

Je l'avais visité dans son modeste et charmant réduit de la rue de Vaugirard. Là, dans l'entresol d'un atelier de menuiserie, j'avais vu dans un tout petit salon un jeune père et une jeune mère balançant dans leurs bras un enfant de quelques mois, et lui enseignant à joindre ses petites mains pour la prière en face de quelques jolies copies et gravures des madones et des enfants-Jésus de Raphaël. Bien que toujours un peu arrangée, la scène, cependant naïve et sincère, car les traits du cœur y perçaient sans cesse à tout moment, surtout chez la jeune mère, m'avait touché et ravi[1].

Il ne semble point qu'on puisse imaginer une vie plus heureuse ni plus enviable.

1. Cf. Lair, *Un maître de Sainte-Beuve* (*Correspondant* 25 avril 1900).

C'est à ce moment que Sainte-Beuve entra dans l'intimité de Victor Hugo. Tout semblait les séparer. Le jeune poète, baptisé « enfant sublime » par Chateaubriand, — ou qui a cru l'être[1], — le pensionné du roi, le favori du parti ultra, le catholique qui déclarait : « L'histoire des hommes ne présente de poésie que jugée du haut des idées monarchiques et des croyances religieuses[2] », n'avait rien de commun avec le rédacteur du *Globe sérieux*, rationnaliste et libéral, le carabin matérialiste à peine sorti de *sa chirurgie*, l'admirateur enthousiaste des *chastes Girondins*[3], le critique enfin qui savait mauvais gré à Lamartine de ses tendances religieuses et était capable d'écrire : « Il ne fallait pas moins que cette naïveté sublime de ses premières *Méditations* pour faire pardonner à l'auteur la teinte mystique de ses croyances[4]. »

1. Cf. Biré, *Victor Hugo avant* 1830, p. 222 sqq.
2. Préface des *Odes*, 1re édition (juin 1822).
3. *Livre d'amour*, pièce VIII.
4. *Premiers Lundis*, I, 166.

C'est la littérature qui fit ce miracle de les rapprocher et de les unir. Dubois avait fini par trouver injuste la sévérité de ses collaborateurs envers Hugo et s'était promis de faire un « article de réhabilitation ». Distrait par les mille soins de son journal, il remit le livre à Sainte-Beuve, en discuta avec lui, mêla ses impressions et ses jugements aux siens ; et de là sortirent les deux articles du 2 et du 9 janvier 1827[1]. Ce poète que, dans tout le camp libéral et doctrinaire, *on raillait comme étrange*[2], Sainte-Beuve lui rendit pleine justice. Certes, il faisait encore ses réserves ; il n'admettait pas tout ; avec une perspicacité rare, il pressentait les défauts de son génie et le mettait en garde contre ses exagérations, son goût du gigantesque, ses excès de force[3]. Mais les éloges ne manquaient point ; tous les mérites de Victor Hugo étaient mis en lumière ; *ce qu'il chantait de simple à la douce louange* de sa femme était particulièrement vanté[4] : « Lorsque M. Hugo parle en son nom dans ses poésies, qu'il ne cherche plus à déguiser ses accents, mais qu'il les tire du profond de son âme, il réussit bien autrement. Qu'on imagine à plaisir tout ce

1. Cf. Lair.
2. *Livre d'amour*, pièce VIII.
3. *Premiers Lundis*, I, 187.
4. *Livre d'amour*, pièce VIII.

qu'il y a de plus pur dans l'amour, de plus chaste dans l'hymen, de plus sacré dans l'union des âmes sous l'œil de Dieu ; qu'on rêve en un mot la volupté ravie au ciel sur l'aile de la prière et l'on n'aura rien imaginé que ne réalise et n'efface encore M. Hugo dans les pièces délicieuses intitulées *Encore à toi* et *Son nom :* les citer seulement, c'est presque en ternir déjà la pudique délicatesse[1]. » En terminant, Sainte-Beuve semblait même s'excuser d'avoir trouvé des fautes et d'avoir osé les signaler : « Ce talent est tellement supérieur et il y aurait si peu à faire pour le rendre, sinon toujours égal, du moins toujours soutenu, que la critique serait coupable de dissimuler avec lui[2]. »

C'est *de là qu'ils se connurent* et *de là qu'ils se virent*[3]. Sans le savoir, ils étaient voisins : l'un habitait au nº 90, l'autre au nº 94 de la rue de Vaugirard. Hugo vint chez Sainte-Beuve, ne le trouva point et laissa sa carte. Le lendemain, vers midi, Sainte-Beuve lui rendit sa visite. Mme Hugo était là, *en sarrau du matin*, et assista à l'entrevue. Le critique ne mit pas le journal *le Globe* à la disposition du poète, quoique ce dernier l'ait cru depuis. Mais, comme dès les premiers mots on parla

1. *Premiers Lundis*, I, 173.
2. *Ibid.*, I, 187.
3. *Livre d'amour*, pièce VIII.

poésie, comme, sur une question de Mme Hugo, Sainte-Beuve dut se confesser l'auteur d'un article très sévère et injuste pour Vigny, Hugo exposa les théories de la jeune école. Son *vaste discours* séduisit son auditeur, très curieux des questions de style et de versification, préparé à comprendre bien des choses par ses études entamées sur la Pléiade, et d'ailleurs, en secret, pour lui seul, apprenti poète. Il fut conquis : *il eut sa destinée*[1].

Le mois suivant, Victor Hugo priait « Monsieur de Sainte-Beuve » d'assister, rue du Cherche-Midi, chez M. Foucher, à une lecture de *Cromwell*. « Tout le monde, disait-il, sera charmé de le voir, et moi surtout. Il est du nombre des auditeurs que je choisirais toujours, parce que j'aime à les écouter[2]. » Cette audition du drame nouveau, d'autres visites achevèrent de « convertir » Sainte-Beuve[3]. A quelques jours de là, il fit un choix de ses vers, — qu'il avait jusqu'alors cachés à tous les yeux, — et il les envoya au chef du Cénacle. A l'instant, Victor Hugo répondit par la lettre la plus flatteuse, louant ses « beaux vers », se félicitant de l'avoir « deviné pour un poète » et se disant « son ami[4] ».

1. *Victor Hugo raconté*, II, 218 ; — Sainte-Beuve, *Portraits Contemporains*, I, 468 ; — *Livre d'amour*, pièce VIII.
2. Hugo, *Correspondance*, 1815-1835, p. 261 (8 février 1827).
3. *Portraits Contemporains*, I, 419.
4. Hugo, *Correspondance*, 1815-1835, p. 262 (mi-février 1827).

« J'étais conquis dès ce jour, avoue Sainte-Beuve, à la branche de l'école romantique dont il était le chef. Quelques mois après, nous allions, lui et moi, habiter rue Notre-Dame-des-Champs, où, par un nouvel et heureux hasard, je me trouvai encore son proche voisin, lui au nº 11 et moi au 19[1] ». M. Léon Séché, dans son intéressant article malheureusement interrompu, *Dix ans d'histoire romantique*, ne croit pas à une rencontre fortuite. Sainte-Beuve, selon lui, a biaisé ; « il eût mieux fait de dire que ce hasard était voulu, de sa part tout au moins » : il aurait de parti pris suivi Mme Hugo[2]. Je ne vois rien qui justifie cette supposition ; elle est en contradiction absolue, non seulement avec le récit des *Portraits Contemporains* (qui sans doute est suspect), mais aussi avec le récit du *Livre d'amour*, où Sainte-Beuve n'était pas contraint d'user de réticences, — malheureusement. *Tout lui vint de l'aveugle habitude et du temps :* l'aveugle habitude n'a pu se former si vite ; ce temps, nous savons que ce furent *bien près de deux années*, pendant lesquelles il n'était *rien qu'à Lui*[3].

1. *Portraits Contemporains*, I, 469.
2. *Dix ans d'histoire romantique* (*Revue Bleue*, 27 septembre 1902).
3. *Livre d'amour*, pièce VIII.

Une vive intimité s'établit bien vite et une « période tout enthousiaste de trois années » commença (1827-1830)[1].

« Entre les amis les plus assidus de la maison, écrit l'auteur du *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*, deux venaient presque tous les jours, M. Louis Boulanger... et M. Sainte-Beuve, causeur aussi charmant qu'éminent écrivain. (Dans sa *Biographie*, Sainte-Beuve dit plus encore ; il écrit : « On se voyait deux fois par jour[2] ».) Le mariage de M. Abel Hugo ayant désorganisé les dîners de la mère Saguet[3] (Abel Hugo avait épousé Julie Duvidal de Montferrier, la *belle-sœur Julie*, l'ancienne élève d'Écouen du *Livre d'amour*)[4], les plaisirs

1. *Portraits Contemporains*, I, 469.

2. *Nouveaux Lundis*, XIII, 38.

3. La « mère Saguet » tenait une guinguette du côté de Vanvres. Abel Hugo l'avait « découverte » ; et littérateurs et artistes, « MM. David, Charlet, Louis *Boulanger*, les Devéria, l'excellent architecte *Robelin*, se donnaient de fréquents rendez-vous sous les tonnelles » avec les Hugo et leurs amis. (*Victor Hugo raconté*, II, 225.) — Cf. *Contemplations*, I, XIII.

4. Cf. *Victor Hugo raconté*, II, 231 ; — *Victor Hugo avant 1830*, p. 459 ; — *Livre d'amour*, pièce XXXV.

champêtres de l'été de 1828 furent d'aller voir se coucher le soleil dans les plaines de Vanvres et de Montrouge... On venait finir la soirée rue Notre-Dame-des-Champs. M. Victor Hugo, prié par ses deux amis, disait les vers qu'il avait faits dans la journée. Ou c'était lui qui en demandait à M. Sainte-Beuve, lequel, contraint de s'exécuter et confus d'occuper de lui, recommandait à la petite *Léopoldine* et au gros Charlot de faire du bruit pendant qu'il parlerait. Mais ils se gardaient d'obéir, et l'on entendait les beaux vers de *Joseph Delorme* et des *Consolations*[1]... »

Sainte-Beuve se faisait le hérault de son ami. Ses articles sur le théâtre de l'ancienne école n'étaient qu'une apologie fort peu déguisée du drame romantique[2] ; il bataillait aux *Débats* pour l'auteur de *Cromwell* et s'amusait à dénicher dans les œuvres classiques des précédents à ses audaces[3] ; il rédigeait (sous le couvert de l'anonymat, il est vrai) le prospectus de ses œuvres, qui le portait aux nues[4] ; il lui offrait son *Ronsard* in-folio, en le lui

1. *Victor Hugo raconté*, III, 237.
2. *Alexandre Duval* (*Premiers Lundis*, I, 295). — Dans son édition critique de la *Préface* de *Cromwell* (Paris 1897), M. Souriau se demande si Sainte-Beuve ne serait pas l' « homme d'esprit » à qui V. Hugo doit la distinction de la poésie descriptive et de la poésie pittoresque qu'il établit dans cette préface (cf. Souriau, p. 283).
3. *Lettre* au *Journal des Débats*, 13 août 1828.
4. Cf. Vte de Spoelberch de Lovenjoul, *Sainte-Beuve inconnu*.

dédiant comme « au plus grand inventeur lyrique que la poésie française ait eu depuis Ronsard ».

Il manifestait pour lui une tendresse presque passionnée. S'éloignait-il quelques semaines pour aller visiter l'Angleterre, il ne manquait pas d'envoyer à ses amis le détail de ses impressions. Victor Hugo l'en remerciait avec empressement : « Vos deux lettres, cher ami, ont été une vive joie pour moi. J'avais pris, je l'avoue, cette douce habitude de vous voir souvent, d'échanger mes idées avec vos idées, de rêver quelquefois à l'harmonie de vos vers ; votre absence me laissait un grand vide. Elle me dépeuplait presque la rue Notre-Dame-des-Champs. Vos deux lettres sont venues, bien bonnes et bien belles qu'elles sont, nous rendre quelque chose de votre vive et haute conversation, de la poésie de votre cœur et de votre esprit... » Puis il lui donnait des nouvelles de sa vie, maintenant « sevrée de couchers de soleil », et de la vie littéraire ; il s'indignait contre l'article « stupide » de Rémusat sur le « beau livre » de la *Poésie française au* XVIe *siècle ;* et il terminait : « Nous vous embrassons tous bien tendrement[1]. » A son retour, en 1829, Sainte-Beuve soumettait à Victor Hugo le manuscrit de son *Joseph Delorme* augmenté, grâce à lui,

1. *Correspondance*, 1815-1835, p. 263 (17 septembre 1828).

« d'élégies plus fermes et d'un accent plus précis[1] ». Et, après avoir passé sa journée à le lire, à minuit, Victor Hugo lui répondait bien vite, plein d'enthousiasme pour ces « vers graves et beaux », cette « mâle, simple et mélancolique prose », ce « Joseph Delorme qui était lui ». Il finissait : « Tout cela est admirable et m'a presque fait pleurer. De quel beau livre vous allez doter l'art!... Votre frère, Victor[2]. »

Ce recueil de poèmes porte l'éclatant témoignage des sentiments de Sainte-Beuve pour Victor Hugo. Dans la *Vie* de son double, de ce « moi défunt qu'il appelait Joseph Delorme », l'auteur trouvait moyen de glisser des allusions tendres : « Plusieurs amis que le ciel lui envoya vers cette époque, amis simples et bons, cultivant les arts avec honneur et quelques-uns avec gloire, l'arrachèrent souvent à une solitude qui lui était mauvaise, et, par un admirable instinct familier aux nobles âmes, le consolèrent sans presque savoir qu'il souffrait ». Il saisissait l'occasion d'y citer *Cromwell*, de nommer son ami avec éloges[3]. Dans les *Pensées* qui terminent l'ouvrage, il le célébrait encore et se faisait le champion de sa doctrine. Dans le livre même, à trois

1. *Portraits Contemporains*, I, 469.
2. *Correspondance*, 1815-1835, p. 265 (1829). — La même année, Sainte-Beuve assistait aux lectures de *Marion Delorme* (*Victor Hugo raconté*, II, 259).
3. *Poésies*, I, 18, 24, 25.

reprises, il attestait l'enthousiasme de son admiration et de son amitié. C'est la pièce *A mon ami V. H.*[1] :

Entends-tu ce long bruit doux comme une harmonie,
Ce cri qu'à l'univers arrache ton génie
Trop longtemps combattu,
Cri tout d'un coup sorti de la foule muette
Et qui porte à la gloire un nom de grand poète,
Noble ami, l'entends-tu ?

C'est l'ode intitulée *le Cénacle*, avec son épigraphe idolâtre tirée de l'Écriture sainte[2] :

Parmi vous un génie a grandi sous l'orage,
Jeune et fort ; sur son front s'est imprimé l'outrage
En éclairs radieux ;
Mais il dépose ici son sceptre et le repousse ;
Sa gloire sans rayons se fait aimable et douce
Et rit à tous les yeux.

Oh ! qu'il chante longtemps ! etc.

C'est enfin l'épître *la Veillée*, où il célèbre la naissance de son dernier fils[3] :

Mon ami, vous voilà père d'un nouveau-né !...

1. *Poésies*, I, 52.
2. *Ib.*, I, 67 : « Quand vous serez plusieurs réunis en mon nom, je serai avec vous. »
3. *Ib.*, I, 100 (minuit, 21 octobre). — Voir encore *la Promenade* (*Poésies*, I, 84).

Et Victor Hugo, payant sa dette [1], répondait à ces vers par d'autres vers, non moins tendres, non moins enthousiastes :

Rayonne! il en est temps! et s'il vient un orage,
En prisme éblouissant change le noir nuage;
Que ta haute pensée accomplisse sa loi!
Viens, joins ta main de frère à ma main fraternelle
Poète, prends ta lyre ; aigle, ouvre ta jeune aile;
Etoile, étoile, lève-toi !

. . . .

Vois l'astre chevelu qui, royal météore,
Roule, en se grossissant des mondes qu'il dévore;
Tel, ô jeune géant, qui t'accrois tous les jours,
Tel, ton génie ardent, loin des routes tracées
Entraînant dans son cours des mondes de pensées,
Toujours marche et grandit toujours [2] !

De toutes les amitiés littéraires de ce temps-là, l'amitié de Victor Hugo et de Sainte-Beuve était l'une des plus célèbres. Elle était aussi l'une des plus intimes. Avec l'espèce d' « autorité impérieuse » que le grand poète exerçait alors [3], il subjuguait, il attirait à lui cette « âme seconde », pour parler comme Sainte-Beuve [4]. Il ne le convertissait

1. En décembre 1827, il avait déjà emprunté une épigraphe à Sainte-Beuve (*Odes*, V, XXIII).
2. *A mon ami S.-B.* (*Odes*, IV, XVII, décembre 1827).
3. Cf. DUBOIS, cité par LAIR.
4. Cf. *Volupté*. — Voir la lettre à l'abbé Barbe (*Nouvelle Correspondance*, p. 13).

pas seulement à ses idées littéraires; il le convertissait à ses croyances religieuses. L'ancien élève de Daunou et de Tracy, l'ancien carabin, se répandait en effusions pieuses et en oraisons attendries. Les doctrinaires du *Globe* n'en revenaient pas : on leur avait changé leur Sainte-Beuve.

II

Cependant, le temps marchait. Sainte-Beuve, toujours en quête de ce grand amour, auquel il aspirait depuis sa jeunesse, avait fait des expériences trop nombreuses, trop faciles et par là même infructueuses. Depuis 1827, *bien près de deux années avaient distrait sans bruit ses fautes entraînées, déjà il avait en vers chanté l'Époux-roi et le nouveau-né d'alors et rien encore sur Elle*, et tout d'un coup, après cette scène que raconte en détail le *Livre d'amour*, ce fut en Elle que son cœur se fixa[1].

Nous avons vu quel portrait physique et moral il

1. *Livre d'amour*, pièce VIII. — Cette date si précise, « bien près de deux années », exclut, me semble-t-il, une hypothèse de M. Faguet. Ce dernier supposait qu'en 1828, Sainte-Beuve avait fait tous ses voyages pour s'étourdir lui-même et s'arracher du cœur son amour naissant, et aussi parce qu'Adèle, ayant deviné sa passion, l'avait congédié en lui conseillant amicalement de s'éloigner pour se guérir (*Victor Hugo et Sainte-Beuve : Revue Bleue*, 14 novembre 1896). Mais c'est tout à fait à la fin de 1828 que Sainte-Beuve dit avoir conçu cet amour; et il ajoute qu'il y eut « six mois de tourment » avant qu'Adèle n'eût laissé voir qu'elle avait découvert son secret et qu'elle était aussi « atteinte ».

a tracé dans ses vers de cette Adèle alors aimée. Plus tard, sous le coup de la rancune, il a lancé contre elle une insinuation méprisante : « Jeune, on se passe très aisément d'esprit dans la beauté qu'on aime et de bon sens dans le talent qu'on admire. J'ai éprouvé cela[1]. » N'est-il pas curieux de retrouver tous les traits de sa peinture, — les plus favorables comme les plus malveillants, — dans le crayon que des hommes très divers ont laissé de Mme Hugo?

Théodore Pavie écrivait à son frère en 1842 : « Cette conversation était comme d'ordinaire percée en maints endroits par les questions intermittentes de Mme Hugo, sur ta femme, sur tes enfants, sur le père, sur toi. Tu sais : dans les « spectacles marins », un gros vaisseau passe sur une mer agitée où rien ne motive sa présence ; on le suit de l'œil, et tout à coup, psicht... boum !... le feu de la lumière et le canon. Ainsi les soirs où Mme Hugo, trônant devant son feu, *accueillante et distraite*, *rêvant et non rêveuse*, *se laisse aller à la pente de ses idées*[2]. » — Champfleury dit de son côté : « J'ai eu le plaisir de voir dans son intérieur, vers 1847-1848, celle qui passait pour l'héroïne du *Livre d'amour*. C'était une

1. *Cahiers*, p. 110. — La variante inédite du *Journal* de Sainte-Beuve précise encore l'allusion.
2. Biré, *Victor Hugo avant* 1830, p. 36.

personne de grand air, avec les plus belles épaules du monde. La figure était pleine de bonté et cependant *il y avait dans tout l'ensemble de la femme une sorte de majesté espagnole*[1]. » — M. Biré la représente ainsi : « *Ses yeux éclatants, ses épais cheveux noirs, son teint lumineux* faisaient croire d'abord à une femme fière et dominatrice. C'était au contraire une nature très douce, très tendre et très modeste. Il semblait que, dans cette maison où tout le monde était spirituel, elle mît de la coquetterie à être la seule qui *n'eût point d'esprit.* Dans son salon de la Place Royale, elle prenait peu de part aux conversations ; bien loin de chercher à y briller, elle s'en désintéressait complètement, au risque parfois, quand elle s'y mêlait, d'y intervenir à contre-temps comme quelqu'un qui tombe des nues... Hier encore, un des anciens hôtes de la Place Royale me disait : « Mme Hugo ? Mais elle était bête ! » La vérité est, — ses lettres nous l'ont bien fait voir, — qu'elle avait du sentiment, du cœur, de l'esprit même au besoin. Elle avait par surcroît du talent... Elle ne parlait jamais de sa littérature. Elle était extrêmement simple et naturelle. Charitable et bonne, elle avait des délica-

1. Lettre à M. Lemaître, 29 avril 1884. (E. Lemaitre, *le Livre d'amour*, Reims, Michaud, 1895, p. 63.)

tesses de cœur infinies[1]. » — M. Troubat enfin, répétant les éloges mitigés de Sainte-Beuve, confiait en 1896 à un journaliste : « Mme Hugo était d'une distinction remarquable, d'une sensibilité exquise, mais elle n'était pas à la hauteur du rôle écrasant qui lui incombait. Elle n'avait *d'une reine*, — d'une reine de lettres, — que le *port de tête*. Elle avait vraiment grand air, quand elle faisait les honneurs du salon de son mari. Mais *elle ne brillait pas d'un bien vif éclat à d'autres points de vue*[2]. »

En 1828, Sainte-Beuve ne fit ni ces critiques, ni ces réserves ; il admira et fut séduit. Sans doute, il se promit d'abord de n'en rien laisser voir, pas même à elle, surtout à elle. Mais il voulut pourtant se donner la joie de la célébrer dans ses poèmes. Au mois de mai de 1829, il lui adressait la pièce qui ouvre les *Consolations*. Avertis maintenant, si nous la relisons, bien des mots nous y frappent. C'est le tableau d'un de ces *chers instants consacrés*[3], si amèrement regrettés plus tard :

Vers *trois heures*, souvent, j'aime à vous aller voir ;
Et là vous trouvant seule, o mère et chaste épouse !
Et vos enfants au loin épars sur la pelouse,
Et votre époux absent et sorti pour rêver,
J'entre pourtant ; et Vous, belle et sans vous lever,

1. *Victor Hugo après* 1852, p. 209, sqq.
2. *Éclair* du 11 novembre 1896.
3. *Livre d'amour*, pièce VIII.

Me dites de m'asseoir ; nous causons ; je commence
A vous ouvrir mon cœur, ma nuit, mon vide immense,
Ma jeunesse déjà dévorée à moitié...

Elle, de le consoler; puis de se plaindre à son tour : sans doute elle a des « enfants bénis que la joie environne », « un époux, son orgueil, son illustre couronne » ; pourtant, sans cause, elle n'est pas pleinement heureuse.

Vous ajoutez
Triste, et tournant au ciel votre noire prunelle :
« Hélas ! non, il n'est point ici-bas de mortelle
Qui se puisse avouer plus heureuse que moi ;
Mais à certains moments, et sans savoir pourquoi,
Il me prend des accès de soupirs et de larmes ;
Et plus autour de moi la vie épand ses charmes,
Et plus le monde est beau, plus le feuillage vert,
Plus le ciel bleu, l'air pur, le pré de fleurs couvert,
Plus mon époux aimant comme au premier bel âge,
Plus mes enfants joyeux et courant sous l'ombrage,
Plus la brise légère et n'osant soupirer,
Plus je me sens aussi ce besoin de pleurer. »

Et lui, il voit dans cette mélancolie le vague instinct de l'infini, le sentiment obscur de la brièveté des joies humaines ; mais, pour la rasséréner, pour la consoler au « milieu du bonheur » il invoque la foi religieuse, le souvenir des parents chéris, l'espoir que les enfants continueront le bien après nous

sur la terre, et la conscience enfin qu'un « chaste devoir a réglé tous nos pas[1] ».

On serait tenté de s'écrier : le bon apôtre ! Ce serait, je crois, une méprise : il est sincère.

1. *Consolations*, I, avec l'épigraphe : « Notre bonheur n'est qu'un malheur plus ou moins consolé. » Ducis (mai 1829).

Une femme sent vite le muet hommage d'un cœur silencieux ; et la plus pure en est flattée : *cette part de mystère qui se glisse vaguement sous la règle austère* suffit pour *animer sans trouble et sans effroi chaque heure de ses jours*[1]. Elle jouit de sentir son pouvoir nouveau ; en secret, elle l'essaye ; à son insu presque, devenue plus exigeante, il lui semble qu'un peu de froideur est une trahison ; et, sans prononcer les mot qu'elle ne voudrait point entendre, il faut que l'ami s'excuse et implore.

Dès le mois de juillet, Sainte-Beuve, deviné, en est là ; et le voici qui demande pardon. Il avait eu, paraît-il, un mouvement d'impatience. On lui en tenait rigueur ; on lui avait dit avec mélancolie : qu'il n'y a point d'amitié constante et sûre ; qu'on a bien tort de croire en de vrais amis, hors de sa mère, son père, son mari et ses enfants ; que dans la bagarre de la vie, chacun tire à soi. Il se récrie ; mais, en se récriant, il se garde de révéler ce qu'il ressent

1. *Livre d'amour*, pièce VIII.

pour *elle ;* il ne parle que d'*eux.* Quoi ! dit-il, vous avez pu prévoir que

> mon amitié pour vous,
> Oui, Madame, pour vous et votre illustre époux,
> Amitié que je porte et si fière et si haute,
> Pourrait un jour sécher et périr par ma faute !

Il atteste ses sentiments : il s'est « donné » à son ami ; il a « mis en lui son âme et sa tendresse » ; il est prêt à dépenser sa vie, « pour lui, pour ceux qu'il chérit ». Il atteste ses pleurs, et il attend l'indulgence :

> Mais quand on vit, qu'on s'aime, et que l'un a pleuré,
> On pardonne, on oublie et tout est réparé[1].

Vers l'époque où Sainte-Beuve parlait ainsi à Mme Victor Hugo et, sans le vouloir, lui laissait deviner l'état de son cœur, d'autres à ses côtés paraissent avoir commencé à le deviner également. Chez Victor Hugo, Sainte-Beuve avait rencontré *Ulric* Guttinguer[2] et il avait lu en sa présence des vers de *Joseph Delorme.* Ces deux « voluptueux

1. *Consolations*, V, *A Mme V. H.* (juillet 1829). — C'est là, on le sait, que se trouve le vers prophétique :

> Quelque mortel outrage à l'honneur d'un ami,
> Voilà l'irréparable.

2. Nommé au *Livre d'amour*, pièce XIII.

tristes » reconnurent l'un dans l'autre un caractère semblable au leur et leurs atomes crochus s'accrochèrent bien vite. On sait par les articles de Sainte-Beuve, par *Volupté*, et par le livre de M. de Spoelberch de Lovenjoul, *Sainte-Beuve inconnu*, combien intime fut la liaison du critique et de l' « ami de Normandie ». On sait moins avec quelle rapidité elle fut formée. J'ai pu lire dans les incomparables archives de M. de Lovenjoul bon nombre des lettres d'Ulric à Sainte-Beuve. Le 16 février 1829, suppliant Sainte-Beuve de lui communiquer ses poèmes en manuscrit, il l'appelait cérémonieusement « Monsieur » ; le 20 mars, c'est « Mon cher Monsieur » ; le 3 avril, c'est « Mon cher et bon Joseph » ; le 5 avril, c'est « Mon cher ami » ; le 9 avril, « Mon ami » ; et dès lors Ulric s'ouvre pleinement à lui de ses peines d'amour. Je ne sais pas si Sainte-Beuve lui rendit immédiatement confidence pour confidence ; en tout cas, Ulric avait bien senti qu'il portait à la femme de son ami une affection plus tendre qu'à son ami lui-même et il prenait une sorte de plaisir à le charger de ses commissions auprès d'elle :

Victor Hugo, lui écrivait-il, le 3 juillet, aura lu son drame (*Marion*). Je regretterai cette soirée. J'aurais bien écouté. Donnez-lui la main pour moi bien amicalement, et vers trois heures, en ouvrant votre nuit, nommez-moi à Mme Hugo

que j'aime et que j'honore comme vous la chantez! Votre ami, votre malheureux ami[1].

Un mois après cette lecture, séparé des Hugo, mari et femme, depuis deux jours seulement, sentant que loin d'eux son cœur n'est plus entier et vole à leur poursuite, Sainte-Beuve leur envoie un tendre appel. Il sait bien qu'ils n'ont pu penser à lui comme il pensait à eux; « ils vivent l'un dans l'autre et ils se suffisent »; sans amis, « leur existence est pleine » : ils ont la famille, les enfants. Mais lui, hors d'eux, il n'a personne :

Vous dont j'embrasse en pleurs et le seuil et l'autel,
Êtres chers, objets purs de mon culte immortel;
Oh! dussiez-vous de loin, si mon destin m'entraîne,
M'oublier, ou de près m'apercevoir à peine,
Ailleurs, ici, toujours, vous serez tout pour moi;
— Couple, heureux et brillant, je ne vis plus qu'en toi[2],

Et de plus belle il se remet à célébrer son cher Victor Hugo, ce « jeune homme au chaste cœur[3] »,

1. « En ouvrant votre nuit? » Je pense que cela doit faire allusion à quelque fête chez les Hugo, peut-être à une réception annoncée chez eux pour la première de *Marion*, au sortir du théâtre. (C'est précisément en juillet 1829 que la pièce devait être jouée, quand la censure l'interdit.)

2. *Consolations*, XII, *A deux absents* (août 1829).

3. *Consolations*, XVI, *A. V. H.* (septembre 1829: date dans les *Consolations* et la *Couronne poétique de Victor Hugo*, Charpentier, 1902). — L'original est daté d'octobre 1829. (Cf. Catalogue Bovet, série V et VI, n° 885, E. Charavay, 1884; et E. Lemaitre, *le Livre d'amour*, p. 17 et 19. Outre quelques différences de ponctuation aux vers 17 et 18, Lemaître y relève ces variantes : « *pâle* lueur » au vers 6 et « voix *vibre* » au vers 9.)

cet ami « noble et tendre[1] » » dont l'affection a toutes les délicatesses[2]. Enfin on sait quel cantique d'admiration et d'amitié il lui adresse dans la préface de ses *Consolations :* « Mon ami, ce petit livre est à vous; votre nom s'y trouve presque à toutes les pages ; votre présence ou votre souvenir s'y mêle à toutes mes pensées. Je vous le donne ou plutôt je vous le rends... » ; et les dix pages qui suivent ne font que redire l'éternelle et pieuse reconnaissance de l'impie plus qu'à demi-converti, pour le guide fraternel qui l'a conduit au bien par le beau, à la vertu, à la religion, par les conseils et par l'exemple.

Ce n'est point tout. Son zèle ne se contente pas des déclarations : il agit. C'est Sainte-Beuve qui donne à la *Revue de Paris* le récit de l'*Audience ac-*

1. *Consolations*, XXIII : *Sonnet*, *A. V. H.* (octobre 1829 : date des *Consolations*. Dans la *Couronne poétique*, cette pièce est datée : Route de Liège à Namur, 7 novembre 1829).

2. Voir encore la fin tendre et enthousiaste des pièces XVIII et XIX.

> Je m'épuise à gravir la colline bénie
> Où siège Dante, où vont ses pareils en génie
> — Où tu vas, Toi qu'ici j'ai pudeur de nommer,
> Tant mon cœur sous le tien est venu s'enfermer;
> Tant nous ne faisons qu'un, tant mon âme éplorée
> Comme en un saint refuge en ta gloire est entrée.
>
> (Octobre 1829.)

et à Boulanger :

> Ami, ne cessons pas...
> Faisons pour nous, pour l'art, pour nos amis encor
> Pour être aimés toujours de notre grand Victor.
>
> (Octobre 1829.)

cordée à M. Victor Hugo par Charles X, et colporte partout l'éloge de son indépendance envers le pouvoir[1]; qui, dans ses deux articles sur *Racine*, prépare le public à mieux comprendre et à mieux apprécier *Hernani*[2]; qui se fait, dans le feu des derniers préparatifs, le secrétaire et l'aide du poète[3]; qui, le succès une fois obtenu, envoie aux fidèles dispersés des bulletins pleins d'enthousiasme pour « Victor[4] »; qui, après la Révolution de juillet, « déroyalise » l'ancien chef de la *Muse française* et le « revendique au nom de la France nouvelle[5] ».

Cependant, l'amitié de Victor Hugo pour lui n'était pas moins fervente. Ses lettres nous l'attestent. Au mois de novembre 1829, il répondait à Sainte-Beuve, en voyage aux bords du Rhin, avec Boulanger, — le Boulanger du *Livre d'amour*[6]. Atteint d'une inflam-

1. *Premiers lundis*, III, 347. — *Victor Hugo raconté*, II, 264 : « Le lendemain [du jour où on lui avait notifié l'interdiction de *Marion Delorme*], Victor Hugo causait avec M. Sainte-Beuve, on lui remit un pli portant le cachet du ministre de l'Intérieur. M. de la Bourdonnaye lui annonçait que le roi lui donnait une nouvelle pension de 4.000 francs. L'homme qui avait apporté le pli demandait s'il y avait une réponse. — Oui, dit M. Victor Hugo. Il s'assit et écrivit une lettre qu'il tendit à M. Sainte-Beuve avant de la cacheter. — J'en étais sûr, dit M. Sainte-Beuve. La lettre refusait la pension. *M. Sainte-Beuve n'avait nulle raison de taire le fait*. Les journaux le racontèrent. »

2. *Portraits littéraires*, I, 69, sqq.

3. *Lettre* à David d'Angers (*Chronique médicale*, 1er juillet 1896, p. 413); — *Lettre* à... (MICHAUT, *Sainte-Beuve avant les Lundis*, p. 609).

4. *Lettres* à Saint-Valry (BIRÉ, *Victor Hugo avant* 1830, p. 505, 506).

5. *Lundis*, XII, 534; — *Portraits contemporains*, I, 387; — *Victor Hugo raconté*, II, 303.

6. Nommé au *Livre d'amour*, pièce XXVII.

mation des yeux, disait-il, il ne pouvait ni lire ni écrire.

Là-dessus votre première lettre (de Dijon) nous arrive, puis celle de Boulanger, cinq minutes après. Vous jugez de la joie! Ma femme me les lit toutes deux, me les relit. Vous ne disiez ni l'un ni l'autre où l'on pouvait vous écrire. Nous attendons les secondes. Elles nous arrivent (de Besançon). J'étais encore aveugle. Vous nous indiquiez Strasbourg pour vous répondre. Ma femme s'en charge, presque joyeuse de mes mauvais yeux qui lui donnaient le droit de vous écrire...

— Quelle fâcheuse tradition des fabliaux et des vaudevilles survit en nous, pour qu'une phrase si naturelle, si simple, paraisse, à nous qui savons, une phrase de mari, et ne puisse échapper au sourire! —

Les deux lettres de quatre pages, continue Victor Hugo, deux lettres faites à nous deux ma femme, à demi dictées par moi, à demi arrangées par elle, les deux lettres pleines de notre cœur et de notre tristesse, et vous rappelant à grands cris, partent.

Elles ne sont point arrivées; Hugo s'en désole, d'autant plus que la troisième lettre de Sainte-Beuve (datée de Worms) lui a paru un peu froide et piquée : il est tourmenté de l'idée que son ami peut-être est blessé. Il lui donne des nouvelles littéraires, se plaint des inimitiés rencontrées et le presse de revenir en toute hâte. « Ma femme, écrit-

il en post-scriptum, vous dit mille choses et veut que vous reveniez tout de suite. Mille amitiés à notre excellent et cher Robelin[1] », le *follet Robelin* du *Livre d'amour*[2].

L'année suivante, en mai 1830, c'est une autre lettre, du même ton. Sainte-Beuve était à Rouen chez son ami Ulric Guttinguer. Il avait écrit à Hugo, en ajoutant, paraît-il, qu'il le dispensait de lui répondre. Hugo refuse, avec une amicale indignation, de profiter de la dispense, et se plaint de la trop longue séparation.

Si vous saviez, vous, combien vous nous avez manqué dans ces derniers temps! combien il y a eu de vide et de tristesse pour nous, même en famille comme nous vivons, même au milieu de nos enfants, à emménager ainsi sans vous dans cette déserte ville de François Ier[3]! Comme, à chaque instant, vos conseils, votre concours, vos soins nous manquaient, et, le soir, votre conversation et toujours votre amitié! C'est fini. L'habitude est prise dans le cœur... » Et un peu plus loin : « ... Votre seconde lettre m'a désappointé. Boulanger était parti pour Rouen ces jours passés. Je croyais qu'il vous y avait vu, et, là-dessus, me voilà sous les grands arbres des Champs-Elysées, faisant vers sur vers à Sainte-Beuve et à Boulanger, *mon peintre et mon poète*, tous deux absents, tous deux à Rouen. Et puis vient une lettre de vous, qui ne

1. *Correspondance*, 1815-1835, p. 266 (2 novembre 1829).
2. Nommé au *Livre d'amour*, pièce XXVII.
3. Victor Hugo déménageait alors pour s'installer dans une rue projetée du quartier François-Premier, la rue Jean-Goujon (Biré, *Victor Hugo après* 1830, I, 6).

me dit rien de Boulanger, et renverse de fond en comble mes deux élégies! Jugez[1].

Ces deux pièces de vers pourtant, Hugo, qui n'aimait rien perdre, les a toutes deux conservées : ce sont les numéros XXVII et XXVIII des *Feuilles d'automne*. La seconde surtout exprime l'amitié la plus tendre :

Amis, mes deux amis, mon peintre, mon poète !
Vous me manquez toujours, et mon âme inquiète
Vous redemande ici.

. . . .

Adieu surtout ces cœurs et ces âmes si hautes
Dont toujours j'ai trouvé, pour mes maux et mes fautes,
Si tendre la pitié !
Adieu toute la joie à leur commerce unie,
Car tous deux, ô douceur ! si divers de génie
Ont la même amitié !

Ainsi s'écrivaient, ainsi se chantaient, ainsi s'aimaient ces deux hommes illustres.

1. *Correspondance*, 1815-1835, p. 270 (16 mai 1830.)

III

Et pourtant, la rupture approchait ; — bien plus, la crise qui l'amena était déjà commencée. Ce sont là des choses bien délicates et bien obscures ; les trois acteurs du drame, — ou du moins les deux qui en ont écrit, — ne s'en expriment que par allusions mystérieuses ; il y reste des énigmes qui n'ont été connues que d'eux « seuls au monde », et nous ne pouvons pas espérer que nous reconstituerons la série complète des sentiments éprouvés, ni des événements survenus. Cependant, il nous est possible encore d'en deviner une partie.

Adèle, au mois d'octobre 1829, avait vu le septième anniversaire de son mariage ; c'est à partir de cette date qu'on la peut dire *depuis huit ans assise en sa félicité*, et cette félicité jusqu'alors avait été sans nuages. Il venait même de s'y ajouter un charme de plus, charme flatteur, séduisant et pur. Elle se complaisait maintenant à sentir quel pouvoir nouveau et secret elle exerçait sur son ami. *Étonnée*

d'abord, quand elle eut pénétré dans son âme et compris la tendresse passionnée qu'il lui portait, son étonnement était bien vite devenu une *joie* profonde ; et ç'avait été en elle une *première atteinte*, inaperçue d'elle-même. Mais lui, *ignorant tout et rebelle à l'espoir*[1], il se désolait. Quelque temps auparavant, il n'avait pu s'empêcher de laisser percer sa tristesse dans une lettre à Guttinguer. Il lui disait sans doute : Oui, vous êtes malheureux de n'être plus aimé ; mais au moins vous l'avez été et je vous envie ; car Ulric lui répondait : « Vous êtes donc bien triste et bien découragé ! Il faut l'être, pour envier un malheur que vous connaissiez[2] ! »

De peur d'aigrir son mal, Sainte-Beuve alors se tint à l'écart. Il lutta contre son cœur ; il se raisonna ; il voulut, *hors d'elle, chercher la guérison*[3]. Cet éloignement fut remarqué ; on l'expliqua ou il l'expliqua lui-même par l'ennui qu'il aurait éprouvé de voir la foule banale envahir cet intérieur jadis ouvert à de rares intimes. En mars 1830, Ulric Guttinguer, le félicitant avec un enthousiasme effréné de ses *Consolations*, ajoutait : « Que je conçois bien, maintenant que j'ai lu vos vers *A deux absents*,

1. *Livre d'amour*, pièce VIII.
2. Inédite (7 septembre 1829).
3. *Livre d'amour*, pièce VIII.

toute votre mélancolie, tout votre abattement, de voir leur nid si bruyant et si plein d'ordures! Quoi! plus de solitude avec des êtres si aimés! oh! c'est triste, bien triste[1]! »

D'après le *Livre d'amour*, cet essai de demi-rupture fut précisément la cause d'une intimité plus étroite et plus tendre. Cette explication est confirmée d'une manière assez curieuse par toute la dernière partie d'*Arthur*. Sainte-Beuve, de plus en plus lié avec Ulric Guttinguer, « avait rêvé avec lui, près de lui, un grand roman poétique, qui était déjà commencé, quand Juillet est venu pour toujours l'interrompre[2] ». Au mois d'avril, quelques semaines avant le jour où Victor Hugo lui dédiait ses deux poèmes, il s'était mis à la rédaction de cet ouvrage. Ç'avait, sans doute, été pour lui une occasion de confesser ouvertement son amour à Guttinguer, de lui avouer pourquoi il s'éloignait ou tâchait de s'éloigner de ses amis, et comment il croyait avoir à se plaindre d'eux ou tout au moins d'elle. Au mois de mai, il était revenu à Paris. Aussitôt après son départ, Guttinguer faisait suivre son courrier parvenu en Normandie, et lui disait : « Cher ami, voici deux lettres, dont l'une vous

1. Inédite.
2. *Portraits Contemporains*, II, 405.

fera du bien: peut-être, j'ai cru reconnaître l'écriture[1]. » Peu après, il lui mandait : « Donnez-moi, mon ami, les vers de Victor. Est-ce qu'il ne les fera pas imprimer? Allez-y, mon ami, et recevez les excuses de M[me] H..., vous en serez bien heureux[2] ». Enfin, au mois de juin, dans une autre de ses lettres, se trouvent ces lignes, assez obscures, mais qui laissent deviner que M[me] Hugo se montrait bienveillante pour Sainte-Beuve et que Victor Hugo méditait d'aller avec lui chez Guttinguer : « Je suis bien heureux de vous savoir si bien aux Champs-Élysées ; c'est là votre seul port, mon ami, et à votre place, j'accepterais la proposition de Victor, dût-il ne pas accomplir la condition à laquelle je suis si vivement intéressé ! Quelle joie glorieuse pour moi, de vous recevoir tous deux...[3] » Mais Sainte-Beuve revint seul en Normandie, où le surprit l'annonce des journées de Juillet.

Ainsi, c'est du mois d'avril au mois de juillet que Sainte-Beuve écrivit *Arthur*. « J'étais, dit-il,

1. Inédite. — S'agit-il d'une lettre de M[me] Hugo? S'agit-il de la lettre de Hugo, du 16 mai 1830?

2. Inédite (30 mai 1830). — Il s'agit évidemment des vers des *Feuilles d'automne*, annoncés par V. Hugo dans sa lettre du 16 mai.

3. Inédite (22 juin 1830). — Dans cette même lettre, je lis : « Le chemin qui va aux Rouges-Fontaines, à travers les bois, est terminé au milieu d'accidents de nature délicieux. Avec quelques branches d'arbres et du gazon, nous avons arrêté l'eau qui s'est amassée en peu d'heures et a réfléchi dans toute leur beauté les grands arbres de la source. » Cf. *Livre d'amour*, pièce XIII.

ému des souvenirs de Guttinguer, plus que des miens[1] »; il l'était donc un peu des siens aussi. En effet, bien que les caractères, les détails matériels, le nom, la couleur même des yeux de l'héroïne aient été naturellement autres ou exprès modifiés[2]; cependant, plusieurs faits s'y accordent étrangement avec les allusions des vers écrits pour Adèle; et c'est là, dans ce roman, que devaient être placés les premiers vers « faits non pour elle directement, mais dans sa pensée[3]. »

Arthur, épris d'Élyse H*** (Pourquoi cette initiale a-t-elle été choisie?) s'est trouvé la conquérir en excitant sa jalousie. Elle « avait cru remarquer dans ses procédés de la distraction et de la langueur[4] ». Invité à la rejoindre, il avait « prétexté je ne sais quelle indisposition subite qui l'arrêtait[5] », alors

1. *Portraits Contemporains*, II, 405.

2. Il y a dans le personnage d'Élyse un mélange bizarre. Elle est un peu l'*Adèle* de Sainte-Beuve (voir *Livre d'amour*, pièce III, note). Elle est un peu l'ancienne amie de Guttinguer, *Rosalie*, mais le plus déguisée possible; dans sa lettre du 30 mai, Guttinguer écrivait à Sainte-Beuve : « Affermissez-vous, mon cher ami, dans votre résolution de finir cette histoire [*Arthur*] et donnez-m'en souvent des nouvelles. Je ne saurais trop vous recommander les déguisements, les inventions pour dérouter les curieux. Au fond, tout m'est égal. Je n'y tiens que pour *le bon ton* du livre. » Et pour comble de complication, ce nom faux d'*Élyse* donné à la *Rosalie* de Guttinguer est précisément le vrai nom de l'amie qui a succédé à Rosalie, consolé Guttinguer et qui est devenue sa seconde femme.

3. *Livre d'amour*, pièce III, note.

4. Vte DE SPOELBERCH DE LOVENJOUL, *Sainte-Beuve inconnu*, p. 84.

5. *Ibid.*, 86.

que réellement il était retenu et par le souvenir d'un ancien amour et par « une obscure liaison[1] » avec une pauvre fille. Élyse H*** en fut piquée; elle en ressentit de l'inquiètude et de la colère; puis, « quand elle eût entrevu une explication heureuse, elle s'y laissa pousser insensiblement et tout le fracas à grand peine amassé se fondit en huit jours[2] »; et bientôt « elle ne se défendait plus de l'aimer, elle ne lui défendait plus de tout lui dire[3] ».

Les choses se passèrent de même entre Adèle et son ami. Quand elle le vit qui devenait infidèle, *la foudre éclata dans son rêve;* elle s'en réveilla, poussant un *cri hagard; son pauvre cœur jaloux de soupçon s'ulcéra*, et ce furent *six mois de tourments*. Au bout de ces six mois vinrent des *jours meilleurs :* lui pleura, elle pardonna, et ils connurent leur amour réciproque[4]. C'est alors qu'elle forma l'idéal projet d'une passion éthérée et toujours pure; elle lui en demanda l'engagement; elle reçut de lui des promesses d'un éternel respect. Aussi, chez son ami Guttinguer, il mettait dans la bouche d'Élyse H*** ces mêmes préceptes d'innocence qu'il s'était entendu imposer : « Oh! non, Arthur, fuyons, promettez-le-moi, cet amour égoïste! gardons le nôtre

1. *Sainte-Beuve inconnu*, 94, sqq.
2. *Ibid.*, 110.
3. *Ibid.*, 111.
4. *Livre d'amour*, pièce VIII.

dans sa délicatesse, dans sa pureté d'à présent et dégagé de toute grossière idolâtrie[1]. » Son héros professait une tendresse aussi innocente que la sienne même :

Oh ! que son jeune cœur soit paisible et repose[2] !...

Et si le roman eût été achevé, Adèle, malgré les yeux bleus d'Élyse, eût pu se reconnaître dans ces vers, comme elle y eût pu reconnaître les chastes sentiments qu'elle exigeait de son ami.

Mais le roman ne fut point achevé. La Révolution de juillet, qui l'interrompit, rappela Sainte-Beuve de sa villégiature normande. Il revit Adèle. Il reçut d'elle l'assurance qu'il *nageait chaque soir en ses tièdes pensées*. Il se berça de l'idée ou de l'illusion qu'habituée jusqu'alors à se laisser passivement aimer par un autre, maintenant elle *déployait sa belle âme*, grâce à l'amour qu'elle ressentait pour lui ; que l'enfant qu'elle mettait au monde, tenant plus d'elle que du père, tenait aussi plus de lui qui régnait en elle. Il fut heureux d'être choisi par elle pour le parrain de cette petite fille[3]. Mais tout cela ne lui suffisait plus. Le 17 septembre, il écrivait à Victor Pavie :

1. *Sainte-Beuve inconnu*, 119.
2. *Ibid.*, 126 ; *Livre d'amour*, pièce III ; *Poésie*, I, 219 (sans la note).
3. *Livre d'amour*, pièce XVI.

Allez, mon ami, priez pour moi et aimez-moi un peu ; car je souffre d'horribles douleurs à l'âme ; toute ma poésie refoulée, tout mon amour sans issue s'y aigrissent et me dévorent. Je suis redevenu méchant. Oh ! quand on est haï, que vite on devient méchant ! Je ne suis pas haï ou du moins je m'inquiète peu de ceux qui me haïssent. Mais mon mal et mon crime, c'est de n'être pas aimé, de n'être pas aimé comme je voudrais l'être, comme j'aimerais l'être, aimant. C'est là le secret de toute ma folle existence, sans suite, sans tenue, sans but, sans travail d'avenir. Tout enfant, je ne rêvais dans la vie qu'un bonheur, l'amour ; et je ne l'ai pas obtenu ni même pleinement ressenti... Poésie, adieu ! au revoir, à travers cela ! Mais que je t'aimerai quand je pourrai te ressaisir ! Seulement alors viendras-tu au-devant de moi, vieux et chauve, aux doigts rouillés pour la lyre, à la voix cassée pour le chant, à l'œil qui n'aura plus l'éclair de l'amour[1] ?...

Pavie comprenait-il bien ces allusions, et Sainte-Beuve lui avait-il déjà confié quel était l'objet de cet amour ? Je ne sais. Mais je serais tenté de croire que non. Un mot comme : « Je ne l'ai pas même pleinement ressenti », me paraît placé là tout exprès pour égarer les suppositions, faire croire que le besoin d'amour qui torture Sainte-Beuve n'a pas encore trouvé où se prendre. Plus loin, dans la même lettre, ces nouvelles amicales données du mari d'Adèle : « Victor est calme, serein ; il travaille à son roman et a foi dans l'avenir, même lit-

1. Théodore Pavie, *Victor Pavie*, 79.

téraire », semblent, elles aussi, mises là et mises sous cette forme, pour dérouter les soupçons.

En tout cas, Hugo, lui, ne savait rien. Le même jour, il écrivait au même Pavie :

Ma femme est bellement accouchée, un peu après la mitraille et la canonnade, d'une petite fille à petite bouche, dont Sainte-Beuve est le parrain, que nous nommons Adèle et que nous baptisons dimanche. Nous boirons à votre santé[1].

1. *Correspondance*, 1815-1835, p. 105.

Le lendemain de ce baptême, le lundi 20 septembre 1830, *le Globe* publiait un article de Sainte-Beuve sur Diderot. On y lisait :

Ce serait pour nous une trop longue, quoique bien agréable tâche, de rechercher dans ces volumes et d'extraire ce qu'ils renferment d'idées et de sentiments par rapport à l'amour, à l'amitié, à la haute morale et à la profonde connaissance du cœur... Et, pour ne prendre ici que l'amour, quel homme l'a senti et ne sera touché jusqu'aux larmes des pensées suivantes, que nous détachons presque au hasard ?

« Faisons en sorte, mon amie, que notre vie soit sans mensonge ; plus je vous estimerai, plus vous me serez chère ; plus je vous montrerai de vertus, plus vous m'aimerez... J'ai élevé dans mon cœur une statue que je ne voudrais jamais briser ; quelle douleur, si je me rendais coupable d'une action qui m'avilît à ses yeux ! »

« Au milieu de cela, j'envoie quelquefois ma pensée aux lieux où vous êtes, et je me distrais... Avec vous, je sens, j'aime, j'écoute, je regarde, je caresse, j'ai une sorte d'existence que je préfère à toute autre. Il y a quatre ans que vous me parûtes belle ; aujourd'hui, je vous trouve plus belle encore ; c'est la magie de la constance, la plus difficile et la plus rare de nos vertus... Mon amie, tout peut s'altérer au monde ; tout, sans vous excepter ; tout, excepté la passion que j'ai pour vous. »

« Oh ! mon amie, ne faisons point de mal ; aimons-nous

pour nous rendre meilleurs ; soyons-nous, comme nous l'avons toujours été, censeurs fidèles l'un à l'autre ».

Et Sainte-Beuve continuait les citations du même genre, pour s'écrier enfin. « Jamais puissances du cœur, jamais facultés aimantes ont-elles eu de plus saisissant langage, de plus irrésistibles accents de tendresse [1] ? »

Le 5 octobre, dans un deuxième article, revenant encore à ce sujet de l'amour, il disait :

L'admiration et la sympathie des âmes fortement remuées par les passions s'attachent de préférence à l'amour plus complet, plus sévère et aussi plus fatal, tel qu'il éclate souvent au milieu de la virilité ou même sur le déclin, résumant et consumant du même coup toutes les puissances de notre être. Nous trouvons cette sorte d'amour énergiquement exprimée dans une pièce de vers inédits adressée à un jeune homme qui se plaignait d'avoir passé l'âge d'aimer :

Va, si tu veux aimer, tu n'as point passé l'âge, etc. [2].

Ces vers sont extraits de la première pièce du *Livre d'amour!* Mais, quand même nous n'en aurions point cette preuve matérielle, il est impossible de se méprendre sur le sens des passages cités et sur l'intention qui les a fait citer. C'est un message adressé à Adèle. Tout concorde : et les sentiments (l'innocence de leur amour, l'union pour le

1. *Premiers Lundis*, 1, 378.
2. *Ibid.*, 386.

bien) et les dates mêmes (quatre ans depuis la première entrevue : 1826-1830).

A cette lecture, une hypothèse surgit, me semble-t-il, tout naturellement. Victor Hugo aurait-il vers ce temps-là connu les sentiments que Sainte-Beuve éprouvait pour Adèle? Aurait-il alors interrompu toutes relations entre eux? Le critique aurait-il en conséquence usé de ce moyen détourné pour rappeler à son amie la constance de son affection, pour l'encourager à y faire toujours le même accueil favorable, en lui en attestant l'innocence une fois de plus? Je ne le crois pas. Le premier des deux articles, en effet, a dû être écrit au plus tard le dimanche, jour du baptême, plus probablement pendant les quelques jours qui l'ont précédé. Si, à cette date, les communications eussent été interceptées entre Mme Hugo et Sainte-Beuve, c'est que Victor Hugo aurait antérieurement connu la vérité. Alors sans doute il n'eût point permis que Sainte-Beuve fût le parrain de son enfant; il ne lui eût pas donné cette occasion nouvelle de s'introduire dans le cercle de sa famille. Admettons même qu'il ne l'eût appris que le vendredi, après avoir écrit sa lettre à Pavie, il aurait encore eu le temps d'exclure Sainte-Beuve : un parrain, pour un homme comme lui, est vite trouvé, et les prétextes pour le public ne sont point difficiles à imaginer. D'autre part, nous

verrons que Victor Hugo, quand il sut, ne montra point de colère à son ami ; il ne le chassa point, il s'en sépara doucement. Si le critique eût voulu par un subterfuge continuer avec son amie des relations qu'on l'avait prié d'interrompre en faisant appel à son honnêteté ; si à la face du mari, — auquel l'article du *Globe* ne pouvait échapper, — il eût effrontément renouvelé des déclarations maintenant claires pour celui qu'elles offensaient ; ce dernier n'y eût-il pas vu à bon droit un outrage immérité et une déloyauté coupable : n'eût-il pas dès lors pris une attitude plus sévère? Il devait donc, à cette date, ne rien savoir encore et ne pas pouvoir interpréter le message, du moins d'une manière sûre.

En tout cas, il ne tarda point à apprendre la vérité, ou une partie de la vérité. Et je me demande si cet article même, avec son ton significatif, ses allusions précises, n'auraient point ou confirmé ses soupçons antérieurs, ou tout d'un coup ouvert ses yeux. Ce qu'il y a de certain, c'est que, le 4 novembre, Hugo n'ignorait plus les sentiments de Sainte-Beuve pour sa femme, tout en continuant, semble-t-il, d'ignorer comment elle les avait encouragés et comment elle y avait répondu. En effet, ce jour-là, il écrivait à son ami :

Je viens de lire votre article sur vous-même et j'en ai pleuré. De grâce, mon ami, je vous en conjure, ne vous

abandonnez pas ainsi. Songez aux amis que vous avez, à un surtout, à celui qui vous écrit ici. Vous savez ce que vous êtes pour lui, *quelle confiance il a en vous pour le passé comme pour l'avenir.* Vous savez que votre bonheur empoisonné empoisonne à jamais le sien, parce qu'il a besoin de vous savoir heureux. Ne vous découragez donc pas. Ne faites pas fi de ce qui vous fait grand, de votre génie, de votre vie, de votre vertu. Songez que vous nous appartenez et qu'il y a ici deux cœurs dont vous êtes toujours le plus constant et le plus cher entretien.

Votre meilleur ami.

V.

Venez nous voir [1].

L'article dont il s'agit, intitulé *Vie, poésies et pensées de Joseph Delorme, deuxième édition*, avait paru le matin même dans *le Globe*. Sans doute Sainte-Beuve y parlait de lui-même, sous le nom de Joseph Delorme, avec tristesse; il prenait un âcre plaisir à y étaler, à y justifier la mélancolie dont ses poèmes sont comme imprégnés; sans doute, il rappelait en termes émus ce qu'il devait « au plus grand, au plus cher » de ses amis poètes, à sa « sympathie bienveillante » et à ses « regards consolants »; sans doute, pressentant un bel avenir littéraire, il ajoutait amèrement : « Quant à ce pauvre Joseph, il ne verra rien de tout cela, il n'était pas de force d'ailleurs à traverser ces diverses crises; il s'était trop amolli dans ses propres larmes [2]. »

1. *Correspondance*, 1815-1835, p. 273 (4 novembre 1830).
2. *Premiers Lundis*, I, 411-412.

Mais enfin il n'y aurait pas eu là de quoi faire pleurer Victor Hugo, s'il n'eût connu les causes de cette tristesse et de cette amertume, et s'il n'eût eu des raisons d'y prendre part à ce point. Sa lettre suivante du 8 décembre est d'ailleurs plus explicite encore. Il s'y défend d'avoir parlé légèrement de Sainte-Beuve et il ajoute :

N'ensevelissons point notre amitié : gardons-la chaste et sainte, comme elle l'a toujours été. Soyons indulgents, l'un pour l'autre, mon ami. J'ai ma plaie, vous avez la vôtre ; l'ébranlement douloureux se passera. Le temps cicatrisera tout ; espérons qu'un jour nous ne trouverons dans tout ceci que des raisons de nous aimer mieux. Ma femme a lu votre lettre. Venez me voir souvent. Écrivez-moi toujours. Songez *qu'après tout*, vous n'avez pas de meilleur ami que moi.

V.[1]

Sainte-Beuve, qui s'était plaint auprès de Victor Hugo de prétendus propos malveillants, vint sans doute le voir, ainsi qu'il y était convié. Que se passa-t-il alors entre eux? C'est un mystère. Mais il y eut sûrement une explication bien grave, pour que trois mois après, le 18 mars, Victor Hugo la lui rappelle en ces termes :

Je ne croyais pas, je dois vous le dire, que ce qui s'est passé entre nous, *ce qui est connu de nous deux seuls au monde*,

1. *Correspondance*, 1815-1835, p. 274 (8 décembre 1830).

pût jamais être oublié, surtout par vous, par le Sainte-Beuve que j'ai connu... Vous devez vous souvenir de ce qui s'est passé entre nous dans l'occasion la plus douloureuse de ma vie, dans un moment où j'ai eu à choisir entre elle et vous; rappelez-vous ce que je vous ai dit, *ce que je vous ai offert, ce que je vous ai proposé*, vous le savez, *avec la ferme résolution* de tenir ma promesse et de *faire comme vous voudriez*; rappelez-vous cela et songez que vous venez de m'écrire que dans cette affaire j'avais manqué envers vous d'*abandon*, de *confiance*, de FRANCHISE! Voilà ce que vous avez pu écrire, trois mois à peine après [1]...

Que signifient ces paroles obscures? Qu'est-ce que Victor Hugo put proposer à Sainte-Beuve? Comment eut-il à choisir entre sa femme et lui? Je ne sais. Mais il semble bien que ce jour-là il dut apprendre ce qu'il ignorait encore. Il sut, sans doute, que sa femme n'avait pas seulement inspiré l'amour, mais qu'elle l'avait aussi ressenti, qu'elle l'avait avoué. Naguère, — il n'y avait pas six mois, — il l'avait un jour surprise en larmes, et il lui avait dit :

Oh! pourquoi te cacher? Tu pleurais seule ici.
Devant tes yeux rêveurs qui donc passait ainsi?
Quelle ombre flottait dans ton âme?

Il l'avait doucement interrogée sur les causes de sa tristesse; il n'en avait point deviné d'autres qu'un vague sentiment de la misère humaine et de

1. *Correspondance* 1815-1835, p. 278 (18 mars 1831).

la fuite de nos jours ; et il n'avait point essayé de l'arracher à cette mélancolie.

> Pleure ! Les pleurs vont bien, même au bonheur ; tes chants
> Sont plus doux dans les pleurs ; tes yeux purs et touchants
> Sont plus beaux quand tu les essuies[1] !

Maintenant, il la connaissait, la source de ces larmes ! maintenant surtout, il la connaissait, la cause de la sérénité qui les avait suivies ! Entre sa femme et son ami, ce jour-là, il dut se demander lequel était le plus coupable envers lui, de cette trahison purement sentimentale, mais presque aussi cruelle qu'une trahison définitive.

Que l'on se rappelle avec quelle ardeur, avec quelle persévérance inébranlable Victor Hugo avait aimé Adèle Foucher ; avec quel « courage de lion » il avait travaillé à l'obtenir, malgré la double opposition de leurs deux familles, malgré leur commune pauvreté, malgré toutes les objections et tous les obstacles ; avec quelle fidélité scrupuleuse, il avait réservé son intacte jeunesse pour celle à qui il vouait un amour aussi passionné que pur[2] ; avec quelle jalousie il avait épié, n'étant que fiancé

1. *Feuilles d'automne*, XVII (juin 1830). — On peut remarquer aussi le regret qu'exprime la pièce XIV, *O mes lettres d'amour*, etc. (mai 1830).

2. *Lettres à la fiancée*, 206, 209.

encore, ses actions les plus innocentes, torturé à l'idée qu'un danseur la pouvait tenir dans ses bras ou qu'un inconnu avait pu lui lancer des « coups d'œil impudents » quand elle relevait sa jupe dans les rues[1]. Que l'on se rappelle, une fois marié, quelles années de bonheur il avait vécu avec elle et par elle; quel piédestal il lui avait élevé dans son cœur, seul dans le Cénacle à ne point tolérer que leurs amis l'appelassent par son prénom, indigné que la seconde femme du général Hugo ne fût pas aux petits soins pour elle[2]; quel sacrifice c'était pour lui de quitter un instant « cet ange qui était sa femme[3] »; quelles lettres débordantes de tendresses il lui adressait alors, quelle impatience il montrait de la rejoindre le plus tôt possible[4]. Que l'on se rappelle enfin, qu'il était resté jusque-là, *aimant comme au premier bel âge*, irréprochable[5], au témoignage même de l'auteur du *Livre d'amour*. On comprendra alors quel écroulement dut se faire en lui, quand ses yeux furent dessillés. Certes, dans la suite, il eut ses torts. Mais, avant de les juger sévèrement, ne faut-il point se demander s'ils n'ont pas là leur excuse. Si

1. *Lettres à la fiancée*, 78, 79, 85, 124, 216, 217.
2. *Correspondance*, 1825-1835, p. 251.
3. *Ibid.*, p. 44.
4. *Ibid.*, p. 228, sqq.
5. *Consolations* I.

le ressort de sa vie morale a été comme brisé, s'il a cherché ailleurs en qui mettre son amour et sa foi, n'est-ce point une conséquence de cette désillusion terrible? N'est-ce point pour avoir ce jour-là perdu la confiance et perdu le bonheur?

Pourtant, il agit avec une bonté pleine de noblesse. Il voulut croire que chez sa femme et chez son ami il n'y avait qu'un sentiment involontaire et réprimé. A l'une, il voulut conserver son amour, à l'autre, son amitié ; autant qu'on peut le conjecturer, il lui demanda seulement d'interrompre, pour un certain temps, ses visites, et de s'imposer une espèce de stage, jusqu'à la guérison, qu'il espérait prochaine. Pendant cette absence nécessaire, il ne cessait point de lui montrer la plus tendre sollicitude et l'indulgence la plus touchante.

Vous faites bien de m'écrire, mon ami, lui disait-il dans une lettre du 24 décembre, vous faites bien pour nous tous. Nous lisons vos lettres ensemble, ma femme et moi, et nous parlons de vous avec une profonde amitié. Les temps que vous me rappelez sont pleins de douceur. Croyez-vous qu'ils ne reviennent jamais ? Moi, je l'espère. Allez ! j'aurai toujours joie à vous revoir, joie à vous écrire. Il n'y a dans la vie que deux ou trois réalités, et l'amitié en est une. Mais écrivons-nous, écrivons-nous souvent. Ce sont nos cœurs qui continuent à se voir. Rien n'est rompu.

VICTOR [1].

1. *Correspondance*, 1815-1835, p. 274 (24 décembre 1830).

Il était si désireux de renouer leurs relations détendues, qu'au premier signe, il croyait son ami guéri. Sainte-Beuve envoyait-il, pour le 1er janvier, un petit cadeau à Léopoldine, bien vite Victor Hugo se hâtait de lui faire signe de revenir : le stage lui paraissait suffisant, et il écrivait triomphalement : « 1830 est passé[1] ! » Ainsi reprirent leurs relations. Sans doute elles restaient encore un peu fausses et gênées. Leurs intimes avaient remarqué leurs dissentiments ; ils en avaient connu la cause ; le 9 février, Guttinguer écrivait à Sainte-Beuve : « Adieu. J'ai beaucoup entendu parler de vos amours, dont j'ai besoin d'avoir des nouvelles. Paix et bonheur à vous, mon ami, mais c'est difficile[2] ». Victor Hugo devait sentir les yeux de tous fixés sur son ami, sa femme et lui. Il ne pouvait s'empêcher parfois de laisser percer doucement sa douleur :

J'ai tant de choses à vous dire, tant de peines que vous me faites à vous conter, tant de prières à vous faire, mon ami, du plus profond de mon cœur, pour vous, Sainte-Beuve, qui m'êtes plus cher que moi...

Et il lui envoyait encore cette supplication :

N'avez-vous pas quelquefois l'idée que vous vous trompez,

1. *Correspondance*, 1815-1835, p. 275 (1er janvier 1831).
2. Inédite.

mon ami? Oh! je vous en supplie, ayez-la, c'est la seule prise qui me reste peut-être encore sur vous[1].

Mais il s'efforçait pourtant de le traiter comme autrefois, de l'entretenir de ses ouvrages : il le priait d'annoncer *Notre-Dame-de-Paris*; il lui demandait des services ; de parti pris, il se faisait son obligé[2].

A ces procédés délicats, comment Sainte-Beuve répondait-il? Quelquefois par des plaintes et des reproches. Il avait, — et il a prêté à Joseph Delorme, — un caractère soupçonneux ; il était hanté de la peur d'être exploité[3]. Au lieu d'être reconnaissant, lorsque Victor Hugo lui offrait l'occasion de se rendre utile et de réparer ainsi, il voyait là des machinations, des habiletés ; et il disait alors : Vous manquez de franchise. Puis, lorsque son ami s'était éloquemment disculpé[4], pris de remords sans doute, il écrivait des lettres tout autres, qui causaient à Victor Hugo une vive joie. Invité à reprendre les relations, à dîner « avec eux[5] », il reprenait aussi son ancien rôle de hérault et de défenseur ; il rédigeait, presque sous la dictée du poète, la biogra-

1. *Correspondance*, 1815-1835, p. 277 (13 mars 1831).
2. *Correspondance*, 1815-1835, p. 276, 277 (9 mars, 13 mars 1831).
3. *Poésies*, t. I, p. 13 : « Il avait compté être protégé, non exploité... »
4. *Correspondance*, 1815-1835, p. 278 (18 mars 1831).
5. *Ibid.*, p. 279 (4 avril 1831).

phie élogieuse du *Dictionnaire des Contemporains*[1] : il redevenait le Sainte-Beuve d'autrefois.

Mais il y a des situations inextricables et des sentiments qui, une fois morts, ne sauraient revivre. Le charme avait été rompu et l'intimité de jadis ne pouvait plus renaître, quoi qu'ils fissent l'un et l'autre. Sainte-Beuve le sentait peut-être. C'est alors qu'il eut l'idée de partir pour Liège. Puis il y renonça : sans doute, il ne pouvait s'éloigner d'Adèle. Alors, c'est Victor Hugo qui lui demanda d'interrompre cet essai malheureux. Il ne pouvait plus supporter une telle situation. Plein, au fond du cœur, d'amitié pour Sainte-Beuve, il était à la torture quand ils se retrouvaient en présence : il y avait quelque chose entre eux.

Tout m'est un supplice à présent. L'obligation même qui m'est imposée par une personne que je ne dois pas nommer ici, d'être toujours là quand vous y êtes, me dit sans cesse et bien cruellement que nous ne sommes plus les amis d'autrefois... Cessons donc de nous voir, croyez-moi, encore pour quelque temps, afin de ne pas cesser de nous aimer. Votre plaie est-elle cicatrisée? Je n'en sais rien. Ce que je sais, c'est que la mienne ne l'est pas. Chaque fois que je vous vois, elle saigne. Vous devez trouver quelquefois que je ne suis plus le même. C'est que je souffre avec vous maintenant. Cela m'irrite, contre moi d'abord et surtout, puis contre vous, mon

1. *Portraits Contemporains*, I, 384. — Cf. aussi les éloges à Hugo dans la pièce à Mme *Pauline F...* (*Poésies*, I, 177), qui a paru en 1831 dans les *Annales Romantiques*.

pauvre et toujours cher ami, et enfin contre une autre dont c'est peut-être aussi le vœu que je vous exprime dans cette lettre.

En post-scriptum, il ajoutait, pour le mieux convaincre qu'Adèle formait le même désir : « J'ai fait lire cette lettre à la seule personne qui devait la lire avant vous » et il signait : « Votre ami, votre frère[1] ».

Sainte-Beuve, sur-le-champ, essaya de se justifier : il expliqua sans doute les raisons pour lesquelles il n'avait pas quitté Paris. Et sur-le-champ, à son tour, le malheureux poète s'excusait. Il disait quelle jalousie le torturait : il avait « acquis la certitude qu'il était possible que tout ce qui avait son amour cessât de l'aimer » ; il ne « savait plus où il en était avec les deux êtres qu'il aimait le plus au monde » ; « sa vie était empoisonnée » ; il espérait seulement qu'un jour, ils pourraient se revoir[2].

Sainte-Beuve accepta ou parut accepter. Ses lettres amicales lui valurent les remerciements de Victor Hugo, touché de le voir « sonder d'une main si délicate une douleur si profonde et si vive[3] ». Il s'offrit à soutenir *Marion Delorme* lors

1. *Correspondance*, 1815-1835, p. 281 (6 juillet 1831).
2. *Ibid.*, p. 284 (7 juillet 1831).
3. *Ibid.*, p. 285 (10 juillet 1831).

de la première, « comme autrefois », comme pour *Hernani*[1]. Son zèle émouvait « jusqu'aux larmes » son crédule ami. — Et ces jours-là, s'il faut en croire le *Livre d'amour*, grâce à la complicité d'une tante, il entretenait avec Mme Hugo une correspondance secrète! Ces jours-là, — entre la lettre où Victor Hugo lui envoyait son billet pour *Marion Delorme* (5 août) et la représention du drame (11 août), — il composait l'*Enfance d'Adèle* (9 août)[2]!

Pendant plusieurs années, continua cette duplicité.

En 1831, le 9 août, Saint-Beuve avait donc écrit pour Mme Hugo l'*Enfance d'Adèle;* le 1er septembre, c'est le sonnet, *Que vient-elle me dire*[3]..., où, pour la première fois, il semble être question de rendez-vous mystérieux ; le 4, c'est l'épître : *A Ad... Oh! ne les pleure point...*[4]; le 5 octobre, c'est la pièce : *Il est toujours ici...*[5], la plus offensante de toutes : l'ami rêve de devancer l'époux à Bièvre, de *recommencer*

1. *Correspondance*, 1815-1835, p. 286, 287 (21 juillet 3 août 1831). — Voir *Feuilles d'automne*, pièce XX, une épigraphe (la dernière, je crois) empruntée à Sainte-Beuve (novembre 1831).

2. *Livre d'amour*, pièce IV.

3. *Livre d'amour*, pièce VI.

4. *Ibid.*, pièce VII.

5. *Ibid.*, pièce IX. — Rapprocher de cette pièce le passage suivant de *Victor Hugo raconté*, II, 240 : « Lorsqu'on laisse derrière soi la barrière d'Enfer et la Butte au Moulin, et qu'on descend dans la vallée de la Bièvre, un peu après la chaumière de Brinvilliers, on

Ces deux heures d'amour matinal et vermeil,
Dans ces bois, par le frais, bien avant qu'il arrive !

pendant qu'

Il est encore au lit, le dangereux témoin.

Ainsi, maintenant, il met au hasard d'une rencontre fâcheuse l'honneur de celui qui, au milieu de ses chagrins, lui a témoigné tant d'indulgence ! A un prêtre même, à son ami Barbe, il parlait de sa passion en termes d'ailleurs voilés, et insistant comme il devait le faire, — comme il pouvait le faire encore, — sur ce qu'elle a de chaste.

J'ai eu bien des douleurs dans ces derniers mois, de ces douleurs qu'on évite en gardant le port de bonne heure. La passion que je n'avais qu'entrevue et désirée, je l'aie sentie ; elle dure, elle est fixée et cela a jeté dans ma vie bien des nécessités, des amertumes mêlées de douceur, et un devoir de sacrifice qui a son bon effet, mais qui coûte bien à notre nature [1].

Et je sais que, s'il était permis de lire les lettres intimes qu'écrivait alors Sainte-Beuve, on y trou-

arrive à une grille qui s'ouvre sur une allée verte et ombreuse. Au bout de cette allée est une maison... Cette habitation, appelée les Roches, appartenait alors à M. Bertin l'aîné, rédacteur en chef du *Journal des Débats*. Il y passait l'été et y attirait tous ceux qui avaient un nom dans les lettres. M. Victor Hugo y fut invité (1828)... Le poète et le journaliste se prirent d'amitié, et, les années suivantes, M. Victor Hugo passa aux Roches une partie de l'automne, avec sa femme et ses enfants. » — Voir *Feuilles d'automne*, la pièce XXXIV : *Bièvre*.

1. *Nouvelle Correspondance*, p. 19.

verait ces secrets si pénibles pour Hugo, révélés à des tiers, qui le connaissent, lui et sa femme.

Et le 15 décembre, Hugo trouve dans la *Revue des Deux Mondes* un article à la louange des *Feuilles d'automne*[1]. Il y a là des allusions qu'il ne peut comprendre. Quand Sainte-Beuve rappelle les délicieuses pièces des *Odes* consacrées à Mme Hugo[2], le mari ne sait pas quelle valeur cette mention a pour sa femme et qu'en la lisant, elle se répète tout bas les vers dernièrement reçus en cachette :

> Ce qu'il chantait de simple à ta douce louange
> Se répéta surtout dans mes échos ravis[3].

Il y a aussi des choses qui auraient pu émouvoir amèrement le poète. Quand Sainte-Beuve montre quel changement s'est fait dans l'âme de Victor Hugo, constate qu'à « la verte confiance de la première jeunesse, à la croyance ardente, à la virginale prière,... à la mystique idolâtrie pour un seul être voilé » ont succédé la tristesse et la « plainte obstinée et monotone », déplore enfin qu'il y ait progrès du scepticisme moral et religieux[4] ; Hugo ne pouvait-il dire en lui-même : A qui la faute ? et

1. *Portraits Contemporains*, I, 416.
2. *Ibid.*, 421.
3. *Livre d'amour*, pièce VIII.
4. *Portraits Contemporains*, I, 422, 423, 426.

qui me les a ravies, cette joie et cette confiance? — Mais Sainte-Beuve n'est pas avare de compliments ; il porte aux nues le génie, l'art souverain que révèlent les *Feuilles d'automne ;* il affecte de s'en représenter l'auteur comme « assis dans sa gloire au foyer domestique, croyant pour unique et dernière religion à la famille..., restant l'heureux et le sage dans tout ce qui l'entoure[1] ». Il veut que Victor Hugo dans cet article reconnaisse un ami ; et il l'abuse.

En 1832, Sainte-Beuve, à propos d'une lithographie de Boulanger, illustrant une scène des *Orientales*, vante le génie de Victor Hugo[2]. Il étudie et loue ses romans[3] ; il lui soumet à lui-même cette étude ; sur sa demande, — ce qu'il n'a jamais fait et ne refera jamais plus, — il y ajoute une réclame, destinée à favoriser la vente[4]. Il se tient en rapports constants avec lui ; l'associe à ses campagnes politiques[5] ; assiste aux lectures du *Roi s'amuse* à la Comédie-Française[6] ; sollicite de lui une place pour la première[7] ; l'aide à faire cam-

1. *Portraits Contemporain*, I, 428.
2. Michaut, *Sainte-Beuve avant les Lundis*, p. 618.
3. *Portraits Contemporains*, I, 431.
4. *Correspondance*, 1815-1835, p. 287 (17 mai 1832). — Cf. *Sainte-Beuve inconnu*, p. 179.
5. *Portraits Contemporains*, I, 466 ; — *Correspondance*, 1815-1835, p. 289 (12 juin 1832).
6. Biré, *Victor Hugo après* 1830, I, 58.
7. *Correspondance*, 1815-1835, p. 292 (13 novembre 1832).

pagne contre l'interdiction ministérielle[1]. Il paraît tout à lui ; s'il fait des réserves sur la valeur de son théâtre, c'est en secret et auprès d'un ami sûr[2]. Le public peut le croire et le croit le fidèle lieutenant du maître. Et Victor Hugo, lui aussi, le croit. Pour ses affaires, pour son tapageux procès du *Roi s'amuse*, c'est à lui qu'il renvoie ses alliés : « Sainte-Beuve peut faire l'article comme il le voudra... Voyez Sainte-Beuve[3] ». Il lui écrit sur le ton le plus intime et le plus familier. Des Roches, il lui envoie des amitiés et des éloges : « Nous nous portons tous à merveille, ajoute-t-il. Ma femme fait deux lieues à pied tous les jours et engraisse visiblement[4]. »

Et cette année-là, Sainte-Beuve a publié, le 1er janvier, la pièce : *Oh ! que son jeune cœur...* faite pour Mme Hugo[5] ; il compose pour elle, au mois de juin, *Un beau printemps qui fuit...*[6] ; le 12 août, *Qui suis-je et qu'ai-je fait...*, idylle passionnée, où il la représente *serrant sur ses genoux de ses mains convulsives* le front de son ami, et, *la lèvre dans ses cheveux* lui murmurant les aveux les

1. *Correspondance*, 1815-1835, p. 293. — Cf. Biré, *Victor Hugo après* 1830, I, 67.
2. Biré, *Victor Hugo après* 1830, I, 58.
3. Lettres de la fin de 1832, citées par Jullien (*le Romantisme et l'éditeur Renduel*) et *Correspondance*, 1815-1835, p. 135 (décembre).
4. *Correspondance*, 1815-1835, p. 291 (21 septembre 1832).
5. *Livre d'amour*, pièce III.
6. *Ibid.*, pièce XIII.

plus tendres[1]. Puis, le 22 août, c'est la pièce : *A la petite Ad...*, où, reconnaissant que *son amitié peu franche eut bien droit aux rigueurs*, il fait le généreux et proclame *le grand cœur de l'offensé*, et le *plaint*[2]. En octobre, ce sont les deux sonnets : *Attendre, attendre encore*[3], et *Par un ciel étoilé...*[4] Cette année-là, ses amis (d'après une confidence mal interprétée, j'espère) commencent à croire que son amour n'a plus rien à désirer. J'aime mieux ne pas citer la question précise et brutale que Guttinguer lui adressait le 18 février; mais le 11 août, il lui demandait : « Dites-moi où vous en êtes, si vous voulez bien, mon ami, si rien n'est changé dans la grande pensée de votre vie »; et, le 31 décembre, il lui envoyait ces vœux : « Que votre bonheur se conserve, mon cher ami; mais tâchez de ne pas y enfouir un avenir de génie comme celui que nous attendions de vous[5]. » C'est c'est année-là enfin, que se placerait[6] (s'il la fallait accepter comme vraie) la grotesque aventure d'un rendez-vous surpris dans la maison même du mari[7]. Je crois bien qu'il n'y a là qu'une de ces

1. *Livre d'amour*, pièce XV.
2. *Ibid.*, pièce XVI.
3. *Ibid.*, pièce XVII.
4. *Ibid.*, pièce XVIII.
5. Lettres inédites.
6. Ou la précédente; car elle se serait passée quand Victor Hugo habitait rue Jean-Goujon ; or il y a résidé de juin 1830 à octobre 1832.
7. *Intermédiaire des chercheurs et des curieux*, du 23 février 1881

légendes vulgaires comme il s'en forme toujours autour des histoires de ce genre ; mais je me demande si quelque démarche imprudente de Sainte-Beuve n'a pu y donner naissance ; et je le crains.

« Les nombreuses réponses qu'a amenées cette intéressante question au sujet du *Livre d'amour* me rappellent une anecdote *très authentique*, qui m'a été contée un soir après dîner par le propriétaire même de l'hôtel dans lequel la chose se passa, voilà bientôt près d'un demi-siècle. Ce propriétaire, un vieux gentilhomme très mondain, véritable modèle de la vie élégante à Paris et qui se piquait de littérature à ses heures, est mort à Nice, vers la fin de 1877 à quatre-vingt-dix ans sonnés. La belle dame pour qui fut composé le rare volume en question occupait alors avec sa famille, dans l'hôtel du baron, aux Champs-Élysées, un riche et vaste appartement. Le poète du *Livre d'amour*, déguisé en « vieille tante », chapeau à la tante Aurore, voilette baissée, robe et mantelet de couleurs sombres, sac à tapisserie suspendu au côté, souliers de prunelle, etc., venait régulièrement et presque quotidiennement adorer sur place l'objet de son culte. Et, chose extraordinaire, bien que ce soit ainsi depuis que le monde est monde, ces visites avaient tout justement lieu aux heures où le mari de la dame avait l'habitude de s'absenter pour aller méthodiquement faire une promenade hygiénique au grand air. L'amour, dit-on, rend imprudent les plus habiles; elles devinrent, ces visites, tellement fréquentes, — mais tellement, — qu'à la fin, la concierge intriguée de voir toujours arriver la « vieille dame » précisément quand le mari était sorti, puis s'esquiver ensuite discrètement avant qu'il fût de retour, la suivit un beau jour à son arrivée, et lui cria d'en bas, dans l'escalier où déjà l'autre était engagée : « Hé, Madame, où montez-vous donc comme ça? » Le poète du *Livre d'amour* (pour ne pas le nommer) perdit tout à fait la boule, et se précipitant sans rien répondre, grimpa fiévreusement les degrés quatre à quatre. Dans sa précipitation, par malheur, sous ses jupes d'emprunt, trop soulevées par une gymnastique aussi désordonnée, l'amoureux laissa voir d'en bas, à la mégère qui le guettait, ses jambes, ses infortunées jambes revêtues d'un affreux pantalon d'homme. Un pantalon d'homme! et vu par une concierge encore! Vous pensez quel esclandre cela fit dans la loge et dans tout l'hôtel et quelles colères, quelles récriminations suivirent l'explosion de la découverte de cette satanée culotte. Et tout hélas! fut fini. Jamais onc l'hôtel ne vit revenir la pauvre « vieille tante ». — Truth.

IV

Mais, en 1833, un événement nouveau vint compliquer encore cette situation troublée ; et cette fois par la faute de Victor Hugo.

Au mois de janvier de cette année, il fit représenter *Lucrèce Borgia*. Le rôle de la princesse Négroni fut confié à une actrice obscure, que peu de temps après Victor Hugo remerciait en ces termes :

Il y a dans *Lucrèce Borgia* certains personnages du second ordre représentés à la Porte-Saint-Martin par des acteurs qui sont du premier ordre et qui se tiennent avec une grâce, une loyauté et un goût parfaits dans le demi-jour de leurs rôles. L'auteur les en remercie ici. Parmi ceux-ci, le public a vivement distingué Mlle Juliette. On ne peut guère dire que la princesse Négroni soit un rôle. C'est, en quelque sorte, une apparition ; c'est une figure belle, jeune et fatale qui passe, soulevant aussi son coin du voile sombre qui couvre l'Italie au XVIe siècle. Mlle Juliette a jeté sur cette figure un éclat extraordinaire. Elle n'avait que quelques mots à dire, elle y a mis beaucoup de pensée. Il ne faut à cette jeune actrice qu'une occasion pour révéler au public un talent plein d'âme, de passion et de vérité [1].

1. *Lucrèce Borgia*, note.

L'objet de ces éloges enthousiastes, — et immérités, — Juliette Gauvain ou Mme Drouet, a tenu dans la vie du poète la place que l'on sait. Le temps dura peu, où il l'admirait de loin sans oser l'approcher ;

Car le baril de poudre a peur de l'étincelle[1].

Dès le mois de février, — M. Séché, scrupuleux annaliste de cette liaison, nous l'apprend[2], — elle était devenue sa maîtresse, et elle ne s'est plus jamais séparée de lui.

La passion de Victor Hugo fut bien vite connue de tous et Mme Hugo, à son tour, la sut. Voici en quels termes M. Paul Chenay, son beau-frère, son ami et son confident, raconte cet épisode dans le livre qu'il a récemment dédié : *A la mémoire vénérée de Mme Victor Hugo*[3].

Victor Hugo adorait sa femme, qui l'aimait profondément; pour lui il n'y avait pas d'autre femme que son Adèle... Pendant plusieurs années, il résista victorieusement aux tentations offertes chaque jour à sa jeunesse; mais dans une telle lutte, il devait être vaincu... Juliette Drouet se faisait surtout remarquer au premier rang de celles qui poursuivaient le poète de leurs inlassables avances. Sa beauté était

1. *Les Voix intérieures*, XII.
2. *Juliette Drouet* (*Revue de Paris*, 11 février 1903). — Cf. *Victor Hugo après* 1830, I, 92 sqq.
3. *Victor Hugo à Guernesey* (Juven, éditeur).

rehaussée de tous les agréments de la toilette, de l'éclat des diamants et des bijoux de grand prix dont la comblait un prince étranger milliardaire, qui poussait pour elle la générosité jusqu'à la folie. La cupidité pouvait donc être, à cette époque, étrangère à toute tentative de séduction ; mais, coquette et galante, l'actrice se faisait un plaisir d'humilier ses rivales et de vaincre les scrupules de conscience du jeune auteur, qui aimait sa femme, dont on proclamait la bonté. Mme Hugo, confiante en l'amour du père de ses enfants, n'avait aucune inquiétude sur la fidélité conjugale de son mari ; elle souffrait néanmoins, mais silencieusement, de ses absences qui, depuis quelques mois, se multipliaient et se prolongeaient. Aux doux et amoureux reproches qu'elle lui faisait sur le changement dans ses habitudes, jadis si réglées et si correctes, il répondait qu'il était obligé, dans l'intérêt de ses finances et surtout dans celui de sa gloire, de donner une grande partie de son temps aux soins professionnels et aux artistes qui demandaient des conseils nombreux et fréquents sur les parties délicates de leurs rôles; il devait rester presque en permanence au théâtre lorsqu'une pièce était en répétition et enfin, il était souvent contraint de faire des voyages en province pour donner les instructions nécessaires aux directeurs qui se proposaient de monter une de ses pièces. A la fin, tout s'éclaircit; — une indiscrétion, une surprise, n'importe... Le malheur entra dans la maison. Délicate et nerveuse, Mme Hugo souffrit toutes les afflictions d'une âme loyale trompée, et trompée par qui? Par son mari, par Victor, le seul homme aimé, le seul admiré dans sa vie, son génie; le coup était cruel. Dans son désespoir, elle se crut perdue. Que devenir maintenant? Elle n'était capable d'aucun reproche violent; elle était toujours à lui, sa servante soumise, incapable de lui exprimer une indignation pour sa faute, sans qu'elle sentît immédiatement le besoin de pardonner. Seule, elle en ressentirait les conséquences, elle en mourrait peut-être, mais elle ne se

plaindrait pas ; elle allait jusqu'à se demander si elle-même n'avait pas quelque reproche à s'adresser : Peut-être ai-je manqué de soumission et ai-je froissé ce grand esprit, me disait-elle. C'est par elle-même que j'appris, beaucoup plus tard, le martyre qu'elle avait enduré, frappée par le plus effroyable des malheurs, en pleine jeunesse, dans le rayonnement de sa beauté sculpturale et de sa bonté accueillante. Elle me dit combien elle avait souffert depuis de longues années de l'indifférence de son mari et de ses injustices, sans s'être jamais plainte.

Ce témoignage[1], — peu suspect de partialité pour Hugo[2], — établit du moins, comme le témoignage du *Livre d'amour*, qu'avant sa liaison avec Juliette, le poète était irréprochable. En revanche, il tait ce que nous ont appris toutes ces lettres écrites à Sainte-Beuve en 1830, en 1831, en 1832. Pendant ces années-là, Victor Hugo a su qu'un autre avait éprouvé de l'amour pour sa femme et

1. Il réfute aussi l'histoire, — d'ailleurs invraisemblable, — que raconte Albastella d'après une personne anonyme qui l'aurait tenue d'Alexandre Dumas père, en personne (*Figaro*, 12 janvier 1897). Ce serait Alexandre Dumas qui aurait formé la liaison de Juliette et de Victor Hugo ; et il l'aurait fait à la prière de Mme Hugo, rendue par sa santé incapable d'être autre chose qu'une amie pour son mari. — Une dame inconnue et Alexandre Dumas père, la caution n'est pas bourgeoise.

2. Pourtant, M. Chenay, parlant des infidélités de Victor Hugo (p. 126, sqq), me paraît faire une erreur. Il raconte comment, quand Adèle « avait *vingt-six ans* », deux maîtresses de Victor Hugo, Mme... et Juliette, se rencontrèrent au rendez-vous de l'une d'elles et se livrèrent à un pugilat en règle. — Adèle ayant dix-neuf ans en 1822, lors de son mariage, cela aurait eu lieu en 1829. Mais il est certain que Victor Hugo ne s'est lié avec Juliette qu'en 1833. La date tout au moins est donc fausse.

qu'elle ne l'avait point repoussé. Dans cette crise, en dépit de lui-même, il n'a pu conserver intactes sa tendresse et sa confiance d'autrefois. Et lorsque Juliette, abandonnant son prince milliardaire, laissant vendre ses bijoux et ses meubles, lui eût offert de sa sincérité une preuve irréfutable, alors, son cœur blessé s'est jeté vers elle, et il s'est donné tout entier. Certes, je ne dis point qu'il l'en faut louer ; pourtant n'a-t-il pas droit à quelque indulgence ?

Les amis de Victor Hugo s'affligèrent, pour sa femme et pour lui[1]. Sainte-Beuve (quel titre avait-il pour se faire le défenseur de la vertu ?) fut un des plus indignés. Indisposé contre Hugo, il lui arriva de prêter plus facilement l'oreille aux rapports qu'on lui faisait. Parmi les lettres, — toujours très amicales, — du poète, il en est une, de février, où Victor Hugo se défend d'avoir jamais rien dit qui ait pu blesser Sainte-Beuve.

C'est notre devoir de ne jamais ajouter foi une minute aux commérages qu'on pourrait colporter de vous à moi et de moi à vous, tantôt bêtement, tantôt perfidement. Vous ne doutez pas, n'est-ce pas, mon ami, que jamais votre nom ne sort de ma bouche que comme il en doit sortir, avec l'effusion de l'amitié, de l'admiration et de la tendresse la plus

1. Voir la lettre de Pierre Foucher, le beau-père de Victor Hugo, à sa sœur (27 juin 1833). E. Lemaitre, le *Livre d'amour*, Reims, Michaud, 1895.

fraternelle... Toutes les fois qu'on essaiera de venir vous dire que j'ai parlé de vous autrement que comme un frère, dites simplement : *cela n'est pas*[1].

Je me demande si ce n'est pas à cet épisode, ou à un épisode de ce genre, que se rapporte la pièce du *Livre d'amour : Un mot qu'on me redit*[2]..... Sans doute, Sainte-Beuve, dans une note ajoutée à cette pièce, a déguisé les faits : il a prétendu plus tard que son allusion s'appliquait « à quelques-uns de ces pairs de France, de création récente, auxquels il était échappé alors sur son compte un de ces mots étourdis ou perfides, comme on se les refuse si peu à l'occasion[3] ». Mais il était bien forcé de rendre sa véritable pensée méconnaissable, puisqu'il voulait *publier* cette plainte dans son roman de *Volupté*, où tout serait épié, il le sentait bien. Et s'il était exact que cette offense lui vint d'un personnage quelconque, que ferait la pièce dans le *Livre d'amour* ? Pourquoi aurait-elle été mêlée ainsi, sans raison, à l'histoire d'Adèle et de lui ?

1. *Correspondance*, 1815-1835, p. 297 (25 février 1833).
2. *Livre d'amour*, pièce XX.
3. Note ajoutée à la pièce, dans les *Poésies*, II, 101. — N'est-il pas curieux de voir cette note reprendre presque mot à mot quelques expressions de la lettre de Hugo : « tantôt bêtement, tantôt perfidement » et « étourdis ou perfides ». — Si, de plus, on trouve invraisemblable que le mot « parvenu puissant » s'applique à Hugo, on peut remarquer qu'en 1836, un autre ami des débuts de Victor Hugo le désignait par un mot semblable : « parvenu de la gloire ». (Cf. Biré, *Victor Hugo après* 1830, I, 184.)

Quoi qu'il en soit, après la lettre d'explications de Hugo, les anciennes relations parurent recommencer entre les deux écrivains. Hugo prenait Sainte-Beuve comme intermédiaire entre Buloz et lui-même[1]. Dans ses lettres, il s'émouvait au rappel de souvenirs anciens : « Votre amitié est encore un des meilleurs endroits de ma vie. Je n'y songe jamais qu'avec attendrissement. Je relisais l'autre jour les *Consolations*. Où est-il, ce beau passé? Ce qui ne passe pas, c'est un souvenir comme le vôtre dans un cœur comme le mien[2] ». Il l'assurait de sa tendresse et faisait en sorte de dîner avec lui[3]. Il prenait soin d'écarter entre eux toutes les causes de malentendu[4]. Cela n'empêchait pas Sainte-Beuve de lui écrire, dans un moment de mauvaise humeur, une lettre aigre-douce, où il insinuait que le cœur de Victor Hugo n'était pas à la hauteur de son génie. Le poète répondit avec tristesse. Il sentait bien que son intrigue avec Juliette était au fond de ces reproches et il plaidait à mots couverts les circonstances atténuantes : « Aimer, et avoir besoin d'amour et d'amitié, METTEZ CES DEUX MOTS SUR QUI VOUS VOUDREZ, voilà le fond heu-

1. *Correspondance*, 1815-1835, p. 298 (10 mars 1833).
2. *Ibid.*, p. 299 (12 juin 1833).
3. *Ibid.*
4. *Ibid.*, p. 300 (20 août 1833).

reux ou malheureux, public ou secret, sain ou saignant de ma vie »; il lui rappelait discrètement ses torts : « Vous m'aimez moins qu'il y a deux ans, moi, je vous aime plus. En y réfléchissant, on voit que c'est tout simple. C'est moi qui étais le blessé. L'oubli lent et graduel de part et d'autre des faits qui nous ont séparés tourne pour vous dans mon cœur et contre moi dans le vôtre »; enfin il ajoutait : « Tout était encore tellement adhérent à vous de mon côté que votre lettre, en m'annonçant que je n'ai plus en vous un ami, me laisse tout vif et tout déchiré. La plaie saignera longtemps. Adieu. Je suis toujours à vous du fond du cœur. Ma consolation dans cette vie sera de n'avoir jamais quitté le premier un cœur qui m'aimait[1]. ».

Et Sainte-Beuve, pris de remords, retirait ses plaintes, à la grande joie d'Hugo. Il lui proposait de s'entendre pour dîner ensemble une fois la semaine[2]. Il assistait aux lectures de *Marie Tudor*[3]. Il écrivait au poète :

Mon cher ami, dimanche ou lundi, si vous voulez, je vous attendrai à cinq heures et demie ou six heures à la Rotonde et nous causerons, pour tout ce temps qui m'a paru si vide

1. *Correspondance*, 1815-1835, p. 301 (22 août 1833).
2. *Ibid.*, p. 302 (24 août 1833).
3. *Ibid.*, p. 304 (1er octobre 1833).

et que vous avez si bien rempli. Je vous dis dimanche ou lundi, pour que vous choisissiez le jour qui vous sera le plus commode ; pour moi, tous les jours sont à vous, et le plus tôt sera le mieux. A vous comme toujours.

S.-B[1].

Il s'intéressait au succès de sa pièce, lui donnait des conseils, le décidait à retirer son rôle à Juliette[2], se montrait enfin le même ami zélé qu'autrefois. Aussi, Victor Hugo, touché, lui envoya son drame avec cette dédicace : « A mon cher et excellent ami, Sainte-Beuve[3]. »

Et le « cher et excellent ami », cette année même, envoyait à Mme Victor Hugo des poèmes perfides où il déplorait que son *époux* lui fût *ravi par Phryné*[4]. Au moment où Victor Hugo, refusant de regretter son « temps d'innocence », disait à Pavie : « Autrefois j'étais innocent ; maintenant je suis indulgent ; c'est un grand progrès, Dieu le sait. J'ai auprès de moi

1. *Lettre* du « vendredi, 12 septembre », non recueillie. Catalogue Bovet, séries V et VI, 1884, n° 887. — M. Ritter (*Zeitsch. f. franzos Sprach. und Litt.*, XXVI) a fait remarquer que le 12 est un jeudi : faut-il lire 13 ?

2. Biré, *Victor Hugo après* 1830, I, 115. — Victor Hugo, en compensation, disait dans les notes de *Marie Tudor :* « Mlle Juliette, quoique atteinte à la première représentation d'une indisposition si grave qu'elle n'a pu continuer de jouer le rôle de Jane les jours suivants, a montré dans ce rôle un talent plein d'avenir, un talent souple, gracieux, vrai, tout à la fois pathétique et charmant, intelligent et naïf. L'auteur croit devoir lui exprimer ici sa reconnaissance... »

3. Catalogue Crampon, avril 1897.

4. *Livre d'amour*, pièce XXXI.

une bonne et chère amie, un ange qui le sait aussi, que vous vénérez comme moi et qui me pardonne et qui m'aime [1] » ; à ce moment-là même Sainte-Beuve célébrait sa victoire. Dans des vers trop peu obscurs, il chantait ses rendez-vous avec Adèle, et la *chambre où venait sa châtelaine*, et *son rêve comblé ;* il laissait entendre qu'il avait obtenu ce qu'autrefois il faisait vœu de ne même point demander[2]. Cette année-là, Guttinguer son confident pouvait lui écrire :

Mes filles vont arriver dans quelques jours. Alors nous aurons grande *illumination*. La vôtre est-elle toujours en verres de couleurs? N'y en a-t-il point de cassé ou d'éteint? Cela dure bien longtemps ! c'est bien admirable ! (8 mai.)

Mon cher Sainte-Beuve, votre lettre m'a causé une extrême joie. Vous savoir toujours heureux est un embellissement de ma solitude. Je veux croire avec vous que rien ne changera dans une alliance aussi chère. Il y a bien des raisons pour le croire. Je les compte quelquefois. (4 juin.)

On croit que c'est tout d'arriver au port. Mais il reste à savoir ce qu'on y peut faire. Il faut donc croire, mon ami, que vous ne manquerez ni à l'un ni à l'autre, et que cette union est immuable. Il serait, en effet bien déplorable que ce fût autrement. Étrange histoire, que celle-là, où les noms sont aussi grands que l'événement. J'y porte souvent un regard curieux, j'y lis toute l'histoire du cœur humain, toute la femme! la femme de la Bible et de notre temps ! Je pense à vos vers, à ceux de ce pauvre Fouinet, *A deux heureux !* Encore dix ans et

1. *Correspondance*, 1815-1835, p. 147 (25 juillet 1833).
2. *Livre d'amour*, pièce XXXII (juin).

que faudra-t-il dire ?.. .. Enfin, Dieu vous laisse votre coupable bonheur ! Je l'espère et je le crains, tour à tour, ce serait votre part d'éternité... Dit-on toujours *Victor et Julia?* J'en veux bien doucement à une dame de votre connaissance de m'avoir si mal accueilli que je n'ai plus le courage de revenir chez elle. Je désire de tout mon cœur que ce soit le seul reproche que vous ayiez à lui faire ! (18 juillet.)

Je suis bien charmé de l'air de cette lettre [de Sainte-Beuve à lui] et de la physionomie heureuse qu'elle me montre dans une situation qui garde si rarement sa *paix amère*, comme dit Fénélon ; je ne sais si je dois en souhaiter la continuation, car c'est un piège où Satan vous endort Mais le réveil et le déchirement seraient quelque chose de si horrible, que je ne sais pas non plus le désirer. Pourtant, j'en suis à bénir les souffrances et les tortures où vous m'avez vu, en songeant à ce qu'elles ont expié sans doute. (9 août.)

Votre silence me donne toujours de l'inquiétude : votre bonheur est un abîme et sa chute...! Je n'y pense pas sans un frisson ; je sais ce qu'il en coûte et je ne peux pas y faire par moments mon esprit (7 septembre[1]).

Est-ce clair tout cela ?

Enfin, 1834 vit se rompre définitivement ces relations, tant de fois reprises et dénouées pour être reprises encore. Au lendemain de l'échec de *Marie Tudor*, Victor Hugo voulut sa revanche. Son étude sur Mirabeau lui en fournit l'occasion. Mirabeau n'est qu'un prétexte : le coryphée de la Révolution littéraire a choisi pour se représenter l'orateur de la Révolution politique ; « il s'est vu, miré et copié lui-même en quelque sorte, dans cette figure toute

1. Lettres inédites.

marquetée et couturée, comme dans un miroir à mille facettes[1] », et il a choisi Barnave pour représenter Alexandre Dumas, son rival d'alors[2]. Sainte-Beuve publia dans la *Revue des Deux Mondes* un article sur les *Mémoires de Mirabeau* et sur l'étude de Victor Hugo. Certes, il accorda bien des éloges à son chef de file ; mais il insinua aussi bien des réserves et il laissa percer sa défiance naturelle des violents, des exagérés, — de Victor Hugo lui-même[3]. Le poète le sentit bien ; il s'en plaignit ; et, pour s'en plaindre, il eut le tort d'invoquer une opinion qu'il n'aurait pas dû invoquer : « J'y ai trouvé, mon pauvre ami (et nous sommes *deux* à qui il a fait cet effet) d'immenses éloges, des formules magnifiques, mais au fond, et cela m'attriste profondément, pas de bienveillance[4]. » Une fois de plus Sainte-Beuve s'excusa ; une fois de plus, il reçut pour sa « bonne lettre » les remerciements de Hugo[5] ; puis, moins de deux mois après, il en écrivit une nouvelle, sur un tout autre ton : et alors tout fut rompu.

Il y a tant de haines et tant de lâches persécutions à partager aujourd'hui avec moi, lui répondit Victor Hugo, que je

1. *Portraits Contemporains*, I, 294, note.
2. Biré, *Victor Hugo après* 1830, I, 119.
3. *Portraits Contemporains*, I, 273.
4. *Correspondance*, 1815-1835, p. 305 (4 février 1834).
5. *Ibid.*, p. 306 (7 février 1834).

comprends fort bien que les amitiés, même les plus éprouvées, renoncent et se délient. Adieu donc, mon ami. Enterrons, chacun de notre côté, en silence, ce qui était déjà mort en vous et ce que votre lettre tue en moi. Adieu.

V.[1].

Que s'était-il donc passé? Nous pouvons, me semble-t-il, rapprocher des lettres du poète ce récit fait par M. Troubat, qui le tenait assurément de Sainte-Beuve lui-même :

Victor Hugo se serait consolé de sa disgrâce, si tant est qu'il en ait souffert. Ce qu'il aurait aisément pardonné à l'ami, il ne le passait pas au critique. Ce sont des blessures d'amour-propre, qu'il a ressenties : il ne se trouvait jamais suffisamment loué. Je ne vous citerai qu'un trait, qui peindra mieux Victor Hugo que toutes les publications de ses amis malencontreux.

Sainte-Beuve venait de faire paraître une étude sur l'un des ouvrages de Victor Hugo, dont le titre m'échappe en ce moment. — J'espère, dit le critique au poète, que vous avez été satisfait. — Personnellement, oui, répliqua Hugo, avec un accent qui ne trahissait pas une forte conviction; mais c'est Mme Hugo qui vous en veut... Il mettait son mécontentement à lui sur le compte de sa femme, comptant que Sainte-Beuve y serait peut-être plus sensible. Eh bien! ce qui prouve que tout cela n'était que de la comédie, c'est que Mme Hugo, interrogée par Sainte-Beuve à cet égard, reconnut sans le moindre embarras qu'elle n'y était pour rien et que son mari avait imaginé cette feinte pour servir ses propres intérêts[2].

1. *Correspondance*, 1815-1835, p. 307 (1er avril 1834).
2. *Éclair*, 11 novembre 1896.

Je ne vois pas d'article de Sainte-Beuve sur Victor Hugo auquel puisse s'appliquer ce récit, — si ce n'est l'article sur les *Mémoires de Mirabeau :* après, Victor Hugo, brouillé avec Sainte-Beuve, n'a pu se plaindre à lui directement ; avant, il n'a pas eu lieu de se plaindre. Je crois donc que M. Troubat, en écoutant Sainte-Beuve, aura compris qu'il s'agissait d'une conversation, là où il s'agissait des lettres citées plus haut. Tout s'expliquerait alors : Sainte-Beuve, exaspéré de la feinte de Victor Hugo, aurait, quelques semaines après, saisi l'occasion de lui écrire une lettre de reproches ; et de là serait née la rupture dernière.

Cette fois-ci, c'était bien fini. C'est en vain qu'au mois de mai Guttinguer, alors brouillé avec Victor Hugo et désolé de ses égarements, suppliait néanmoins Sainte-Beuve de rester son ami : « Ne l'abandonnez pas, je vous prie. Si son cœur pouvait s'adoucir[1] !... » A la fin de cette même année, Sainte-Beuve commençait son *Journal.* Dès les premières pages, il y mit un portrait de « l'homme grossier » où s'exprimaient toutes ses rancunes.

L'homme grossier est tout au contre-pied du sentiment des nuances morales et de l'observation des convenances... Si vous le louez moins, si vous vous taisez après lui avoir

1. Lettre inédite.

donné les plus manifestes gages, il dit lourdement de vous : *C'est mon ennemi.* Il ne comprend ni ne veut comprendre qu'on puisse être tout simplement tiède ou refroidi..... S'il veut obtenir de vous un service qui flatte son amour-propre, l'homme grossier est homme à faire intervenir près de vous, dans la conversation, le nom de sa femme, pour peu qu'il se doute que vous en êtes un peu amoureux ; il ne voit aucune indélicatesse, mais seulement une ruse très permise à cela. Quand il unit une sorte de génie à un grand orgueil, l'homme grossier devient irrassasiable en louanges. Quand vous lui en serviriez tous les matins une tranche aussi forte et aussi épaisse que l'était la fameuse table de marbre sur laquelle on jouait les comédies au Palais, il l'aurait bientôt digérée, et avant le soir, à demi bâillant, il vous en demanderait encore [1].

1. *Cahiers*, p. 1.

Mais ce n'était là qu'une vengeance secrète et elle ne suffit pas au vindicatif critique. Victor Hugo bientôt lui offrit l'occasion de marquer en public leurs dissentiments. Le 25 octobre 1835, il publia les *Chants du Crépuscule*. Un grand nombre de poèmes, les plus passionnés (à peu près tous ceux qui sont datés de l'année : 18..), sont consacrés à Juliette. C'est à elle qu'il dit :

Hier, la nuit d'été, qui nous prêtait ses voiles
Était digne de toi, tant elle avait d'étoiles[1] !

à elle qu'il dit :

Puisque j'ai mis ma lèvre à ta coupe encor pleine ;
Puisque j'ai dans tes mains posé mon front pâli...[2]

à elle enfin qu'il dit encore :

Quand mon corps et ma vie à ton souffle résonnent,
Comme un tremblant clavier qui vibre à tout moment ;

1. Pièce XXI.
2. Pièce XXV.

Quand tes doigts, se posant sur mes doigts qui fris-
[sonnent,
Font chanter dans mon cœur un céleste instrument;

Lorsque je te contemple, ô mon charme suprême !
Quand ta noble nature, épanouie aux yeux,
Comme l'ardent buisson qui contenait Dieu même,
Ouvre toutes ses fleurs et jette tous ses feux ;

Ce qui sort à la fois de tant de douces choses,
Ce qui de ta beauté s'exhale nuit et jour,
Comme un parfum formé du souffle de cent roses,
C'est bien plus que la terre et le ciel, c'est l'amour[1] !

Au fond, Victor Hugo, le premier, publiait de la sorte son *Livre d'amour*. Rendre ainsi publique une liaison adultère, ce sont jeux de poètes. Mais, ce qui dépasse la mesure, c'est d'associer sa propre femme à l'apothéose d'une rivale. Ce manque de tact, Victor Hugo l'a eu; c'est à sa femme qu'est dédiée la dernière pièce du recueil: *Date lilia*.

Oh ! si vous rencontrez quelque part sous les cieux
Une femme au front pur, au pas grave, aux doux yeux,
Que suivent quatre enfants dont le dernier chancelle,
. . . .
Oh! qui que vous soyez, bénissez-la. C'est elle !
La sœur, visible aux yeux, de mon âme immortelle !
Mon orgueil, mon espoir, mon abri, mon recours !
Toit de mes jeunes ans, qu'espèrent mes vieux jours !
C'est elle! la vertu sur ma tête penchée.....

1. Pièce XXVIII.

La femme dont ma joie est le bonheur suprême,
Qui, si nous chancelons, ses enfants ou moi-même,
Sans parole sévère et sans regard moqueur,
Les soutient de la main et me soutient du cœur ;
Celle qui, lorsqu'au mal, pensif, je m'abandonne,
Seule peut me punir et seule me pardonne ;
Qui de mes propres torts me console et m'absout[1] !

Certes, c'est une magnifique louange ; c'est une éloquente réponse à ce *Livre d'amour* que Sainte-Beuve compose en ce moment même ; mais fallait-il qu'ils fussent-là ces vers, si près des vers consacrés à l'autre ? Et comment peut-on avoir si peu de délicatesse, quand on a tant de génie ?

Sainte-Beuve guettait son ancien ami. Le 26 septembre, il avait écrit à Victor Pavie :

Mme Hugo est aux Roches, chez M. Bertin, avec son mari et ses enfants; son volume à lui (de vers) s'imprime. Il y en a beaucoup à cette belle Dalila. Il accommode tout cela comme il peut et à la chinoise, avec l'amour conjugal des *Feuilles d'automne*, qu'il ne veut pas rompre officiellement. Mais il y aura éclat, je pense, et curiosité maligne très en jeu, lors de cette publication[2].

Sainte-Beuve avait raison ; — il aurait eu raison, si ce n'eût été lui qui donna l'éveil à cette curiosité

1. Pièce XXXIX. — Il est curieux de remarquer combien cette fin rappelle la lettre de Victor Hugo à Pavie. (Voir plus haut, p. 153.)
2. Biré, *Victor Hugo après* 1830, I, 159. — Cf. sa lettre à Béranger (*Portraits Contemporains*, I, 138).

maligne. Il fit un article sur les *Chants du Crépuscule ;* on y lit :

Les douze ou treize pièces amoureuses, élégiaques, qui forment le milieu du recueil dans sa partie la plus vraie et la plus sincère, sont suivies de deux ou trois autres et surtout d'une dernière, intitulée *Date Lilia*, qui a pour but en quelque sorte de couronner le volume et de le protéger. Littérairement, ces pièces finales, prises en elles-mêmes, sont belles, harmonieuses, pleines de détails qui peuvent sembler touchants. En admirant dans le voile l'éclat du tissu, il nous a paru toutefois qu'il y a eu parti-pris de le broder de cette façon pour l'étendre ensuite sur le tout. Cette mythologie d'*anges* qui a succédé à celle des *nymphes*, les *fleurs de la terre* et les *parfums des cieux*, un excès même de charité aumônière et de petits orphelins évoqués, tout cela nous a paru, dans ces pièces, plus prodigué qu'un juste sentiment de poésie domestique n'eût songé à le faire. On dirait qu'en finissant le poète a voulu jeter une poignée de lis aux yeux. Nous regrettons que l'auteur ait cru ce soin nécessaire. L'unité de son volume en souffre ; son titre de *Chants du Crépuscule* n'allait pas jusqu'à réclamer cette dualité. Le même manque de tact littéraire qui... lui... a fait comparer l'harmonie de l'orgue à l'*eau d'une éponge*... lui a inspiré d'introduire dans la composition de son volume deux couleurs qui se heurtent, deux encens qui se repoussent. Il n'a pas vu que l'impression de tous serait qu'un objet respecté eût été mieux honoré et loué par une omission entière [1].

On sent le venin. Mais Sainte-Beuve ne commet-il point lui-même une autre faute de tact ? Est-ce

1. *Portraits Contemporains*, I, 461. — L'article tout entier est d'ailleurs rempli d'insinuations sévères : le lyrisme de Hugo est voulu, forcé, théâtral (447-450) ; il y a bien des amplifications, des

bien à lui de lancer ce blâme? et quel droit l'auteur du *Livre d'amour* a-t-il de prononcer de pareils jugements?

Cette dénonciation publique de l'ancienne amitié et, — plus encore peut-être, — ces réserves apportées à l'ancienne admiration ulcérèrent le cœur de Victor Hugo. Il s'exprima en termes très vifs sur le compte de son critique; et le critique de son côté ne ménageait pas ses termes : il fut pendant quelque temps question d'un duel possible[1]. Les choses cependant s'apaisèrent un peu; mais la rancune réciproque persista. Au mois de mai 1836, Sainte-Beuve, annonçant à Pavie la réconciliation de Dumas et de Victor Hugo, ajoutait : « Pour nous, je le regrette, nous sommes sérieusement fâchés et cela durera; du moins je ne vois pas qu'il y ait raccommodement possible. Il y a des *articles* entre nous, articles qu'il est impossible d'annuler ou de *retrancher*[2]. »

images fausses (451-453); Hugo est inintelligent de la simplicité grecque (457); il n'a pas de goût (458); si on lui accorde le respect, on lui refuse l'affection (462), etc. — Il est bien curieux, à côté de ces rigueurs publiques, de voir Sainte-Beuve, dans une lettre privée, plaider les circonstances atténuantes pour Hugo (Lettre à Louis Noël, 18 décembre 1835, *Nouvelle Correspondance*, p. 32).

1. Jullien, *Le romantisme et l'éditeur Renduel.* — Voir aussi la riposte poétique de Victor Hugo : *Les Voix intérieures*, pièce XXX, *A. Ol.*, octobre 1835.

2. Biré, *Victor Hugo après* 1830, I, 171. — Cf. la lettre à Collombet du 21 mars 1837 (Latreille et Roustan) : « La renommée qui

Un an après, aux funérailles de Gabrielle Dorval, les deux anciens amis se rencontrèrent. Assez heureux pour s'éviter dans l'église, ils se trouvèrent contraints de monter dans la même voiture. Il y eut là une scène muette que des témoins nous ont racontée[1], que l'un des acteurs a rappelée dans ses vers :

Nous pûmes, dans le fiacre où six tenaient à peine,
L'un devant l'autre assis, ne pas mêler nos yeux,

Et ne pas nous sourire, ou ne pas sentir même
Une prompte rougeur colorer notre front,
Un reste de colère, un battement suprême
D'une amitié si grande, et dont tous parleront ;

Et il termine en s'écriant :

n'est que grossisseuse et pas toujours menteuse vous a dit trop vrai sur mon peu de relations actuelles avec Hugo : il y a déjà longtemps de cela et quand vous me parliez un jour de mon article sur ses *Chants du Crépuscule*, vous ne vous doutiez pas que cela précisément me brouillait net avec lui. Il y avait, il est vrai, déjà de nombreux déchirements ; mais l'entière rupture est de là. Silence et paix, s'il se peut, à l'amitié morte ! »

1. Biré, *Victor Hugo après* 1830, I, 223. — Cf. Barbier, *Souvenirs personnels* (Dentu, 1883) : « A son enterrement (de Gabrielle) qui eut lieu au cimetière Montparnasse, je fus témoin d'un autre événement qui n'était pas non plus sans tristesse. Par une coïncidence singulière, je me trouvai dans la voiture de deuil qui contenait Hugo et Sainte-Beuve. Depuis longtemps les deux poètes étaient brouillés et ne se voyaient plus, et le sort les avait réunis face à face et se touchant les genoux. Hugo, calme, impassible, causait avec le pauvre mari (Fontaney) ; Sainte-Beuve inquiet, excité, ne disait mot et regardait sans cesse par la portière. S'il avait pu s'envoler, il l'eût fait sans doute ; le pas à pas du corbillard était pour lui un supplice. Ils restèrent ainsi une demi-heure. » (P. 262.)

Oh ! dites! du cercueil de cette jeune femme
Ou du sentiment mort, abîmé dans notre âme,
Lequel était plus mort[1]?

Pourquoi ne se pose-t-il point une autre question : Ce sentiment, qui l'a tué?

1. Cf. *Poésies*, II, 227 et la note.

V

En rompant avec Hugo, Sainte-Beuve n'avait point rompu avec Mme Hugo. Le 8 octobre 1834, pendant la villégiature de quinze jours qu'il passait à Précy-sur-Oise, chez Mme Pélegrin, il écrivait à Ampère :

J'y suis depuis huit jours et pour huit jours encore. Votre lettre et l'itinéraire que vous me tracez me tentent bien, mais c'est impossible ; finances, travail et le reste ne m'accordent rien au-delà de huit jours encore. Après quoi le collier sera repris, le collier de Buloz d'abord, et puis cet autre collier dont il est question dans *Hernani* : « Les deux bras, etc. [1].

Il semble bien que « cette femme aimée et qu'il aime » soit toujours Adèle, puisque cette lettre suit d'assez près deux poèmes consacrés à cette amie, les pièces XXXVII et XXXVIII du *Livre d'amour*. Pourtant, au ton mélancolique de ces

1. *Correspondance*, I, 25.

deux morceaux, à l'invocation surtout qui termine le premier:

Est-ce aussi ton automne, Amour?... oh! pas encore!

il semble redouter que leur passion ne languisse. Sans doute, leurs entrevues étaient devenues plus difficiles et plus rares, et l'absence produisait son effet coutumier.

Cependant Sainte-Beuve n'était pas sans nouvelles ; son ami Guttinguer ne manquait aucune occasion de lui parler d'Adèle et de lui faire savoir ce qu'il en avait appris ou quand il l'avait vue. Le 10 janvier 1835, il lui écrivait :

Prévost[1] me dit Mme Hugo délicieuse de beauté; c'était un grand amateur que ce savant-là, avec son air de P. Fontaine (?) Il ne tarit pas sur la métamorphose survenue dans ses traits purs ; il y voit bien l'apparition d'une *Volupté* nouvelle.

En février, il disait :

Continuez, mon ami, à me donner des nouvelles de tous, mais de vous avant tout, de ce qui vous est cher à tant de titres. Que devient-*elle?* Et le désordre de Victor ne va-t-il pas troubler tout cet intérieur ?

1. Il s'agit d'Auguste Le Prévost, que Victor Hugo lui-même avait fait connaître à Sainte-Beuve. (Cf. *Correspondance*, 1815-1835, p. 265). — Toutes ces lettres de Guttinguer sont inédites (Archives de M. de Lovenjoul).

Au mois d'août, Sainte-Beuve eut la joie de retrouver son Adèle aux noces de Pavie, leur ami commun, et les Rangeardières furent, pour quelques jours, une oasis de leur bonheur ; c'était le 4. Le 10, Guttinguer lui demandait : « Dites-moi par un mot que vous vous portez bien, *tous deux.* » Un mois après, venu à Saint-Germain, il s'excusait de ne pas avoir invité Sainte-Beuve à l'y visiter :

Pouvais-je répondre que je n'en aurais pas déjà été parti ? Je n'ai pas osé vous faire courir cette chance et vous détourner de ces doux commandements de l'amour dont j'ai connu toute l'exigence. Ah ! buvez cette coupe ; mais pensez à Dieu en la buvant, et demandez grâce et travaillez pour lui ! (15 septembre.)

Puis, pendant que Mme Hugo allait, comme tous les ans, passer quelques semaines à Bièvre, il prenait part au chagrin de son ami et l'encourageait à l'espoir :

Que je conçois bien le dégoût et le découragement qui vous ont pris pendant ce long mois d'absence. Tenez, je m'en souviens, c'est affreux. Ce qu'on aime à la campagne, mon caractère rendait ce genre de torture épouvantable. Je vous plains de tout mon cœur ; mais c'est fini. Vous vous retrouverez, j'espère. (27 octobre.)

Ils se retrouvèrent, mais rarement ; et le bon Guttinguer continuait de son mieux à réconforter et à renseigner son ami.

Qu'il doit y avoir d'amertume, lui écrivait-il, le 3 mai 1836, dans ces campagnes de belle compagnie où l'on ne peut suivre la personne aimée ! C'est une affreuse malédiction. Le regard qu'on jette autour de soi vous laisse une affreuse solitude, où l'on croit qu'on va mourir de rage et de haine ! (3 mai.)

Voilà une singulière façon de consoler les gens!

D'autres lettres sont de ton moins romantique. Guttinguer, à Saint-Germain où il résidait alors, était voisin de Fourqueux, la maison de campagne de Victor Hugo ; il avait ainsi bien des occasions de parler à Sainte-Beuve de celle qui lui était chère :

La sœur de nos portiers fait les commissions de Fourqueux. Elle a parlé ce matin à Élyse d'une belle dame Victor... Victor... — Hugo ? — Oui c'est cela, Madame. (6 mai.)

Au mois d'août peut-être, Sainte-Beuve la put voir un moment. J'ai pris le manuscrit « chez *elle*, écrivait-il alors à Guttinguer. Ce bonheur dont vous voulez bien vous inquiéter dure toujours, mais si lointain, si rare et si sevré » ! Puis, ils furent séparés une fois de plus et Guttinguer recommence à le renseigner :

Peut-être avez-vous de nos nouvelles. Nous avons eu au passage l'émigration de Fourqueux, qui a paru contente de cette étape. Cet extraordinaire a fait fête pour nous aussi. Votre lettre arrivait en même temps qu'eux. C'était source à bien, bien tristes réflexions. Ma femme a plusieurs fois dit votre nom ; vous avez donc été un peu de la réunion. (4 novembre.)

Il paraît que Sainte-Beuve était mal informé des déplacements de son amie. Il avait ignoré son retour en ville. Et cette ignorance lui attira un ennui que nous révèlent les réponses de Guttinguer.

Vous savez, lui disait ce dernier, avec quel plaisir je vous rendrais ce service à la poste. Mais comment faire ? Ma femme y est connue par son nom et par son visage. Quelle autre en charger, qui ne le soit aussi et exposée à un refus et à ses suites ? Il y a quelques mois que nous étions dans cet embarras, pour une lettre fort innocente adressée à ma fille. Ce fut une affaire d'État et où il fallut sa présence. Je ne vois pas de moyen. Du reste, j'en causerai un de ces jours avec vous. ... Je reviens à cette lettre. Si elle n'est point retirée, elle sera brûlée très discrètement. Je crois que c'est là son sort et voilà tout. (19 novembre.)

Trois jours après, il lui disait :

J'ai beaucoup songé à vous, mon cher ami, depuis votre dernière lettre, que j'ai relue aussi, m'arrêtant à cette *branche cassée* qui avait de si belles fleurs, quoique rares... Que la *paix amère* qui était celle de Fénelon soit avec vous. Ne pourriez-vous pas faire écrire à la poste d'ici par Mme Simon, 73, qu'une lettre y doit être pour elle et qu'elle prie qu'on la dirige au bureau restant de Paris. C'est le seul moyen, je crois. (22 novembre.)

« Mme Simon, 73 » était donc à ce moment-là à Paris ; et Sainte-Beuve, pouvait ou la voir ou lui faire parvenir de ses nouvelles ; mais, autant qu'on peut le conjecturer au ton de son corres-

pondant, son bonheur était rare et troublé[1].

C'est la même impression, — plus forte encore, — que produit la correspondance échangée en 1837 entre Sainte-Beuve et Guttinguer[2]. Le 28 avril, Sainte-Beuve racontait à son confident son entrevue involontaire et lugubre avec Victor Hugo aux funérailles de Gabrielle Dorval. Il lui disait avoir récemment vu Victor Pavie, et il ajoutait : « Nous étions allés à leur noce, il y a deux ans. Les voilà s'aimant encore. Et nous! » Le 13 juin, il lui écrivait : Mme Hugo est malade et j'en suis inquiet. J'attends toujours avant de partir et je file mon cable aussi lentement que je le puis. » Sept jours après, c'était le récit d'une nouvelle rencontre avec Hugo dans un comité au Ministère de l'Instruction publique : ils étaient restés à côté l'un de l'autre, sans se voir, « comme nous serions pendant l'éternité : l'Océan passerait sans laver la blessure! » et Sainte-Beuve exprimait à nouveau ses inquiétudes sur la santé de Mme Hugo. L'obligeant Guttinguer faisait alors son possible pour informer son ami. Le 26 juillet, de Saint-Gatien où il était, il disait à Sainte-Beuve :

1. Je ne cite pas ici la fin de la lettre de Sainte-Beuve à l'abbé Barbe (*Nouvelle Correspondance*, 1er octobre 1836, p. 42), puisque le premier éditeur, Morand, nie violemment l'authenticité de ce passage. (*Une atteinte à la propriété littéraire*, 1880.)

2. Également inédite.

J'écris aujourd'hui à vous et à *Elle*. Victor, qui m'a écrit pour ce livre [*Fables et Méditations*] me dit sa petite Dédé toujours bien malade. Cette maison doit être désolée. J'écris à ceux que ce bon Fouinet appelait *deux heureux!* Mon Dieu, que d'hélas dans la vie. Où en est le vôtre, mon pauvre Sainte-Beuve!... Adieu, ami. Dites où vous êtes, qu'on puisse vous suivre de son mieux. J'espère un lettre d'*elle* et que je pourrai vous en dire quelques mots. Je ne lui écris que pour cela.

Un peu plus tard, le 5 septembre, il lui annonçait en hâte :

A l'instant une lettre d'Auteuil. *On* vient dîner jeudi. Est-il possible que vous vous y trouviez? Jugez la chose. J'en serais bien charmé. Vous savez que l'autre *on* est en Belgique.

Ce dîner fut sans doute différé : il eut lieu le 14 septembre. Sainte-Beuve n'y assista point; mais, le lendemain, Guttinguer lui en envoyait une relation détaillée :

Hier, journée complète, quoique tempête et boue de partout. Tous les enfants avec le curé de F[ourqueux]. On a couru un horrible danger, au débarqué. Un omnibus où l'on était a failli verser dans la rivière. La dame, comme à l'ordinaire, superbe à raconter cela. Je l'ai trouvée animée, mais troublée au fond, cordiale et bonne, sentant le prix de l'amitié, par comparaison avec ce qui l'entoure souvent et songeant à la rigueur des ennemis. Je crois que les dernières critiques, dont V. a été l'objet, l'ont raillée à la communauté. *Il* arrivait de Belgique, le soir et, descendant les reconduire à sept heures, aux Wagons nous l'avons trouvé sur le pont du

Pecq, qui allait passer sans nous voir, chacun tenant son trottoir. Le temps de se dire bonjour et on s'est jeté dans cette foule. Je l'ai trouvé maigri et froid. Cependant, il avait couru ici en descendant de diligence. Était-ce empressement, soupçon...? Je ne sais. Nous avons avec elle causé *affaires*, ménage, maison, bonheur. L'air est à la dépense et au luxe. Mais on gagne beaucoup. Pour du bonheur... absent... impossible... on n'y croit plus. Votre nom m'est venu cent fois. Mais je suis d'un trouble si bête, dans ces choses pour les autres comme pour moi, que les femmes et les maris m'ont toujours deviné. Quels projets sombres donc pour cet hiver? Vous me conterez cela.

Mis ainsi bout à bout et dans leur succession chronologique, ces fragments de lettres nous donnent bien l'impression d'une passion qui décroit et s'oublie. Les absents ont tort, et ils ont tort davantage quand leurs critiques, leur admiration publiquement retirée ou atténuée, réveillent chez la femme aimée le sentiment, un peu effacé, de la solidarité conjugale. Les torts *littéraires* de Sainte-Beuve envers Hugo semblent lui avoir plus nui que tous ses autres torts.

La lecture du *Livre d'Amour* confirme bien ces conjectures. On y voit la crainte de la rupture se préciser au cœur de l'ami. Quand il apprend qu'une des invitées aux noces de Pavie, une jeune femme pourtant, vient de mourir, ce lui est un funèbre présage; et d'un ton suppliant, il conjure Adèle de l'aimer encore[1]. Puis, voici que dans ces élégies, apparaît une note nouvelle. Pour la première fois depuis des années, elle et lui semblent n'être plus à l'unisson : elle toujours passionnée et vibrante comme au premier jour, lui plus tiède et qui paraît désirer quelque tendresse plus calme[2]; et alors, peu de temps après, c'est la rupture, le désespoir, les cris[3].

Ce dernier épisode du *Livre d'amour*, nous pouvons le reconstituer en partie, grâce aux écrits *signés* de Sainte-Beuve à cette époque. Le 1er janvier

1. *Livre d'amour*, pièce XXXIX. — Cf. *A Pavie, le soir de son mariage* (*Poésies*, II, 187).
2. *Livre d'amour*, pièce XL.
3. *Ibid.* Pièces finales I, II, III, IV.

vier 1838, il écrivait à Vinet, qui lui avait communiqué son jugement sur la nouvelle intitulée *Madame de Pontivy*. Il reconnaissait que cette œuvre élégiaque n'était point parfaite et ne s'accordait pas absolument avec les tendances que révèlent ses autres ouvrages ; mais il ajoutait :

Je sais mieux que personne la cause ; celle que vous rapportez à mon goût de psychologie fine est même plus spécieuse que vraie. Et cette nouvelle n'a été écrite qu'en vue d'une seule personne et pour la lui faire lire et pour lui en faire agréer et partager le sentiment. En ce faisant, je n'étais pas même fidèle à ce rôle devant les hommes qu'il faut au moins soutenir avec conséquence et bonne grâce, quand une fois on l'a pris en mains, et je ne m'étonne pas que des personnes sérieuses et qui veulent bien être attentives à mon égard aient démêlé à cet endroit le faible et le faux[1].

Lisons-la donc, cette *Madame de Pontivy*[2], parue le 15 mars 1837, dans la *Revue des Deux Mondes ;* et voyons ce qui, dans cette petite nouvelle, ranime en nous des souvenirs ou de l'élégie racontée dans le *Livre d'amour* ou de l'histoire maintenant connue de Mme Hugo et de Sainte-Beuve.

« Non (ainsi commence la nouvelle), il n'est pas vrai que l'amour n'ait qu'un temps plus ou moins limité à régner dans les cœurs ; qu'après une

1. *Correspondance*, I, 44.
2. *Portraits de Femmes*, 492.

saison d'éclat et d'ivresse, son déclin soit inévitable ; que *cinq années*, comme on l'a dit, soit le terme le plus long assigné par la nature à la passion que rien n'entrave et qui meurt ensuite d'elle-même... » — *Cinq années ?* La limite ainsi fixée convient bien au *Livre d'amour :* la première pièce dont la date soit connue est de 1830, les dernières de 1836 et elles marquent la crainte de la rupture entrevue. La limite convient bien à la liaison de Mme Hugo et de Sainte-Beuve : c'est en 1830 qu'ils connurent leur amour réciproque ; c'est en 1836 qu'on le voit, lui, qui s'efforce de retenir la passion prête à s'éteindre.

« Quand la pensée et l'âme y tiennent la place qui convient à ce nom d'amour, quand les souvenirs déjà anciens et en mille façons charmants se sont mêlés et pénétrés, quand les cœurs sont restés fidèles, un accident, une froideur momentanée ne sont pas irréparables... Plus d'un exemple d'amour (et des plus beaux sans doute) ont été cachés... Dévoilons-en pourtant, avec la pudeur qui sied, un modèle de plus... On y verra... la force de vie et d'immortalité qui convient à l'amour vrai, cette impuissance à mourir, cette faculté de renaître, et cette jeunesse de la passion recommençante avec toutes ses fleurs... » — Voilà bien la passion mys-

térieuse du *Livre d'amour*, avec le refroidissement qui perce à la fin, et la passion mystérieuse de Sainte-Beuve pour Mme Hugo, avec le ralentissement qui se devine en ces dernières années ; et voilà bien ce « sentiment » d'un renouveau possible, que Sainte-Beuve veut faire « agréer et partager » à « une personne ».

Puis, Mme de Pontivy est dépeinte. Elle avait « une sensibilité concentrée et dormante. Une sorte de fierté modeste, ou de sauvagerie timide, isolait son âme et permettait de la méconnaître. On l'eût crue indifférente de nature, quand seulement elle était indifférente aux riens et qu'elle attendait... Un voile couvrait sa voix ; un voile couvrait son âme et ses yeux et toutes ses beautés jusqu'à ce que vînt l'heure... Pour ses sentiments, comme pour ses agréments, il y eut peu de signes précurseurs et peu de nuances. On aurait pu dire d'elle, en changeant quelque chose au vers du poète :

Et la grâce elle-même attendit la beauté.

— Cette rêverie indifférente, c'est celle que les témoins attribuent à Mme Hugo. Cette même indifférence, ce genre de sensibilité, cette attente vague de l'amour, ce sont celles que le *Livre d'amour* prête à Adèle ; et quand il dépeint la lente floraison

de son enfance, c'est de la même façon et dans les mêmes termes :

Ce temps-là fut pour elle un long vide, une attente.
Nul prélude en son être avant l'heure éclatante;
Rien n'y devait briller qu'à la haute clarté,
Et la grâce elle-même attendit la beauté[1].

Mme de Pontivy, mariée toute jeune, « croyait aimer son mari, et elle l'aimait d'une première amour peut-être, mais faible et de peu de profondeur ; elle ne soupçonnait pas alors qu'on pût sentir autrement ». — C'est ainsi qu'Adèle, surprise des sentiments inconnus qu'elle éprouvait, dit un jour :

Ami, j'ai tout senti, mais toi, tu passes tout !

Elle rencontra M. de Murçay, « caractère très à part, fort peu extérieur et tout nuancé », qu'elle n'aurait pas même eu occasion d'apprécier, s'il ne s'était trouvé lui rendre des services, à elle et à son mari ; « ses mœurs et ses rêves d'idéal étaient assez au rebours de ses autres opinions et comme on aurait dit plus tard, de ses principes. » — Une contradiction de ce genre ne laisse pas de se trouver dans les caractères de Joseph Delorme et d'Amaury; et l'on sait que Joseph Delorme ou Amaury, c'est encore Sainte-Beuve.

1. Pièce IV.

M. de Murçay aima Mme de Pontivy. Il ne le lui dit pas, mais elle s'en aperçut et, touchée des services zélés qu'il rendait à son mari, elle l'aima à son tour, en secret. « Elle luttait en vain contre une passion dont elle ne s'était pas soupçonnée capable et qu'elle découvrait déjà formée en elle. Elle souffrait, et sa santé s'en altérait; mais chaque jour, sous la langueur croissante, dans les traits un peu pâlis de sa beauté, redoublait sa grâce ». — C'est ainsi que l'amitié de Sainte-Beuve et son zèle pour Hugo l'introduisirent dans l'intimité de Mme Hugo; c'est ainsi qu'Adèle, pendant ses *six mois de tourments*, vit sa santé altérée par ses émotions.

Un jour M. de Murçay et Mme de Pontivy s'avouèrent leur amour. « La souffrance de Mme de Pontivy se changea par degrés en une délicieuse rêverie, qui elle-même, à la fin, disparut dans une joie charmante. » — Ainsi en fut-il d'Adèle quand vinrent les *jours meilleurs*.

Bientôt, le voulant « pleinement heureux », Mme de Pontivy céda à M. de Murçay et se donna toute à lui. — Ainsi fit Adèle, dans la « chambrette hospitalière » que son ami célèbre.

Malgré la différence de leurs natures, lui plus calme et volontiers mélancolique, elle toute passionnée, ils furent heureux. Pourtant quelques épines cachées se firent sentir bientôt à M. de Mur-

çay. Mme de Pontivy se trouvait vivre au milieu d'une coterie dont le fanatisme déplaisait à son amant et ce dernier souffrit des petitesses de l'esprit de parti auxquelles elle était mêlée. Le mari était aussi un autre point noir : « Autant il avait été question entre eux, au début, de cet époux, leur matière ordinaire, autant, depuis l'amour avoué, il n'en était jamais fait mention qu'à l'extrémité, pour ainsi dire. M. de Murçay, qui peut-être y pensait le plus constamment, évitait surtout d'en parler ; c'était au plus par quelque allusion de lieu, qu'il le désignait ; et je croirais, en vérité, que, depuis la déclaration du berceau, il ne lui arriva jamais de nommer le mari de Mme de Pontivy par son nom dans le tête-à-tête. » Enfin, « Mme de Pontivy, sans être exigeante, mais parce qu'elle était passionnée, trouvait nécessaire et simple que M. de Murçay se retranchât quelquefois certaines paroles, certains jugements, certaines relations même qui pouvaient... rendre leur commerce moins facile. Placée au centre d'une seule idée, elle ne voyait alentour que des moyens, et elle ne concevait pas qu'un goût... judicieux ou non, une opinion quelconque... pût venir jeter le moindre embarras dans la chose essentielle et sacrée ». Mais lui, il était tel que « l'amour le mieux régnant » lui laissait encore « le loisir de regarder... » et de juger. — On retrouve

quelque chose de cela dans le *Livre d'amour :* le mari n'est jamais nommé, quoique Adèle, Léopoldine et tant d'autres le soient : il est « Lui », ou le « dangereux témoin » de Bièvre, ou le « jaloux ». Et l'on retrouve quelque chose de cela dans l'histoire de Sainte-Beuve et de Mme Hugo : au début, à ces visites de trois heures, c'est du mari absent qu'ils parlaient entre eux ; à la fin, quand Sainte-Beuve montrait une admiration diminuée et faisait quelques réserves littéraires, Victor Hugo pouvait lui dire que sa femme en était, elle aussi, blessée.

La crise enfin se produisit. Mme de Pontivy ne put supporter que la passion de M. de Murçay s'attiédît ; elle lui en fit des reproches, et il y eut entre eux des tiraillements suivis de raccommodements passionnés. — Ce qu'ils se dirent alors, nous le pouvons lire dans la nouvelle, *Madame de Pontivy;* mais nous pouvons le lire aussi dans la pièce XL du *Livre d'amour :* la prose et les vers semblent copiés l'un sur l'autre.

Puis les circonstances éloignèrent les deux amants ; leurs entrevues en devinrent plus difficiles. — Ainsi, après la rupture de Sainte-Beuve et d'Hugo, fut-il moins aisé pour le critique de revoir encore la femme du poète.

Les choses en vinrent au point qu'il y eût pour M. de Murçay « des moments plus sombres et

comme désespérés, quand le silence de Mme de Pontivy, après une lettre tendre qu'il avait écrite, se prolongeait trop longtemps. Il errait aux endroits les plus déserts, ne sachant que se redire à lui-même ces mots : *Laissez-moi, tout a fui!* Et, pour continuer sa plainte et la tirer tout entière, il aurait fallu les pleurs d'Orphée ». — Ceci encore est du *Livre d'amour :* la pièce finale I, commence par *Laissez-moi! tout a fui!* et elle est précédée de cette note : « Il y faudrait de la musique de Gluck. »

Pourtant, le désespoir de M. de Murçay était trop prompt : un heureux moment « ressuscita l'Amour, cet enfant mort qui n'était qu'endormi », et « la flamme revint naturelle où l'ardeur n'avait pas cessé », pour ne finir jamais plus. — Hélas, ceci n'est plus de l'histoire, ce n'est qu'un vœu. Il n'y a plus rien de pareil dans le *Livre d'amour;* mais au contraire ce cri de regret.

> Insensé, qu'ai-je fait!...
> Je voulais la nuance, et j'ai gâté l'ardeur!

Et il n'y a plus rien de pareil dans l'histoire de Sainte-Beuve et de Mme Hugo. Sainte-Beuve ne put faire « agréer et partager » le sentiment de *Madame de Pontivy*.

Quelques mois après, Sainte-Beuve écrivait à Musset :

L'Amour vint, sérieux pour moi dans son ivresse.
Sous les fleurs tu chantais, raillant ses dons jaloux.
Enfin, un jour, tu crus! moi, j'y croyais sans cesse;
Sept ans se sont passés...! Alfred, y croyons-nous?

L'une, ardente, vous prend dans sa soif et vous jette
Comme un fruit qu'on méprise après l'avoir séché.
L'autre, tendre et croyante, un jour devient muette,
Et pleure, et dit que l'astre, en son ciel, s'est couché[1].

Si l'une est George Sand, l'autre n'est-elle pas Adèle? Alors Sainte-Beuve partit pour Lausanne; et de Lausanne, le 29 décembre 1837, il écrivait à son ami Marmier :

L'amour est ajourné; le reprendrai-je jamais? *Ai-je passé le temps d'aimer*? — Attendons, oublions surtout, oublions ce que nous avons cru éternel. Voyez-vous, c'est à jamais fini *de ce côté* que vous savez; je ne reverrai ni n'écrirai jamais; j'ai été si blessé d'une telle indifférence! mais, blessé, cela veut dire que j'en souffre encore[2].

Cette « souffrance » ne l'abandonna guère pen-

1. Après le 2 juin 1838, *Poésies*, II, 239.
2. *Correspondance*, I, 472.

dant son séjour à Lausanne. Sans doute, l'éloignement, les relations nouvelles, l'absorbant travail de son cours, la vie retirée qu'il menait dans un petit cercle intime endormirent sa douleur. Mais jamais elle ne cessa de se faire sentir, et parfois même la blessure à demi cicatrisée se rouvrait brusquement. Le 18 mai, — presque au moment de son retour et peut-être même en raison de ce retour imminent, — il épanchait son amertume dans une confidence à son ami Guttinguer :

En quittant Paris en octobre, j'étais sombre et trois fois sombre. J'avais tout lieu de l'être ; et ce qui m'est arrivé depuis mon départ m'a montré que je n'exagérais rien. Littérairement, j'ai éprouvé ce concert d'injures qui ne devient flatteur, comme j'ai fini par le trouver, que quand on s'est habitué au sourire d'une ironie doucement méprisante. Du côté de la Place-Royale, j'ai éprouvé ce que deux mots de conversation pourront seuls vous expliquer ; d'une part une noire et grossière machination, qui sent son cyclope ; de l'autre une inouïe et vraiment stupide crédulité, qui m'a donné la mesure d'une intelligence que l'amour n'éclaire plus. Quoique décidé à tout, en partant et quoique parti précisément pour en finir, j'ai souffert pourtant de tous ces retours amers et de ces dernières convulsions. Je n'en ai baillonné la plainte qu'à force de travail et de travail encore[1].

Cela reste bien obscur ; mais ce qui n'est point obscur, c'est sa colère, et sa résolution d'en finir de cet amour, — qui ne devait jamais finir.

1. Inédite.



III

I

Ainsi Sainte-Beuve était parti pour Lausanne afin de rompre ; dès son arrivée presque, il annonçait à Marmier qu'il avait rompu ; sur le point de rentrer à Paris, il répétait à Guttinguer que la rupture était irréparable. Et, une fois arrivé, — naturellement, — il n'eut rien de plus pressé que de revoir Adèle. Le 2 juillet 1838, il écrivait à Guttinguer :

> J'ai revu. Ai-je éprouvé la vérité de ce mot de La Rochefoucauld : « On pardonne tant que l'on aime »? Cependant il me semble que c'en est fait de l'amour, au moins de ce côté là[1].

Il voulut le chercher ailleurs. Ç'avait été le rêve qu'il avait formé, et pour ainsi dire le plan qu'il s'était tracé à lui-même, pendant les heures paisibles de son séjour à Lausanne : découvrir enfin la

1. Lettre inédite.

personne à laquelle, pour toujours, sans mystère et remords, il confierait sa vie. Olivier, son confident, lui avait au départ souhaité de réaliser ce vœu si cher :

Aimez, puisque l'amour est encor quelque chose
Pour votre cœur blessé ;
Bandez sa plaie encor d'une feuille de rose,
S'il en est apaisé[1].

Et Sainte-Beuve ne demandait qu'à le réaliser. Dans ses voyages, il emportait avec lui ce désir : « Oh ! vivre là, s'écriait-il à Naples, y aimer quelqu'un, et puis mourir[2] ! » Encore une fois infidèle à la critique, il se plaisait à tromper tout ensemble et à exciter ses aspirations, en racontant des histoires d'amour, des élégies en prose comme sa nouvelle de *Christel*[3] ; il se plaisait dans ses vers à rappeler tristement l'Amour enfui, et le souvenir glacé qui lui en restait seul, et la poursuite du « bonheur défendu », ou tout au moins du « rêve » de ce bonheur, à laquelle il se livrait comme malgré lui[4].

Il crut la rencontrer, la félicité permise pour laquelle il soupirait ; il se retrouva jeune pour aimer, pour oublier qu'il en eût aimé d'autres,

1. *Chansons lointaines.*
2. *Portraits littéraires*, III, 451, pensée, III.
3. *Portraits de Femmes* (15 novembre 1839).
4. Cf. *Poésies*, II, 320.

pour redire encore une fois, — et comme s'il ne l'eût jamais dit, — l'éternel mot : *toujours*. On sait comment la fille du général Pelletier fit crouler cette espérance[1]. Mais malgré le désespoir profond où le jeta cette déception nouvelle, on peut se demander si, inconsciemment, l'une des sources de sa tendresse pour Frédérique Pelletier n'était pas le souvenir même de l'ancienne passion pour Adèle, et la crainte d'en être repris, d'être une fois de plus replacé dans cette situation sans issue. En effet, dans son *Journal* inédit, peu de mois après avoir

1. Cf. *Lettre au général*... d'octobre 1840 (*Correspondance*, I, 110) ; — *Lettres* à Olivier, du 1er et du 20 septembre 1840 (*Revue des Deux Mondes*, 1er juillet 1904) ; — *Poésies*, II, 337, *Un dernier rêve* (19 septembre 1840) ; — Michaut, *Sainte-Beuve avant les Lundis*, p. 491 ; — A. Brisson, *Les Amours de Sainte-Beuve* (*Temps* du 22 décembre 1896) « Son cœur, dit M. Troubat à A. Brisson, flambait avec une facilité déplorable... C'est ainsi qu'il demanda la main de la fille du général Pelletier, qui avait joué devant lui une sonatine de Mozart. La jeune fille fut très étonnée, le général le fut davantage, et ce projet matrimonial n'eut pas de suite » ; — Louise Colet, *Les Dévotes du grand monde* (Dentu, 1873, p. 120) : « Reçu avec l'empressement si bien dû à son talent merveilleux, aimé, fêté chez un général (le seul peut-être parmi nos généraux vraiment libéral) appréciant et aimant les gens de lettres, M. Sainte-Beuve s'éprit de la plus jeune des deux filles charmantes qui remplissaient d'une poésie vivante le salon de leur vieux père. Celle à laquelle il offrit son nom joignait à toutes les grâces une sincérité d'âme et une candeur loyale devenues introuvables quelques années plus tard parmi les jeunes filles frivoles et délibérées de l'empire... La demande de M. Sainte-Beuve fut repoussée avec des ménagements de sensitive qui s'effarouche elle-même d'avoir la hardiesse de refuser un homme de tant d'esprit, un mari qui placerait sa femme dans une sphère si haute si attrayante. Un instant elle hésita, mais, en le regardant, son courage s'affermit : elle eut un ineffable sourire et trouva des paroles fraternelles pour adoucir son refus. »

noté quel « piège gracieux » (qui « n'en était pas moins un piège ») lui avait tendu « sa Fréd... » (août 1840), on le voit qui s'attendrit et s'enorgueillit au souvenir de l'autre affection. En amour, écrit-il, je n'ai eu qu'un succès : Adèle ; et il la regrette, il la loue, il sent qu'il l'aime toujours ou qu'il l'aime de nouveau (décembre 1840). Pour combien de temps? Je ne sais. Ce ne dut pas être pour bien longtemps ; et c'est peu de mois après, j'imagine, que, relisant cette page, il y raye violemment les mots trop tendres ; et il écrit en marge : « Non, je la hais ! »

Ses relations avec Hugo étaient aussi mouvementées.

Revenu à Paris, Sainte-Beuve avait évité de le rencontrer. Il n'allait même pas aux représentations de ses pièces. Le 22 novembre 1838, il écrivait à Guttinguer « qu'il n'avait pas vu *Ruy Blas* et qu'il ne le verrait pas » ; qu'il le connaissait à l'avance ; qu'il ne le verrait que « dans l'autre vie, quand pour ses péchés, on l'aurait parqué avec des Cyclopes ou dans les prés de Nabuchodonosor[1] ». Le lendemain, il faisait à Victor Pavie la même déclaration, presque dans les mêmes termes : « *Ruy Blas* me paraît un désastre d'après ce qu'on m'en dit, car je ne l'ai pas vu ni ne le verrai » ; il reprochait à Victor Hugo, non sans quelque vivacité, ses bizarreries, ses obscurités, ses violences, et son manque de goût ; il déplorait amèrement cette « chute » et celle de Lamartine et celle de Lamennais et la chute de ses propres illusions : « ... Le meilleur de nos fonds était à bord de leurs renom-

1. Lettre inédite.

mées ; notre trésor le plus beau de jeunesse, d'enthousiasme, de présages, de sagacité prophétique, périt avec eux, et nous restons demi-ruinés et appauvris[1]. »

Le 27 mars 1840, il n'était pas moins sévère pour les *Rayons et les Ombres*, dans une lettre à Olivier :

Les *Rayons et les Ombres* ont paru. Il y a de très belles choses, de plus belles que jamais, mais aussi de plus détestables. A côté de vers charmants sur l'amour :

Aimer c'est... croire au rayon.
c'est... regarder à l'étoile.
c'est... mettre la main à ce qui bout.

N'est-ce pas comme si, au milieu d'un beau salon, on apportait tout d'un coup une marmite ? Il y a beaucoup de ces incongruités-là. Ce ne sont plus des taches, ce sont des immondices[2].

C'est sans doute sous la même impression et pour se soulager en exprimant une bonne fois la révolte de son goût classique, qu'il composa au mois de juin, le rude article des *Gladiateurs littéraires*, où il jugeait sans ménagement le talent de son ancien ami ; et s'il n'osait pas le rendre public, il le conservait précieusement dans ses papiers, pour plus

1. Biré, *Victor Hugo après* 1830, I, 241.
2. Lettres à Olivier (Séché, *Revue des Deux Mondes*, 1er juillet 1904, p. 156).

tard peut-être, ou tout au moins pour sa satisfaction personnelle[1].

A la fin de l'année pourtant, l'ancienne solidarité, — à défaut de l'ancienne tendresse, — se réveilla un moment en lui. Le 27 décembre, il écrivait encore à Olivier :

C'est le 7 janvier que se décide l'élection de Hugo, *et par suite les nôtres*. On se remue fort pour et contre. A propos, nous ne sommes plus ennemis à mort : Un cadeau du jour de l'an offert par moi et accepté par lui pour ma filleule (car j ai là une filleule) nous a permis de nous donner la main. Mais c'est tout[2].

Ce ne fut pas tout à fait tout. Sainte-Beuve saisissait avec plaisir les occasions de se rapprocher des enfants de Victor Hugo, témoins de l'amitié passée et innocents de la rupture présente. Le 19 février, il écrivait à son ami :

L'autre jour, à la soirée chez M. Lebrun, j'ai fait pendant une heure ma cour respectueuse à Mlle Léopoldine Hugo, l'aînée des enfants, la plus charmante et la plus perlée des ballades de son père. Elle a dix-sept ans. Je la traitais comme une très grande et très sérieuse personne et elle avait l'air charmé[3].

1. 30 juin. — Cet article inédit subsiste dans la collection de M. de Lovenjoul.

2. *Lettres* à Olivier (Séché, *Revue des Deux Mondes*, 1er juillet 1904, p. 171). — Cf. aussi la lettre à Pavie (Théodore Pavie, *Victor Pavie*, Angers, in-12, 1877, p. 146). Il y parle aussi de ce cadeau : c'est la propriété des *Consolations* qu'il avait donnée à « Dédé ».

3. *Revue des Deux Mondes*, 15 juillet, p. 377.

Cela ne l'empêcha pas, une fois l'élection assurée et quand il ne s'agissait plus que de la réception (juin 1841), de se répandre encore en jugements malveillants et en railleries[1]. Enfin, en 1843 pour les *Burgraves*, c'était la même abstention, la même sévérité que pour *Ruy Blas*. Mais, cette fois, on ne sent plus percer de regret, de souvenirs émus : au contraire, il éprouve un visible plaisir des mésaventures dramatiques de Victor Hugo et sa joie maligne transparaît, à savoir la pièce sifflée, ou « troublée[2]. »

De 1838 à 1843, la haine a donc fait des progrès sensibles. C'est qu'il y avait eu des tentatives de réconciliation, et l'échec en avait accru leur inimitié réciproque. En effet, lorsque Léopoldine Hugo et son jeune mari périrent tous deux à Villequier, Victor Pavie eut la délicate idée que Sainte-Beuve retrouverait son amitié de jadis pour Victor Hugo malheureux et il l'invita à lui tendre les mains. Mais Sainte-Beuve répondit :

Le 14 [septembre 1843].

... Non, je ne suis point rentré par cette *large blessure*, comme vous dites si éloquemment ; je ne l'ai pas dû, je n'ai pas cru le devoir. *Trois fois* depuis une année fatale [1837], trois fois la

1. *Lettres* à Olivier, 2 juin 1841 (Godet, *Bibliothèque Universelle*, mars 1904).
2. *Chroniques parisiennes* (10 et 29 mars 1843).

liaison réclamée, suppliée, reprise à grand peine, a manqué, et les trois fois sans qu'il y eût de ma faute. Il y a des âmes extrêmes (ce sont peut-être les plus belles) qui sont capables du plus, non du moins et qui y succombent. Deux fois sur les trois, la liaison s'est brisée avec *injures* par lettres contre moi, injures non méritées. La dernière fois que la trame s'est pour jamais déchirée, ç'a été à la suite d'une visite qu'il avait réclamée de moi pour le pauvre enfant *Toto* bien malade. J'y suis allé, il y avait du monde, des visites. J'ai été ce qu'on est, quand il y a des étrangers et qu'on n'est pas très sûr du parquet glissant. Cette pauvre enfant, alors si charmante et rayonnante, *Didine*, était là, discrète, prudente, mais regardant. Je croyais avoir été tout simple ; un mois après, j'ai reçu une lettre de rupture et violente, motivée par ma conduite et mon attitude *froide* en cette visite. J'ai répondu respectueusement, affectueusement. Nouvelle lettre qui m'interdit de répondre pour le quart d'heure. Des mois se sont écoulés, — retour de la campagne, jours de naissance, fètes, jour de l'an, rien! — quand lui, sur un cadeau par moi fait à ma filleule, m'invite brusquement à dîner. Je refuse. Elle, à l'instant m'écrit comme si de rien n'était et comme si tout n'avait cessé de couler. Pour que j'y retournasse, même après cet affreux malheur, il eût fallu qu'elle m'en eût exprimé le désir formel, c'eût été un ordre. Elle ne l'a pas fait. En voilà pour l'éternité ! c'est horrible à penser, mais c'est vrai. Le plus charmant, le plus pur, le plus innocent témoin de ce bonheur passé, vient de disparaître et de s'engloutir. Image trop fidèle de l'affreuse réalité ! Je ne fais donc rien, cher Pavie, que vous ne puissiez vous-même conjecturer. Je vous ai donné ces détails personnels, parce que c'est presque une excuse que je dois et une apologie pour qui sait le lien étroit et la tendresse passée [1].

1. Biré, *Victor Hugo après* 1830, II, 43.

Sainte-Beuve dit-il bien tout ? On ne peut s'empêcher de se demander pourquoi lui, qui a conservé les lettres maintenant publiées, où Victor Hugo a si visiblement le beau rôle, n'a pas conservé ces lettres *d'injures*, où Victor Hugo perdait ce beau rôle et se donnait des torts. Les reproches de ces lettres étaient-ils tellement justifiés que Sainte-Beuve préférât ne les point laisser connaître ? Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il ne donne point à Pavie la véritable raison : il n'est pas allé chez Hugo, parce qu'à cette heure-là même il méditait contre lui, ou peut-être préparait déjà, une véritable agression et une agression inexcusable.

Le *Livre d'amour*, enregistré au début de novembre à la *Bibliographie de la France*, devait être déjà chez l'imprimeur[1]. S'il y était, pourquoi Sainte-Beuve ne l'en a-t-il pas immédiatement retiré? S'il n'y était pas, pourquoi l'y a t-il alors porté? Quel

1. Dans une lettre que M. Séché date de « Décembre 1842 », Sainte-Beuve écrivait à Olivier : « Vous recevrez peut-être par M. Porchat, que j'espère en charger, un petit volume qui ne se vend pas : *c'est d'une assez mauvaise morale*; j'en offrirai pourtant un à la Bibliothèque de Lausanne. Le paquet vous dira les détails, fastidieux ici. » (*Revue des Deux Mondes*, 15 juillet 1904, p. 407). — M. Séché met en note : « Je suppose qu'il s'agit ici du *Livre d'amour*, qui était à ce moment à l'impression. » Mais Sainte-Beuve parle d'un livre terminé déjà, c'est le *La Bruyère et La Rochefoucauld, Mme de La Fayette et Mme de Longueville*, qui a en effet paru en décembre 1842. La « mauvaise morale » est celle qu'expriment les pensées ajoutées à la suite de l'article *La Rochefoucauld*.

homme est-ce donc que celui-là, qui choisit le moment où un ancien ami, un père, est frappé d'une douleur aussi affreuse, pour renouveler contre lui un vieil outrage par le récit public de cet outrage? Quel homme est-ce donc que celui-là, qui choisit le moment où une femme jadis aimée, une mère pleurant sa fille, se demande de quoi Dieu la châtie, pour la trahir, pour la déshonorer, pour livrer aux vivants et à l'avenir le secret de ses imprudences, de ses faiblesses et de ses fautes? Il n'a pas l'excuse trop facile, trop facilement accueillie, de la passion: il n'aime plus. Ce qu'il en fait, il ne peut le faire que par une basse rancune, ou par une égoïste vanité de littérateur. Et rien au monde ne pourra démontrer qu'un tel acte — à un tel moment ! — ne soit pas un acte vil.

II

L'idée de composer un *Livre d'amour* avait dû être inspiré à Sainte-Beuve par l'exemple d'Ulric Guttinguer. Sans doute, il y a bien là quelque chose qui convient à son tempérament d'homme de lettres romantique, — chez qui l'écritoire et le cœur sont comme deux vases communiquants, lorsque ce n'est pas son cœur même qui est une écritoire. Sans doute son instinct même l'aurait naturellement poussé à confier au papier ses confidences ; il l'a dit plus tard :

Écrire les choses ou les idées qui tourmentent, s'en décharger sur le papier, puis garder cela au fond d'un tiroir à clef et n'y plus penser, c'est une recette que je me permets... de recommander, d'après Nicole et *selon ma propre expérience particulière*. Pour les personnes nerveuses ou *d'un tempérament littéraire*, *écriture*, *c'est délivrance*[1].

Mais, enfin, c'est bien Guttinguer qui lui a offert un modèle et une excuse.

1. *Port-Royal*, IV, 493.

Ulric Guttinguer, comme cet Arthur qui est lui-même, « marié puis veuf et libre avec une grande fortune, devint la proie d'une passion..., d'une de ces passions tardives, dont Properce disait :

Sœpe venit magno fœnore tardus amor,

et qui le laissa dans un état de consternation et de ruine morale[1] ». Il s'était épris d'une certaine Rosalie qui l'avait torturé. Au moment où il se lia avec Sainte-Beuve, il était encore sous le coup de la douleur et du désespoir, et il se soulageait à les exprimer en vers. Ces vers, il les communiquait à son confident ; mais ce n'était pas assez pour lui : il voulait les faire parvenir à son ancienne amie :

Rapportez-moi ma furieuse épître, écrivait-il dans une lettre du 9 juillet 1829, datée de Lamivoie. Il faut que j'imprime ce recueil, que je trouve moyen encore de faire arriver cela et puis, il faut partir ou la tuer! Si vous saviez mes jours, vous vous trouveriez heureux. Tous les genres d'amertume sont dans ma douleur. Que je voudrais lui faire du mal[2]!

Il l'imprima en effet. C'est un volume in-8° de 112 pages, qui parut sans titre, sans lieu ni date, en 1829, tiré à 10 exemplaires[3]. La première page, en

1. *Portraits Contemporains*, II, 414.
2. Lettre inédite.
3. Note de Nodier (exemplaire de la vente Belin, 7 au 10 novembre 1898).

cartonnage vert, portait une vignette (une harpe posée sur un rocher, et au-dessus une étoile rayonnante sortant des nuages) avec cette épigraphe :

> Ces temps sont déjà loin et l'oubli les dévore.
> Ce qui n'est plus, pour elle a-t-il jamais été !

Comme le *Livre d'amour* de Sainte-Beuve, ce recueil contenait toute l'histoire de la passion du poète, avec les dates précises, 1825-1829. Comme le *Livre d'amour*, il commençait par des pièces où l'auteur se promettait de ne point révéler sa tendresse :

> Oh ! non, je l'aime trop pour vouloir être aimé ![1]

et il se continuait par d'autres où cette tendresse était révélée dans toute sa frénésie. Comme le *Livre d'amour*, il était orné d'épigraphes tirées des écrivains et d'autres tirées des lettres particulières des deux amants. Comme dans le *Livre d'amour* enfin, des détails indiscrets permettaient d'y reconnaître ou d'y deviner la personnalité des héros : Rosalie était nommée ; elle y était désignée par ses initiales R. A. ; une pièce était dédiée *A mon ami V. H.* ; une autre datée de *Lamivoie*, etc. Mais, à la différence du *Livre d'amour*, ce recueil était fait avant

1. Pièce I.

tout pour elle, pour réveiller en son cœur le souvenir de l'affection passée et pour essayer de l'y faire renaître.

Sur elle, si longtemps si grand fut mon pouvoir,
Que ces chants, quelque jour si tu peux les entendre,
Tu m'aimeras encor! Tu voudras me revoir[1]!

En effet, dès que l'opuscule eut été tiré, Guttinguer, s'enfuyant au loin, à Lausanne, chargeait Sainte-Beuve d'en faire parvenir un exemplaire à Rosalie ; et il s'informait avec inquiétude du résultat de cette mission : « Avez-vous envoyé mon livre ? En avez-vous quelques révélations ? » (8 août 1829)[2].

Sainte-Beuve s'était peut-être occupé de l'impression de ces poèmes : ils sortent de chez Fournier, l'imprimeur de la *Revue des Deux Mondes*, qui à plusieurs reprises a fait pour lui des tirages à part ou des brochures spéciales, non mises dans le commerce[3] En tout cas il avait été, comme on le voit, un des premiers à connaître les vers de Guttinguer tant en manuscrit qu'en brochure[4]; et au ton dont

1. Pièce intitulée *Envoi.*
2. Lettre inédite.
3. Par exemple *La Bruyère et La Rochefoucauld*, *M*me *de Lafayette et M*me *de Longueville*, (décembre 1842) et peut-être aussi le second *Livre d'amour*, celui de Mme d'Arbouville (Cf. G. Michaut, *Sainte-Beuve avant les Lundis*, p. 689).
4. M. de Spoelberch de Lovenjoul possède précisément son exemplaire, signé de lui-même.

il en a parlé plus tard, il semble avoir été séduit par le mystère de cette impression quasi clandestine[1]. Le 15 décembre 1836, dans son article sur Arthur il en a dit :

Plus d'une des élégies de Guttinguer peut se rapprocher de celles de Mme Desbordes-Valmore. Ceci est surtout vrai d'un mince recueil imprimé[2], mais inédit, distribué et non vendu, sans titre, in-8, sur grand papier, *vrai idéal d'impression comme en doit souhaiter pour ses « arcana cordis » tout poète amoureux, délicat et dédaigneux.* Le nôtre y avait réuni un certain nombre d'élégies qui composaient l'histoire d'une passion alors encore toute brûlante : il y en a de belles et d'admirables, surtout au début, etc[3].

1. L'ouvrage n'est signalé dans la *Bibliographie de la France*, que le 26 décembre, comme si l'auteur avait tardé le plus possible à le laisser déposer. La *Bibliographie de la France* dit : « 7724. *Élégies*, in-8° de 7 feuilles, imprimerie de Fournier à Paris. — Volume sans faux-titre, titre ni millésime. — Les élégies contenues dans le volume sont elles-mêmes sans titre. Voici les premiers mots de la première : *J'ai demandé l'amour*... — Une première édition avec les mêmes particularités avait paru en 1828. » — Cette dernière phrase doit contenir une erreur : La *Bibliographie de la France* de 1828 ne contient aucune indication qui puisse se rapporter à un pareil ouvrage ; on n'a pas pu trouver à la Bibliothèque nationale, quand je l'ai demandée, cette prétendue édition de 1828 ; enfin quelques-unes des pièces sont datées de 1829. — Remarquer aussi comme cette première pièce : *J'ai demandé l'amour*... ressemble par le ton à la première pièce du *Livre d'amour* : *Ils m'ont dit, ces mortels*...

2. « Chez Fournier, 1829 » (Note de Sainte-Beuve).

3. *Portraits Contemporains*, II, 402.

Tout naturellement donc, pendant « ces six mois célestes de sa vie », pendant qu'il « éprouvait dans sa vie morale des troubles et des orages d'un genre nouveau[1] », l'idée vint à Sainte-Beuve d'imiter Guttinguer. Son amour était heureux. Il n'avait pas besoin de rappeler une amie infidèle. Mais il lui était doux d'écrire des vers qu'elle seule devait lire; il lui était doux peut-être de lui montrer que son talent ne le cédait point à celui de l'autre, qui vivait à côté d'elle.

Assurément, il ne pouvait être question de publier dès lors ces poèmes, nécessairement secrets. Mais, dès lors, il ne cachait point son intention de les conserver pour plus tard. A la façon dont il le dit à son amie, il semble bien qu'elle y consentît. Il lui promet, qu'un jour, après leur mort, l'avenir connaîtra leur histoire et en sera touché :

Quand, dans la querelle entamée
Et l'ambitieuse fumée,

1. *Poésies*, II, 126, 127.

La Muse, en se voilant, de moi se retirait,
Par Toi, d'une prompte clémence,
Sa voix, qui se taisait, tout d'un coup recommence,
Par Toi renaît son chant secret,

Plus secret que jamais, plus tendre,
Que la Gloire ne peut entendre,
Mais que l'Amour écoute, en nous disant tout bas
Quelle belle, un jour, consolée
(Quand nous ne serons plus) nous lira dans l'allée
Où plus d'ombre retient ses pas.

Et s'il survient, par aventure,
Quelque indiscret dans sa lecture,
Elle rougit, pourtant n'ayant rien à cacher[1]...

Il l'avertit des précautions qu'il prendra pour que ses poèmes d'amour parviennent à la postérité, indulgente aux faiblesses de la passion :

La jeune Invention ne me visite plus ;
Avant de leur revoir leurs ailes nuancées,
J'ai besoin de couver bien longtemps mes pensées,
De recueillir mes jours en cet unique emploi,
Et de me souvenir, chère Adèle, de toi.
Ainsi, fervente encor, sans regagner l'ivresse,
Ma Muse, à te chanter s'applique avec tendresse.
Je m'y plais, j'y séjourne et m'y fais un abri ;
Et ceci, dans mon chant, quelquefois m'a souri
Qu'après ces soins pieux de s'aimer, de s'écrire,
Nous, passagers en deuil, chacun dans son navire,
A l'heure inévitable où rouleront sur nous
La tempête funèbre et le gouffre jaloux,

1. Pièce V

Quelque flacon scellé, revomi par l'abîme,
Sauvera nos deux noms, leur alliance intime,
Notre double mémoire aspirant à s'unir, —
Tout ce qu'absout toujours l'indulgent avenir[1] !

Il lui fait espérer qu'un jour leurs noms unis seront répétés par les amants, ou du moins par les plus tendres et les plus délicats d'entre eux.

O sainte Poésie, intime, et qu'il faut taire,
Belle aujourd'hui pour une..., un jour pour quelques-uns,
Mon secret devant tous, mon orgueil solitaire,
Amour a doublé tes parfums!

. . . .

Poésie odorante, immobile et pâlie!
Berceau que nul zéphir n'essuie et ne déplie!

. . . .

Oh! puisse-t-il un jour, si chéri dans son ombre,
Berceau qui nous aura, tous deux, si peu reçus,
Sous ses rameaux baissés, toujours clos au grand nombre,
Mais des vrais amants aperçus,

Puisse-t-il immortel dans sa fleur encor rare,
Peindre aux tendres heureux nos noms avec honneur,
Et par nos chants si doux sous le sort qui sépare,
Leur dire d'aimer leur bonheur[2]!

Ainsi, elle et lui, paraissent d'un commun accord avoir voulu assurer la mémoire de leur amour, et l'existence des vers où il était célébré.

1. Pièce VIII.
2. Pièce XIV.

En attendant que l'heure vint de révéler ce mystère, Sainte-Beuve se donnait du moins la joie d'y faire de multiples allusions dans ses divers écrits. En 1831, dans les *Annales romantiques*, il publiait sa pièce *A M*[me] *Pauline F...*, où il chantait le ménage Hugo. Le 19 juillet 1834, il donnait son roman de *Volupté*, confession personnelle, autobiographie voilée, où se laisse deviner sa passion. Le 15 décembre 1836, dans la *Revue des Deux Mondes*, il citait les pages de son propre *Arthur* qui se rattachaient obscurément à cet épisode.

Mais cela n'était pas assez. Le secret du *Livre d'amour* lui-même lui pesait. Il appréciait, — il s'exagérait peut-être la valeur de ces poèmes. Il lui semblait trop dur, poète méconnu qu'il était, de ne pas obtenir la louange qu'ils lui eussent méritée. Toutes les fois qu'il l'a pu, il en a donc publié des fragments ou des morceaux selon son procédé anonyme ordinaire : dans son *Journal* inédit, il nous explique en effet que tous les vers publiés dans ses écrits, sans nom d'auteur, sont de lui. Le 5 octobre 1830, nous l'avons vu[1], il se citait dans l'article sur Diderot. Le 1[er] janvier 1832, il donnait à la *Revue des Deux Mondes* le morceau : *Oh! que son jeune cœur...*, avec musique de M[me] Menessier-Nodier. Le

1. Voir plus haut, p. 124.

15 mai 1836, c'était un extrait de la pièce XXXVII, dans l'article sur *Mme Guizot*. Le 15 janvier 1837, il insérait un extrait de la pièce X dans l'article sur *Montalembert*. Le 15 octobre 1840, il glissait le sonnet *Moi qui rêvais...*, dans un article sur *Joachim du Bellay*, et enfin dans sa réédition du *Tableau* (4 mars 1843) le sonnet *Si quelque blâme...*

Cela ne lui suffisait pas encore. Il voulait que du moins quelques personnes eussent lu l'œuvre tout entière et la pussent apprécier. Il la montrait à ses amis. Il l'emportait avec lui dans ses voyages : ainsi, le 24 décembre 1837, après sa visite à Collombet, son ami lyonnais, le *Courrier de Lyon* disait :

> M. Sainte-Beuve tient un autre volume en réserve pour une époque éloignée. Lorsqu'au mois d'août, revenant de visiter la Suisse, il passa quelques jours à Lyon, avec quelques amis qui l'attendaient là, nous vîmes ce volume entre ses mains et nous savons qu'il est d'un genre bien différent de ceux qu'il a publiés jusqu'à ce jour[1].

Au mois de septembre 1837, Sainte-Beuve ne pouvait pas se tenir d'annoncer lui-même au public, et de lui promettre à mots voilés, ce fameux recueil.

> Depuis mars 1830, époque où parurent les *Consolations*, disait-il dans la préface des *Pensées d'août*, et à travers toute

1. Latreille et Roustan, p. 17.

espèce de distractions dans les choses ou dans les pensées, j'ai fait beaucoup de vers : j'en ai fait surtout de deux sortes. Je me trouve avoir en ce moment, et sans trop y avoir visé deux recueils entièrement finis. Celui qu'aujourd'hui je donne, *le seul des deux qui doive être de longtemps, de fort longtemps publié*, n'est pas, s'il convient de le dire, celui même sur lequel mes prédilections secrètes se sont le plus arrêtées. Il n'exprime pas, en un mot, la partie que j'oserai appeler la plus directe et la plus sentante de mon âme en ces années. Mais on ne peut toujours se distribuer soi-même au public dans sa chair et dans son sang, et après l'indiscrétion naïve des premiers aveux, après l'effusion encore permise des seconds, il vient un âge où la pudeur redouble pour ce qu'on a, une troisième et dernière fois, exprimé : soit qu'on ait exprimé des sentiments qui bientôt eux-mêmes expirent, mais que rien ne remplacera désormais, soit qu'on ait préparé en silence le monument de ce qui durera en nous autant que nous, de ce qui ne changera plus [1].

Enfin il y faisait encore une allusion dans la première préface de ses *Poésies complètes :*

On trouvera ici réunies toutes les poésies que j'ai publiées en volumes jusqu'à ce jour, augmentées du petit nombre de celles qui me restaient à recueillir. Elles forment un ensemble qui se complète assez bien et *auquel j'aurai désormais très peu à ajouter* [2].

Il avait à y ajouter presque tout le *Livre d'amour*. Ces *Poésies complètes* n'en contenaient, en effet, que très peu de morceaux : *Un mot qu'on me re-*

1. *Poésies*, II, 132.
2. Préface de 1840, non reproduite dans l'édition de 1861-63.

dit..., en appendice aux *Consolations*, *Laissez-moi! Tout a fui*... et *Oh! que son jeune cœur*... dans les *Romances* qui terminent le volume. Malgré la violence de son désir, une pudeur le retenait encore; et il n'osait pas « se distribuer », — et en distribuer une autre, — « au public dans sa chair et dans son sang ».

C'est pourtant cette même année 1840, que Sainte-Beuve commença précisément à suivre l'exemple de Guttinguer. Comme son ami, il célébra dans des poèmes un amour repoussé ; comme lui, il fit tirer le recueil à un nombre infime d'exemplaires ; comme lui enfin, il le destinait surtout, — presque exclusivement, — à celle qui l'avait rendu malheureux. C'est le *Dernier Rêve*, consacré à Frédérique Pelletier. Le 1er septembre 1840, Sainte-Beuve écrivait à Olivier :

Je vous aurais écrit ces jours précédents, si moi, mon cher ami, je ne me trouvais très malheureux. Un petit bout d'imprimé poétique (tiré à trois ou quatre exemplaires), et *que vous ne montrerez à personne*, vous apprendra avant peu le fil intérieur des sentiments auxquels je fais allusion : vous le recevrez par la poste et le mettrez dans les *arcana* [1]. Voici le fait prosaïque, cher ami : je me flattais depuis quelques mois d'un bonheur charmant, et enfin d'un bonheur permis. Je croyais avoir trouvé, il me semblait qu'on me répondait ; il me semblait que mon plus grand ennemi était en moi-même, dans mon habitude incurable d'indépendance. J'ai lutté contre moi-même, contre mes idées, j'avais compris le ma-

1. La même idée et le même mot se trouvent, nous l'avons vu, dans l'article des *Portraits Contemporains* sur les élégies de Guttinguer.

riage : cette place que j'ai prise [de bibliothécaire] n'était que pour avoir le droit de me présenter. Eh bien! j'ai été refusé, — avec grâce, mais, je le crains, sans retour. La douleur que j'en ai éprouvée et que j'en éprouve est inexprimable. Imaginez que j'y suis retourné malgré moi dès le surlendemain du refus. J'y retournerai, qui sait? ce soir même. L'objet est des plus purs, des plus dignes; mais mes vers vous diront cela. Ainsi, cher ami, au moment où vous êtes inquiet ou heureux, je ne suis plus ni l'un ni l'autre, mais abattu net. J'ai erré ces trois jours durant comme un chien sous le soleil. *Hæret lateri arundo*[1].

Vingt jours après, il lui mandait :

Vous n'avez pas reçu par la poste cette feuille imprimée, parce que le remords d'indignation m'a pris : elle seule l'a eue entre les mains, c'est assez[2].

C'était un premier *Livre d'amour*, mais innocent celui-là, puisqu'il ne célébrait qu'un rêve et qu'un espoir permis, puisque l'honneur de celle dont il y était parlé n'en pouvait recevoir la plus légère atteinte[3]. Et encore Sainte-Beuve avait-il des scrupules.

1. *Lettres* à Olivier, publiées par M. Séché (*Revue des Deux Mondes*, 1er juillet 1904, p. 163).
2. *Ibid.*, p. 165 (20 septembre 1840).
3. *Un dernier rêve* a été publié intégralement dans l'édition des *Poésies* de 1861-63. Il comprend : I. une petite introduction : *Il fut court...* — II. SONNET, TRADUIT D'UHLAND. *Deux jeunes filles...* — III et IV. SONNETS A DEUX SOEURS : *A Mlle Frédérique. Pour qu'en paroles...* et *A Mlle Eliza-Wilhelmine. Puisqu'à tout coup...* — V. SONNET. *J'ai fait le tour...* — VI. *Paroles, vœux d'un cœur...* — VII. *On parlait de la mort...* — VIII. A DEUX SOEURS. *Lire des*

Mais ces scrupules passèrent. Malgré sa promesse, — promesse de poète, — il avait recommencé à « se distribuer au public dans sa chair et dans son sang ». A voir ses vers imprimés, il avait éprouvé cette joie que connaissent bien tous les écrivains, — et plus encore ceux qui, comme lui, dédaignés de leurs contemporains, espèrent en la justice de l'avenir. Cet autre recueil, le vrai *Livre d'amour*, depuis si longtemps prêt, qui exprimait une passion si profonde et si durable, qui contenait des poèmes si soignés, si heureusement venus à son avis, ne pouvait-il, sinon le publier, au moins l'imprimer, de son vivant ? Ne pouvait-il pas, par prudence ne devait-il pas, en assurer dès maintenant la survivance ?

Ainsi tenté, Sainte-Beuve hésita trois années ; mais enfin, en 1843, il fit le pas. M. Séché suppose qu'une des raisons qui le décidèrent fut qu'il était alors épris de Mme d'Arbouville et qu'il espérait la

vers... — IX et X. *Un jour qu'on croyait avoir trouvé...*, suivi de *Ne coulez plus...* — XI. Un Canevas.

Mais Sainte-Beuve l'avait déjà reproduit, presque tout entier, quoique dispersé, dans ses éditions antérieures. Dès 1840 (25 avril), le Sonnet d'Uhland et les deux Sonnets à deux sœurs avaient paru dans les *Notes et sonnets* faisant suite aux *Pensées d'août ;* et le sonnet *J'ai fait le tour...* (sous le titre Sonnet-Épilogue), après les *Romances* finales. Dans l'édition de 1845, *On parlait de la mort...* avait été inséré parmi les *Pensées d'août ; Paroles, vœux d'un cœur...* et *Un jour qu'on croyait...*, suivi de *Ne coulez plus...*, parmi les *Notes et sonnets.* Il n'y manquait donc plus que l'introduction, le distique : A Deux Soeurs. *Lire des vers...*, et le Canevas en prose.

toucher, — l'éblouir peut-être, — en lui faisant lire son roman avec Adèle[1]. Cette hypothèse ingénieuse paraît au moins probable.

Le *Livre d'amour* fut donc intégralement imprimé. Il en a été tiré un assez grand nombre d'exemplaires, puisque, après la mort de Sainte-Beuve et toutes les distributions faites, M. Troubat dit en avoir trouvé quatre-vingts, qu'il aurait brûlés à Compiègne[2]. Mais on ignore quel fut exactement ce nombre. M. Séché, d'après le testament de Sainte-Beuve, du 19 décembre 1843, parle d'un tirage de deux cent quatre[3]; d'autre part, Paul Chéron, le dernier confident de Sainte-Beuve, dans l'exemplaire de la Bibliothèque Nationale dont nous parlerons plus loin, donne le chiffre rond de cinq cents[4].

1. *Le Livre d'amour de Sainte-Beuve* (*Revue Bleue*, 21 mai 1904, p. 668, col. 2).

2. Lettres à M. Lemaître du 17 novembre 1883 et du 12 avril 1884 (E. Lemaitre, Le *Livre d'amour*, Reims, Michaud, 1895, p. 54 et 56). — Voir *Écho de Paris*, 11 décembre 1896.

3. Article cité, p. 669. — On lira plus loin ce Testament et l'on verra que M. Séché s'est trompé : 204 n'est pas le chiffre des exemplaires *tirés*, mais des exemplaires *restants*. Mais, si l'on admettait le chiffre de M. Chéron, il faudrait supposer que Sainte-Beuve, avant décembre 1843, avait déjà distribué 296 exemplaires : ce qui paraît bien invraisemblable. On serait alors tenté de croire que le livre a dû être tiré à *environ* 200 : les 4 exemplaires supplémentaires, plus les quelques exemplaires déjà distribués, représentant ce que les imprimeurs appellent « la passe ».

4. L'« ex-bouquiniste » qui parle du *Livre d'amour* dans l'*Intermédiaire des chercheurs* du 10 février 1877, croit aussi (mais peut-être d'après Chéron), à un tirage de 500. — A. Karr, dans ses *Guêpes*, parle d'un tirage à 100 exemplaires ; mais nous verrons que Karr était mal renseigné.

Sainte-Beuve offrit son livre à quelques amis des plus intimes, à Mme d'Arbouville, à la duchesse de Rauzan, à Hortense Allart, à Olivier, à Arsène Houssaye[1], plus tard enfin à M. Paul Chéron[2] et assurément à d'autres encore. Pour en mieux assurer l'existence, il avait légué tout ce qui lui en restait à Juste Olivier, et avec les plus méticuleuses recommandations. Le *Livre d'amour*, pour qui lit son testament, paraît être la chose qui lui tient le plus au cœur.

Paris, aujourd'hui 19 décembre 1843.

Ceci est ma dernière volonté.

Je donne et lègue à ma bonne mère, si je meurs avant elle, tout ce que je possède soit en petites rentes, soit en effets, tels qu'habits, linges. Si j'ai le malheur de mourir après elle, je donne et lègue tout ce que je possède et que je viens de désigner à mon ami M. Juste Olivier-Ruchet, de Lausanne. — Dans tous les cas, que je meure avant ou après ma bonne mère, je lègue à mon dit ami, le professeur Olivier-Ruchet, ma bibliothèque au complet et je le nomme mon exécuteur testamentaire.

Il voudrait bien, sur la nouvelle de ma mort, se transporter chez moi à Paris, et y exécuter ce que je lui recommande religieusement. Il trouverait une petite cassette de bois jaune ; en l'ouvrant, il y trouverait des paquets de lettres cachetées et autres pièces qu'il pourrait, ou détruire, ou

1. Cf. lettre du 14 juillet 1845 (*Nouvelle Correspondance*, p. 99).
2. *L'Intermédiaire des chercheurs et des curieux* du 10 janvier 1881, et un *Catalogue* de la librairie Detaille assurent qu'il lui en fut remis trois exemplaires.

garder soigneusement en s'assurant que le *secret absolu* de ces papiers soit gardé. Je m'en remets là-dessus à lui [1].

Il trouverait de plus dans une armoire (ou ailleurs, si je le déplace dans la suite) un ensemble de petits volumes imprimés ayant pour titre *Livre d'amour*. Il s'assurerait de bien recueillir la totalité de ces volumes qui se montent en tout à 204 (plus un petit paquet contenant les *bons à tirer* de ce volume retirés de l'imprimerie). Ce chiffre de 204 est essentiel, afin que pas un exemplaire ne soit distrait. Parmi les 204, un exemplaire est à demi broché en *jaune*, tandis que les autres au nombre de 202 sont brochés en *vert* : il y a de plus, pour faire ce chiffre de 204, un exemplaire en bonnes feuilles non broché :

202 brochés en vert
1 exemplaire mal broché en jaune
1 exemplaire non broché, de bonnes feuilles
plus 1 paquet de *bons à tirer*.

Mon ami Olivier s'emparerait de ces volumes et les conserverait jusqu'à la mort des deux personnes qui, ainsi que moi, n'en doivent pas voir la publication. Après quoi, il serait libre d'en user à sa volonté ; mon intention expresse est que ce livre ne périsse pas. S'il devait retarder lui-même cette publication, il la recommanderait, après lui, à quelque autre de fidèle et de sûr.

— Je voudrais que, parmi les livres de ma bibliothèque, deux ou trois volumes que je me réserve de désigner (tels, par exemple, qu'une *Imitation de J.-C.*, dorée sur tranches, une *Valérie* de Mme de Krüdner demi-reliée en deux volumes, une *Ourika*, un volume intitulé *Poésies de ma Grand'tante*) fussent offerts comme souvenir du plus respectueux et du plus profond attachement à Mme d'Arbouville (Paris, place Vendôme, no 10). Elle sera bien bonne de les accepter, comme

1. Tout semble indiquer que ce sont les lettres d'Adèle.

souvenir du plus dévoué et du plus humble de ses admirateurs et serviteurs.

— Des indications écrites de ma main apprendront à mon ami Olivier ce que je désire qui soit fait de divers papiers qu'il trouvera.

J'offre à lui et à sa chère femme, Mme Caroline Olivier-Ruchet mes remerciements pour leur tendre amitié et leur lègue ma mémoire.

Paris, ce 19 décembre 1843.

Ch.-Aug. SAINTE-BEUVE.
à l'Institut[1].

Mais on sait que l'amitié d'Olivier et de Sainte-Beuve ne dura pas. Olivier, relevé de sa mission d'exécuteur testamentaire, ignora ce que devenait le *Livre d'amour*.

Sainte-Beuve, dit-il[2], me recommandait particulièrement un recueil de poésies plus intimes, presque secrètes, qu'il avait fait imprimer, mais non publiées. Au besoin, elles devaient être transportées en Suisse, chez mon frère, pour plus de sûreté. Il en a peut-être inséré quelques-unes dans la dernière édition de ses premières poésies, mais je ne sais ce qu'est devenu le recueil lui-même.

Ce qu'il était devenu, un autre ami de Sainte-Beuve qui, à la différence d'Olivier, est resté lié avec lui jusqu'à la fin de sa vie, va pouvoir nous l'apprendre. En 1879, M. Paul Chéron a donné à

1. *Revue des Deux-Mondes*, 1er août 1904, pp. 601-603.
2. *Souvenirs* (*Bibliothèque Universelle et Revue Suisse*, août 1876, p. 573).

la Bibliothèque Nationale un volume relié contenant les *Poésies complètes* (édition Charpentier 1840), et le *Livre d'amour*. A la dernière page, son père y avait, de sa main, écrit cette note :

Ce recueil a été tiré à 500 exemplaires, qui ont été détruits par l'auteur, sauf quatre ou cinq donnés lors de l'impression à différentes personnes (Mmes d'Arbouville, de Rozan, Hortense Allart, etc.), un paquet de 10 ou 12 trouvé chez l'auteur après sa mort [1] et 7 qu'il a corrigés et annotés de sa main et fait relier avec différents ouvrages, savoir :

Deux avec *Poésies complètes* de Sainte-Beuve, Paris, Charpentier, 1840, 1845, in-18 ;

Un avec *Volupté*, 3e édition, Paris, Charpentier, 1845, in-18 ;

Un avec *Portraits de femmes*, Paris, Didier, 1845, in-18 ;

Un avec *Œuvres de Louise Labbé*, publiées par L. Boitel, Lyon et Paris, 1845, in-12 ;

Un avec *Lettres de Mlle Aïssé*, édition Ravenel, Paris, Gerdès, 1846, in-18 ;

Un avec *Calixte*, par Mme de Charrière, Paris, Lalitte, 1845, in-18.

La pièce XXXVII, 1er *septembre*, p. 94, a été réimprimée dans la deuxième série du *Parnasse contemporain* de Lemerre, p. 289-290.

Cet exemplaire de la Bibliothèque Nationale est particulièrement précieux [2], parce que Sainte-

1. Cela ne s'accorde pas avec ce que M. Troubat raconte de son auto-da-fé de 80 exemplaires.

2. M. Séché (article cité, p. 669) croit que cet exemplaire (Ye, 4800-4801, Réserve) « était ignoré jusqu'en ces derniers temps à la Bibliothèque ». C'est une erreur. Les fiches du Catalogue manuscrit indiquent expressément que ce volume contient le

Beuve l'a annoté de sa main[1]. Et ces annotations, de nature très diverse, sont toutes très significatives.

Livre d'amour; plusieurs fois les journaux l'avaient signalé et en avaient même extrait les annotations les plus importantes. (Cf. Lamoignon, *le Livre d'amour*, dans *le Gil Blas* du 3 décembre 1896, et Myrtil, *les Amours de Sainte-Beuve* dans l'*Écho de Paris* du 3 janvier 1897, cités dans mon *Sainte-Beuve avant les Lundis*, p. 716). Mais personne n'en avait reproduit les annotations complètes, comme M. Séché l'a fait le premier.

1. Un détail curieux, c'est qu'une feuille collée à la 1re page du volume porte des corrections destinées à l'édition des *Poésies complètes* de 1845. Voici cette note :

« Dans la pièce à Mme Tastu, p. 325, il faut changer ainsi une stance :

Puis à toi, ta blessure est si simple et si belle,
Si dévouée au bien et pour un soin si pur,
Toi, chaque jour laissant quelque part de ton aile
Au fond du nid obscur,
Que c'est, etc.

et dans la pièce à Turquety, p. 463, il faut changer ainsi la stance :

Pour qui donc fleurissent ces roses
Si ce n'est pas pour les offrir?
Rayon de mai, pourquoi courir,
Sans un doux front où tu te poses? etc., etc. »

— La première version de la première strophe était :

...Si dévouée au bien et par un soin si pur,
Toi, chaque jour brûlant quelque part de ton aile
Au foyer trop obscur...

et celle de la seconde

...pour les offrir?
Charmant rayon, autant mourir
Sans un doux front où tu poses!

La strophe de la pièce à Mme Tastu a été encore modifiée dans l'édition définitive de 1861-63 ; et le dernier vers de la strophe à Turquety remplace lui-même ici une autre variante manuscrite rayée. Mais dans l'édition de 1840, la pièce à Mme Tastu se trouve à la page 286, et la pièce à Turquety manque. Il faut donc que Sainte-Beuve se soit trompé en collant ou en faisant coller dans l'édition de 1840 cette note destinée à l'édition de 1845.

Il en est qui révèlent l'importance que Sainte-Beuve attachait à son recueil, l'ardent désir qu'il avait de le voir survivre et lui procurer de la gloire, l'obscur sentiment des reproches qu'il lui attirerait et de la nécessité d'y répondre.

En effet, au verso de la feuille de garde du volume, est inscrite cette dédicace, — qui est une prière à l'ami qui le reçut :

Lege atque tace et fidei tuæ commissum secreto in posterum serva.

Et au dos du faux-titre du *Livre d'amour* lui-même, se lit ce plaidoyer manuscrit :

Ce sont ici des vers d'amour composés autrefois, en ce temps où l'on avait le bonheur de la jeunesse, des vrais plaisirs et des vrais tourments. On s'est décidé à en assurer l'existence, puisqu'ils ont été faits de l'aveu des deux êtres intéressés pour consacrer le souvenir de leur lien. Ils portent avec eux d'ailleurs leur explication plus que suffisante et n'en souffrent pas d'autre ici. Fruit rare et mystérieux de plusieurs années d'étude, de contrainte et de tendresse, ils se ressentent par moments de ce manque de grand air et de soleil ; ils ont sans doute des parties difficiles et obscures, mais ils y gagnent du moins pour la vérité, la sincérité. Ceux qui, tôt ou tard, y jetteront les yeux, pourront y remarquer un mélange et comme un conflit de deux inspirations que le poète n'a pas fondues sans doute autant qu'il aurait fallu. L'amour antique, fatal, violent, y perce et revient déjouer par accès l'amour chrétien, mystique, idéal, qui se flattait de régner. Cette contradiction et ce combat étaient une

partie de l'orage même que le poète agitait en son cœur et qu'il s'est borné à tâcher d'exprimer. S'il lui était permis de s'expliquer par ses propres exemples, il dirait que la manière de *Joseph Delorme* revient ici traverser et troubler celle des *Consolations*, qu'il y a mélange, hélas ! et obscurcissement. On trouvera peut-être qu'il y a chute. Du moins, encore une fois, la poésie en est sincère, et l'âme a coulé par la blessure [1].

Une autre annotation trahit la rancune que Sainte-Beuve avait conçue contre le mari d'Adèle. Il avait imprimé dans la pièce XVI :

Mon amitié peu franche eut bien droit aux rigueurs
Et je plains l'offensé noble entre les grands cœurs.

Il y ajoute ce renvoi :

Non, il n'est pas un noble cœur : artificieux et fastueux, il est vain au fond ; tous ceux qui l'ont pratiqué de près ont fini par le savoir ; mais j'ai longtemps été dupe. J'étais dans l'antre du Cyclope, et je me croyais dans la grotte d'un demi-Dieu.

— Cela complète le « je la hais » du *Journal inédit :* après l'amie, le mari de l'amie !

D'autres notes, — qu'on pourrait appeler les notes historiques, — montrent ce souci de l'exactitude, que les poèmes eux-mêmes, ou les explications imprimées qui y sont jointes, révélaient déjà si

1. Rapprocher de cette dernière phrase le n° 1 du recueil sans titre consacré à Mme d'Arbouville. Voir plus loin.

curieusement. A la pièce XXXIV, Sainte-Beuve avait dit :

> De Boussac, un matin, deux manants m'arrivèrent, etc.

Il raye partout (même à la table) le mot de Boussac, le remplace par Quimper et ajoute :

> C'est *Quimper* au lieu de *Boussac* qu'il y avait primitivement dans cette pièce et qu'il y faut restituer.

A la pièce XLI, il avait parlé de

> ... la prochaine barrière,
> Bizarrement dressée en colonnes de pierre ;

il commente :

> La barrière du Trône, qui pouvait alors sembler bizarre, parce qu'elle était inachevée.

Enfin, au sonnet final :

> Insensé, qu'ai-je fait? . .
> . . . .
> Je voulais la nuance, et j'ai gâté l'ardeur !

il donne cet intéressant détail :

> C'est à ce moment et pour s'efforcer de la ramener, qu'a été écrite la petite nouvelle qui a pour titre *Madame de Pontivy*.

Puis, ce sont les notes du grammairien. A la pièce XXIX, au vers

La rosée à des cils où *pointe* le désir,

il s'excuse ainsi de sa hardiesse :

Pointer pris dans le sens de *poindre* comme dans cette locution : *le verd* (la verdure) commence à pointer. Le verbe *poindre* est impraticable dans la plupart de ses temps.

Ce sont les notes du pédant, heureux d'enrichir ses morceaux d'une épigraphe ingénieuse et bien appropriée, de signaler un rapprochement avec un texte ancien. A l'épigraphe Dantesque du *Livre d'amour*, il ajoute à la main cette autre :

Si faut-il une fois brûler d'un feu durable
(La Fontaine, *Élég.* ii.)

A la peinture de la joie bondissante qu'éprouve Adèle, quand sa tante l'espagnole apporte les lettres de son ami, il rappelle Apollonius de Rhodes :

Ainsi Médée dans le poème des *Argonautiques*, livre III, vers 454.

La pièce XIII avait une épigraphe de Dante ; cela ne lui suffit plus et il en joint une autre :

Cantet, amat quod quisque : levant et carmina curas
(Calpurnius, *Eclog.* xi.)

et comme il y disait

Déjà j'avais en vers chanté ton *Époux-roi*

il renvoie à son modèle, Homère :

Αναξ, au sens antique.

A la fin de la pièce XV, *Qui suis-je et qu'ai-je fait*..., il écrit :

On pourrait mettre à la pièce précédente cette épigraphe : « Je vois que ce n'est pas moi que vous aimez, mais une idée qui vous appartient uniquement et que vous avez rendue digne de vous, et trop peu ressemblante à la chétive créature à qui vous en faites présent. Vous me réduirez enfin à ma juste valeur. J'espère cependant qu'accoutumée à m'aimer et touchée de mes sentiments, vous ne m'en aimerez pas moins. »

(Lettre de Mme de Staal à Mme Du Deffant.)

A la pièce XVII, *Octobre. Elle est à Bièvre*, il avait joint une note imprimée « *Dii autem dederunt ærumnam qui nobis inviderunt una manentes juventute delectari, senectutis limen attingere.* »

(Odyssée, xxiii.)

ce n'est pas assez, et il la fait suivre de cette autre note :

Épigramme de Paul le Silentiaire (*Anthol. Palat.*, v, 255) qui finit par ce distique :

« Τρὶς μάκαρ, ὃς τοίοσι, φίλη, δεσμοῖσιν ἑλίχθη,
Τρὶς μάκαρ, ἀλλ' ἡμεῖς ἄνδικα καιόμεθα[1]. »

A la pièce XXI[2], il lui faut une seconde épigraphe :

Quis mundum capiet locus
(SÉNÈQUE, *Hercule sur l'Œta*, act. III);

et une seconde également à la pièce XXV :

Jouis, jouis désormais
Heureux pasteur, et te tais.
(VAUQUELIN DE LA FRESNAYE.)

Et enfin ce sont les notes de l'homme de lettres, soucieux de parfaire son œuvre, soucieux surtout de recueillir les éloges qu'elle lui a valus. Le son-

1. « Trois fois heureux, ô mon amie, qui fut lié de tels liens, trois fois heureux! Mais nous, nous brûlons séparés. »

2. La pièce XX, *Un mot qu'on me redit...* n'a aucune note manuscrite dans le *Livre d'amour :* mais elle se trouvait déjà à la suite des *Consolations* dans l'édition de 1840. Là, au vers

Nous n'aurions pas le nôtre, avec nous plus d'accord,

Sainte-Beuve a collé une feuille qui porte : « Et dans la vérité, si les hommes me prennent par des endroits où je ne suis pas tel qu'ils me croyent, il y a en moi des maux et des iniquités presque infinies qui ne sont connues de personne et sur lesquelles on ne me dit mot. » (RANCÉ. *Lettre* au maréchal de Bellefonds.) — C'est dans cette édition de 1840 que paraît également pour la première fois, et ajoutée à la main, la première épigraphe actuelle de l'épître à Ampère (*Poésies*, II, 255).

net de l'amant antiquaire (pièce XXXIII) se terminait par :

Mais une veste en cuir, où vite il écrivait,
Sur les bords et partout, chaque trait qu'il rêvait,
Dicton cicéronien ou projet de canzone

Sainte-Beuve modifie :

sitôt qu'il le trouvait,
Beau mot cicéronien ou *beau vers* de canzone.

Et à la dernière page du livre, il recopie orgueilleusement ces félicitations reçues de deux personnes auxquelles il avait communiqué son œuvre :

« Il y a des choses introuvables d'expression et de charme : la pièce *Amour, où donc es-tu, etc.*, puis *N'avoir qu'un seul désir...*, puis le récit du portrait. — Il y a un vers sur la louange acceptée *pour l'absent* qui est divin; puis encore celui qui finit ainsi : *il est fête en son cœur*.

(Lettre de la D. de R.).
[*Duchesse de Rauzan*].

«... C'est un amour enlevé, ravi ; c'est une beauté invincible. Je ne crois pas que chez les Grecs, chez les Latins, ni chez nous, on ait jamais si bien peint les impressions, les sensations que la beauté cause, avec ses airs, ses cheveux, sa façon. Vous pouvez espérer, comme André Chénier, que là chaque homme pourra retrouver ce qu'il aura une fois senti, connu, par la femme et la beauté ! Il y a moins de subtilités que je n'attendais. »

(Lettre de Mme H[ortense] A[llart].)

Ainsi annoté, le *Livre d'amour* devient plus significatif encore, et il semble que l'on y retrouve tous les traits qui caractérisent le plus Sainte-Beuve comme homme et comme poète.

III

La publicité donnée par Saint-Beuve au *Livre d'amour*, fut si discrète et le secret en resta alors si bien gardé, que Victor Hugo n'en apprit rien. La preuve en est que, quelques mois après, il consentit à revoir Sainte-Beuve et à lui rendre service.

La mort de Campenon et de Casimir Delavigne avait causé une double vacance à l'Académie française. Sainte-Beuve posa sa candidature au fauteuil de Delavigne. Il tenait passionnément à être reçu, et d'autant plus peut-être qu'on lui opposait la candidature de Vatout, « homme d'esprit et joyeux convive plutôt que littérateur [1] », mais protégé de Louis-Philippe. Le double vote eut lieu le 8 février 1844 [2]. Saint-Marc Girardin fut choisi d'emblée pour succéder à Campenon ; mais personne ne fut nommé à la

1. *Chroniqves parisiennes*, p. 161.

2. Sainte-Beuve ne se faisait pas d'illusions sur les dispositions de Hugo. La veille du scrutin, il écrivait à Olivier : « J'ai contre moi Hugo, Thiers, très peu pour moi Lamartine. » (*Revue des Deux Mondes*, 2 août 1904, p. 603.)

place de Delavigne et l'élection dut être renvoyée à un mois. Il y avait eu sept tours de scrutin ; au dernier, Sainte-Beuve avait obtenu 17 voix, Vatout 16, Alfred de Vigny 3 ; et la majorité requise était de 18.

Sainte-Beuve fut très affecté de son demi échec ; et il s'en expliquait avec amertume dans une lettre à Victor Pavie[1].

Que vous dire, cher Pavie, en retour de vos belles paroles ? Vous aurez vu qu'au moment où je recevais votre lettre, j'étais en proie à la lutte académique la plus acharnée. Bien que sans issue, elle a été honorable pour moi. On avait tout employé pour Vatout (de la part du roi) ; de plus un ami à moi, M. Pasquier, était malade et sa voix me serait revenue. Enfin la voix obstinée à de Vigny qui m'a opposé son veto jusqu'à la fin a été celle de Victor Hugo ; lui-même a proclamé son vote hautement ; voilà, cher ami, où nous en sommes venus. J'ignore l'avenir et si je pourrai l'emporter. Au cas de défaite, je me retire sous ma tente et reprends ma plume de critique pour ne plus la quitter. Nous voilà loin de la poésie, des souvenirs touchants et de cette piété que devait réveiller la pensée présente des morts. La vie est ainsi faite ; c'est pour cela qu'il peut devenir doux et facile de la quitter[1]...

1. Biré, *Victor Hugo après* 1830, II, 62. — Cf. la lettre à Olivier du 29 février : « Cette affaire académique serait trop longue, et fastidieuse à vous écrire dans tous ses détails. Qu'il vous suffise de savoir qu'il n'eût fallu qu'une voix de plus pour réussir et que Victor Hugo m'a constamment et hautement refusé la sienne, en annonçant qu'il votait moins *pour* Vigny que *contre* moi... » (*Revue des Deux Mondes*, 1er août 1904, p. 604).

La même colère, — et en plus l'humiliation de se voir opposer un si piètre rival, — percent encore dans son avis à Olivier, pour la *chronique* de sa *Revue* :

Pas de réflexion, sinon celle-ci, si vous voulez : à voir les choses de loin et au point de vue du public littéraire, une hésitation si prolongée peut paraître au moins singulière[1].

Enfin, dans des notes intimes, tantôt il épanchait son dépit et sa colère[2], tantôt il affectait de prendre la chose en philosophe[3]; en réalité comme le dit Doudan, il « séchait sur pied[4] ».

Dans la séance du 14 mars, on devait aussi remplacer Nodier, mort trop peu de temps avant le 8 février pour que l'Académie eût pu songer dès lors à lui donner un successeur. Mérimée avait posé sa candidature. Il était tout naturel que Sainte-Beuve songeât à se liguer avec lui pour coaliser autour d'eux tous ceux que leurs doctrines littéraires devaient rendre hostiles aux Vatout, aux Casimir Bonjour, aux Aimé-Martin ou aux Onésime Leroy[5]. Mais il y avait un double obstacle : la candidature de Vigny pouvait provoquer une scission parmi les

1. *Chroniques parisiennes*, 8 février 1844, p. 187.
2. Biré, *Victor Hugo après* 1830, p. 467; — Troubat, *Vie*, p. 56.
3. *Lundis*, XI, pensée XXVIII.
4. *Lettres*, II, p. 44.
5. *Chroniques parisiennes*, p. 190.

alliés naturels de Mérimée et de Sainte-Beuve; la rancune opiniâtre de Victor Hugo l'entraînait plus sûrement encore. Sainte-Beuve, — tant il tenait à ce fauteuil! — ne recula plus : il s'adressa à *Victor Hugo lui-même*, pour obtenir que le chef des romantiques lui donnât sa voix et déterminât Vigny à se retirer! Il faut lire toutes les lettres à Cousin qu'a récemment publiées M. F. Chambon, pour bien suivre le détail de ses démarches, pour voir avec quelle fièvre il les multipliait et l'importance qu'il attachait à se concilier Victor Hugo. A la fin de février, ou plutôt au commencement de mars, il écrivait :

Ce samedi.

Cher Monsieur Cousin,

J'irai causer demain avec vous. Je ne reste pas inactif, je m'occupe de cinq douteux. Mérimée et moi allons de conserve et nous nous aidons ; ainsi, ne croyez pas, si je ne vous ai pas vu, que je m'oublie à rêver. J'agis, mais surtout aux endroits faibles. Je crois mes affaires en aussi bonne situation que jamais, mais c'est toujours à bien peu de chose que tient le succès et c'est ce *peu* que je m'efforce de gagner. A demain, cher monsieur Cousin ; croyez à mes sentiments de respectueuse amitié.

Puis deux jours après :

Ce lundi matin.

Cher Monsieur Cousin,

J'ai vu, en vous quittant hier, M. de Saint-Priest. Il est allé le soir chez Hugo, non sans avoir vu au préalable M. de Vi-

gny. Il a trouvé celui-ci abattu et modeste et il a rendu le second à peu près *neutre*. Je vais ce matin moi-même chez Hugo. Je vous informe de tout ceci, non point pour que vous ne parliez pas de votre côté, mais pour que vous sachiez l'état des négociations entamées. M. Molé va être prévenu également. Ainsi, veuillez porter les derniers coups à la rencontre.

Mille respectueuses et reconnaissantes amitiés.

Et le lendemain :

Ce mardi matin.

CHER MONSIEUR COUSIN,

Tout marche. J'ai vu hier à huit heures du soir M. Hugo; un quart d'heure après est arrivé M. de Vigny. On a causé deux heures durant et Hugo a parlé à Vigny sur son intérêt mieux que je n'aurais pu faire. Hugo, je dois le dire, a été parfait et il a accepté franchement une proposition qui était faite de même. Je les ai laissés causant. Je cours ce matin chez M. Molé. S'il consent, comme j'espère l'obtenir de son amitié, à faire aujourd'hui une démarche auprès de Hugo (car, par malheur, il n'y a pas de séance d'Académie comme nous aurions cru), s'il consent, dis-je, à aller causer de l'affaire chez Hugo, je ne doute pas que le succès ne soit complet, l'amour-propre de Vigny satisfait et la garantie jugée suffisante. J'aurai encore à obtenir de mes amis la ratification de cette garantie pour leur première voix future à Vigny. Mérimée est de concert avec moi dans tout ceci; nous ne nous séparons pas. Hugo, sans accepter Mérimée aussi pleinement, le subit, le prend, au point où l'on est, comme le seul rival possible de Bonjour. — Voilà tant bien que mal expliqué l'état des choses. La suite à demain.

Mille respectueuses amitiés.

Et le lendemain :

Mercredi matin.

CHER MONSIEUR COUSIN,

M. Molé a vu hier soir Victor Hugo : tout est réglé entre eux : il ne s'agit plus que d'avoir le *oui* de de Vigny. C'est l'objet et le but de cette journée. J'ai vu M. Mignet et l'ai prévenu de l'état des choses : il est très important pour moi que M. Mignet soit dégagé par Vigny et puisse voter *au premier tour*. Hugo voterait au premier tour également. Demain vous saurez le reste.

Mille respectueuses amitiés.

Et le lendemain enfin :

Jeudi matin.

CHER MONSIEUR COUSIN,

Avant hier soir, M. Molé est en effet allé chez Hugo : ils sont tombés parfaitement d'accord. C'est Vigny seul qu'il s'agissait de convaincre. Hier soir, Vigny est allé chez Hugo et il y aura eu une longue et opiniâtre conférence. J'ignore encore le résultat : vous le saurez à l'Académie de la bouche de Hugo, qui, s'il a réussi comme je n'en désespère pas, aura obtenu de pleins pouvoirs. Dans tous les cas, la négociation n'aura pas échoué, puisqu'elle nous aura valu Hugo à Mérimée et à moi.

Mille respectueuses amitiés [1].

Tout cela s'était passé dans le plus grand secret, si bien que, à la veille du scrutin, le public ignorait

1. *Lettres inédites de Prosper Mérimée*, s. l. (Dorbon, rue de Seine), 1900.

encore les conventions conclues. Le *National* du 8 mars prophétisait l'élection de Vatout et assurait que Victor Hugo voterait pour lui, afin de complaire au roi et de devenir pair de France[1]. Pourtant le 14 mars, Sainte-Beuve obtenait 21 voix, contre 12 à Vatout et 3 à de Vigny. Victor Hugo avait tenu parole : l'auteur du *Livre d'amour* était élu !

Mais il le payait cher ! Avoir été obligé de revenir en quémandeur, à cette maison de la Place-Royale d'où il avait été chassé, où il avait refusé naguère de se présenter en ami après la mort de Léopoldine, invoquant alors sa dignité chatouilleuse ; avoir dû implorer la protection de cet homme qu'il avait outragé jadis par ses actes, qu'il venait d'outrager à nouveau en imprimant ses vers, qu'il injuriait enfin dans ses notes secrètes ; être contraint de reconnaître que ce rival « avait été parfait », contraint de se proclamer son obligé : quelle humiliation ! quelle revanche pour le mari ! Et après cela, le lendemain du succès dont il lui était redevable, Sainte-Beuve avait l'audace d'écrire, d'un ton dégagé, à Mme Olivier :

Me voilà nommé et content, bien fatigué de ce torrent, très touché des témoignages universels. Il y a eu vers la fin une

1. Biré, *Victor Hugo après* 1830, II, 62.

espèce de *paix plâtrée* entre Hugo, Vigny et moi : CELA A AIDÉ L'ÉLECTION DE MÉRIMÉE. LA MIENNE ÉTAIT ASSURÉE SANS CELA...[1]

On n'a pas plus d'indépendance de cœur!

1. Lettre du 19 mars 1844 (*Bibliothèque Universelle et Revue Suisse*, août 1904).

Dans ces conditions, pourquoi Sainte-Beuve se serait-il imposé une inutile contrainte? S'étant lui-même persuadé qu'il était libre de toute reconnaissance, il recommença de plus belle à faire de publiques allusions à son *Livre d'amour*. En décembre 1844, rééditant ses *Poésies complètes*[1], il ajoutait ce post-scriptum à sa préface de 1840.

On a ajouté dans cette réimpression quelques pièces qui ne faisaient point partie de l'édition de 1840, en s'attachant toutefois à ne pas rompre l'ordre et la gradation des nuances, ce qui est important dans ces volumes de *Sylves*. S'il se trouvait, après cela, des lecteurs assez attentifs pour remarquer encore qu'on a négligé certaines petites choses entre celles qui ont paru dispersées dans les recueils périodiques, ils sont prévenus que l'auteur a eu en cela son intention et *que ces pièces doivent sans doute se retrouver à leur place dans quelque autre partie des œuvres*[2].

Le post-scriptum spécial de la préface des *Pensées d'août* disait d'autre part.

1. Édition datée de 1845.
2. Préface non recueillie dans l'édition définitive.

P.-S. — Un mot encore, pour préciser davantage le genre et la manière de ce qui suit. L'auteur a composé en tout *quatre* recueils de vers, dans chacun desquels, n'aimant pas trop à se répéter, il aurait voulu avoir fait quelque chose de nouveau et de distinct. On a dans *Joseph Delorme* et les *Consolations* les deux premiers de ces recueils ; les *Pensées d'août* sont le quatrième. Entre celui-ci et *les Consolations* il y a donc, à certains égards, une *lacune*, un intervalle : la nuance certainement est autre. Dans les *Pensées d'août*, le poète plus désintéressé, plus rassis, *moins livré désormais aux confidences personnelles*, aurait désiré établir un certain genre moyen, etc...[1]

Sainte-Beuve pouvait parler à son aise. Il savait que ceux même qui comprendraient n'oseraient pas lui reprocher sa réconciliation avec Hugo. Les négociateurs de ces marchandages n'ont point coutume de les divulguer ; Victor Hugo avait des raisons de se taire ; et le public, qui avait vu *trois* voix fidèles à de Vigny devait naturellement penser que Victor Hugo avait voté pour lui comme la première fois[2]. Or, un an après, le 25 février 1845, c'était justement Victor Hugo qui, directeur de l'Académie, devait recevoir officiellement Sainte-Beuve. On juge si l'attention publique était excitée : Mme Emile de Girardin appelant la colère des femmes

1. *Poésies*, II, 133.
2. Les mieux informés avaient bien ouï parler de la demi réconciliation : mais ils la croyaient ultérieure à l'élection (Cf. Biré, *Victor Hugo après* 1830, II, 64).

contre le « renégat »[1], pouvait paraître le porte-paroles de son ami Victor Hugo ; on « s'attendait à de l'imprévu[2] ».

Il n'y en eut point. Sainte-Beuve termina son discours par un salut courtois à Victor Hugo.

Mais en prolongeant, Messieurs, je m'aperçois que je cours risque de répéter involontairement ceux qui lui ont payé ce jour-là sur sa tombe (à Casimir Delavigne) le tribut de douleur de la France, et que je rencontre surtout cette parole gravement éloquente qui fut alors votre organe, qui l'est encore aujourd'hui, et devant laquelle il est temps que je me taise[3].

De son côté Victor Hugo loua dignement « la variété d'aperçus et l'excellent tour d'esprit » du récipiendaire.

Peu d'hommes, lui disait-il, ont donné plus de gages que vous aux lettres et aux graves labeurs de l'intelligence. Poète, dans ce siècle où la poésie est si haute, si puissante

1. *La Presse* du 24 février 1845. — Il est à remarquer que dans l'intervalle (sous un masque, il est vrai) Sainte-Beuve n'avait pas craint d'écrire des comptes-rendus défavorables à Victor Hugo. (Réception de Saint-Marc Girardin : *Chroniques parisiennes*, p. 297. Cf. *Lettre* à Olivier du 2 février (*Revue des Deux Mondes*, 1er août 1904, p. 613-614).

2. Un mois auparavant, le 16 janvier 1845, Victor Hugo répondait à Saint-Marc Girardin. Il y a là sur la femme, « pure et noble compagne de l'homme », un enthousiaste développement (*Actes et paroles*, I, 94-95) qui pourrait être un argument pour ceux qui soutiendraient que Victor Hugo connaissait alors le *Livre d'amour :* ç'aurait été une façon de se porter à l'avance garant de la vertu de sa femme et de la défendre contre les insinuations que pouvait provoquer la réception prochaine.

3. *Portraits Contemporains*, V, 192.

et si féconde, entre la messénienne épique et l'élégie lyrique, entre Casimir Delavigne qui est si noble et Lamartine qui est si grand, vous avez su dans le demi-jour découvrir un sentier qui est le vôtre et créer une élégie qui est vous-même[1]. Vous avez donné à certains épanchements de l'âme un accent nouveau. Votre vers, presque toujours douloureux, souvent profond, va chercher tous ceux qui souffrent, quels qu'ils soient, honorés ou déchus, bons ou méchants. Pour arriver jusqu'à eux, votre pensée se voile, car vous ne voulez pas troubler l'ombre où vous allez les trouver. Vous savez, vous poète, que ceux qui souffrent se retirent et se cachent avec je ne sais quel sentiment farouche et inquiet qui est de la honte dans les âmes tombées et de la pudeur dans les âmes pures. Vous le savez, et, pour être un des leurs, vous vous enveloppez comme eux. De là une poésie pénétrante et timide à la fois, qui touche discrètement les fibres mystérieuses du cœur. Comme biographe, vous avez, dans vos *Portraits de femmes*, mêlé le charme à l'érudition, et laissé entrevoir un moraliste qui égale parfois la délicatesse de Vauvenargues et ne rappelle jamais la cruauté de La Rochefoucauld. Comme romancier, vous avez sondé des côtés inconnus de la vie possible, et dans vos analyses patientes et neuves, on sent toujours cette force secrète qui se cache dans la grâce de votre talent. Comme philosophe, vous avez confronté tous les systèmes; comme critique vous avez étudié toutes les littératures[2].

Puis, avant de revenir à Casimir Delavigne, il accordait à Sainte-Beuve cette louange, qui lui dut-être particulièrement sensible : qu' « en lui le poète ne disparaissait jamais sous le critique et le cri-

1. Une pareille phrase serait-elle possible, si Hugo avait connu alors, même partiellement, les élégies du *Livre d'amour?*
2. *Actes et paroles*, I, 110.

tique ne dépouillait jamais entièrement le poète », et il consacrait à Port-Royal une brillante digression, que Royer-Collard lui-même déclarait « pas trop mal de la part d'un homme de théâtre ».

Sainte-Beuve était enchanté. Il crut devoir adresser à son ancien ami une lettre de remerciement. Victor Hugo lui répondit :

MONSIEUR.

Votre lettre me touche et m'émeut. C'est du fond du cœur que je vous remercie de votre remerciement[1].

V.

Vingt jours plus tard, Sainte-Beuve écrivait à Pavie :

28 février.

... Hugo a été (vous l'avez su) très bien pour moi en cette grave circonstance ; il l'a été d'autant plus que la veille il avait voulu exiger de moi certaines modifications dans mon discours, lesquelles je n'avais pas consenties, et malgré mon refus fort net, il n'a rien changé à ses éloges. Ainsi, tout s'est passé dignement et avec une parfaite convenance. C'est le dernier hommage au passé, hélas ! Il y a même de la division[2] là-dedans. Se féliciter de la convenance et dire que, cette condition rigoureusement observée, tout s'est passé à souhait ! Cher Pavie, qui eût dit cela il y a quinze ans, à

1. Inédite. L'autographe, des archives du vicomte de Spoelberch de Lovenjoul, porte cette note de Sainte-Beuve : « Victor Hugo, après le discours académique. »

2. « Division », c'est ainsi qu'imprime M. Biré. Faut-il lire : « dérision » ?

pareil mois, à pareil jour, lorsque les *Consolations* paraissaient[1] !

Oui, qui eût dit cela ? Mais, à la même date, qui eût dit que Sainte-Beuve imprimerait le *Livre d'amour ?*

1. Biré, *Victor Hugo après* 1830, II, 65. Lettre du 15 mars.

En somme, tout allait pour le mieux, — ou pour le moins mal possible. Et voici, qu'en avril 1845, — au moment même où Victor Hugo était élevé à la dignité de pair de France et l'attention de tous attirée sur lui[1], — voici que le *Livre d'amour* est bruyamment signalé au public. Dans ses *Guêpes*[2], sous le titre *Une infamie*[3], Alphonse Karr[4] publiait l'article suivant :

Grimalkin a fait une singulière découverte. — Il ne s'agit tout simplement que d'une grande infamie que prépare dans l'ombre — un poète béat et confit — un saint homme de poète.

Ledit poète est fort laid. — Il a rêvé une fois dans sa vie qu'il était l'amant d'une belle et charmante femme. — Pour ceux qui connaissent les deux personnages, la chose serait

1. 13 avril 1845.
2. Avril 1845, p. 24.
3. Dans le sommaire.
4. Il paraît qu'Alphonse Karr était destiné à être mêlé à la vie de Victor Hugo. Il avait, selon M. Séché, été avant lui l'amant de Juliette (*Revue de Paris*, 13 février 1903, p. 129). — Alphonse Karr se vengeait-il de l'article de Sainte-Beuve sur lui? (*Premiers Lundis*, II, p. 411-412.)

vraie qu'elle n'en resterait pas moins invraisemblable et impossible.

Cet affreux bonhomme ne s'est pas contenté des joies qu'il a usurpées à la faveur d'un accès de folie ou de désespoir causé par un autre. — Il ne trouve pas que ce soit assez d'avoir eu une belle femme, il veut un peu la déshonorer. — Sans cela, ce ne serait pas un triomphe suffisant.

Il a réuni dans un volume — de 101 pages — toutes sortes de vers au moins médiocres qu'il a fait (*sic*) sur ses amours invraisemblables. — Il a eu soin d'en faire un dossier avec preuves à l'appui, — pour laisser sur la vie de cette femme la trace luisante et visqueuse que laisse sur un rose le passage d'une limace.

Non seulement il a eu soin de relater dans ses vers — toutes les circonstances de famille et d'habitudes qui ne permettent pas d'avoir le moindre doute sur la personne qu'il a voulu désigner; — mais encore il l'a nommée à diverses reprises. Cette infamie, tirée à cent exemplaires, doit être cachetée et déposée chez un notaire — pour être distribuée entre certaines personnes désignées — après la mort de l'auteur.

J'espère qu'à cette époque — les gens qui liront cette œuvre de lâcheté — trouveront ce monsieur encore plus laid qu'il n'était de son vivant.

Ce livre de haine — est appelé par l'auteur *Livre d'amour*.

Il est inutile de me demander des explications sur ce que je dis ici, — j'en refuserais même à mes amis les plus intimes; — je n'en donnerai qu'à l'auteur du livre, s'il me les demande.

Pour que ce personnage — sache bien qu'il y a un honnête homme qui le regarde — et qui sait ce qu'il fait, — je vais transcrire ici une des pièces du recueil qui ne désigne personne, mais qui lui montrera, à lui, que j'ai son secret tout entier entre mes mains.

LIVRE D'AMOUR

XXX

SONNET

Aux Champs-Élysées

[Suit le sonnet: *Laisse ta tête*, *Amie...*]

Ceci ne fait que raconter d'une manière laidement érotique une promenade en fiacre avec une femme; — mais, trois pages avant, cette femme est clairement désignée; — trois pages après, elle est nommée.

On trouve dans ce recueil — et les jours de rendez-vous — et la maison où l'on se réunissait, avec le quartier et la rue. On peut y aller tout droit: — rien ne manque au dossier.

J'espère deux choses: — d'abord que cette révélation empêchera l'auteur de donner suite à sa mauvaise action.

J'espère plus encore que ces vers sont un rêve ou un mensonge, car, s'il avait éprouvé l'amour dont il parle, s'il l'avait inspiré surtout, — son âme se serait assez épurée à ce feu sacré pour lui rendre impossible une pareille action — plus odieuse encore que je ne veux le dire, dans la crainte de l'éclairer pour d'autres que pour lui.

Alphonse Karr, dans la suite est revenu sur cet épisode[1]. Après quelques paroles violentes contre Sainte-Beuve[2], il raconte ainsi l'histoire :

1. *Livre de Bord*, p. 231.

2. P. 230. Il rappelle sa fameuse aventure avec Louise Colet, et le poignard offert « dans le dos » par la virago. Le lendemain, Sainte-Beuve serait venu le voir de la part de Cousin qui s'intéressait fort à Louise Colet : « Je suppose qu'il aura dit à M. Cousin qu'il avait trouvé un homme irrité, décidé à faire du scandale,

... Je dois dire ici que, ce qu'on va lire à propos de Sainte-Beuve, je l'ai écrit et publié de son vivant, à une époque où nous étions jeunes tous les deux.

Un jour — c'était en 1845 — un ouvrier imprimeur auquel j'avais rendu je ne sais quel très petit service, vint me trouver et me dit :

« Monsieur, il se prépare dans telle imprimerie une infamie dont je crois devoir vous avertir ; on compose et on va imprimer à 100 exemplaires un livre de M. Sainte-Beuve, où il est question de Mme ... Je vous apporte une épreuve de l'ouvrage que j'ai fait voler, espérant que peut-être vous trouverez le moyen de sauver cette malheureuse femme, qui est la femme d'un de vos amis, lequel est aussi le sien. »

Et dans le numéro des *Guêpes* d'avril 1845, j'écrivais ceci : [suit l'article cité plus haut].

Je m'étais ménagé la ressource d'enfermer le mari, s'il venait me questionner, dans ma résolution générale et inébranlable, annoncée d'avance, de ne donner d'explication à personne.

Tout le monde reconnut Sainte-Beuve ; quelques-uns seulement soupçonnèrent la femme et personne ne dit son nom. Je fus, comme je devais l'être, inflexible dans ma résolution à son sujet.

Le lendemain de l'apparition des *Guêpes*, il y eut du bruit

mais qu'il m'avait, lui, Sainte-Beuve, calmé et amené aux meilleurs sentiments ; toujours est-il que, un mois et demi plus tard, il était nommé Bibliothécaire à l'Institut. Ce double fait a été constaté dans les *Guêpes* d'alors. La visite de M. Sainte-Beuve est du 18 juin 1840 et sa nomination est du 8 août de la même année. »

P. 321 : « Ce n'était pas une de ces laideurs ordinaires, naïves, qui font dire d'un homme : «Il est laid... comme tout le monde » ; c'était une laideur pauvre, une poignée de cheveux jaunâtres, un de ces regards en dessous et fuyants qu'on acquiert au séminaire et à cette époque de la vie où le dedans vient faire son empreinte sur le dehors et achever la figure de l'homme en lui donnant « la physionomie »; le dedans n'avait pas eu le moyen d'embellir le visage, au contraire. »

« dans Landerneau ». Il n'était pas neuf heures du matin, que je reçus une visite.

Sainte-Beuve ?

Non, la pauvre femme.

Je lui affirmai que je ne croyais pas un mot....

« Vous avez tort, me dit-elle, pâle et solennelle, vous avez tort de ne pas croire ; car c'est vrai. Mais je vais vous dire comment c'est arrivé ! Il était l'ami le plus intime de mon mari et avait pris facilement dans la maison l'attitude qu'on laisse prendre à ce que, nous autres femmes, nous appelons un homme sans conséquence, car c'est de ces hommes qu'on ne traite pas comme des hommes, un défroqué de naissance. Il vint un jour m'avertir que mon mari me trahissait, qu'il avait pris au sérieux les arbres de toile, le soleil d'huile, les couronnes de carton, les femmes de céruse, les épées de bois, etc., en un mot qu'il était amoureux d'une fille de théâtre. Un ami eût pu me donner du courage et de la sagesse, me faire voir le peu de durée probable d'un caprice de ce genre ; mais lui, il me plaignit comme une femme dont la vie était finie et perdue ; c'était une passion irrésistible et qui ne finirait jamais ; il me vantait la beauté, l'esprit de ma rivale ; enfin, il prépara soigneusement un désespoir auquel il pût offrir des consolations et une vengeance. D'abord je ne voulus pas croire, je demandai des preuves : il en vola à son ami et me les apporta ; alors, froide, glacée, folle, je lui dis : « Je veux me venger, mais je ne veux pas qu'on puisse attribuer ma vengeance au libertinage, ni même à la légèreté ; je veux prendre pour complice d'une faute qui sera unique, un homme qu'on ne puisse m'accuser d'aimer, un homme qui ne puisse pas m'avoir plu ; je choisirai donc le plus laid, le plus désagréable, le plus ennuyeux, le plus traître, le plus répugnant au physique et au moral, des hommes que je connaisse : c'est vous dire que j'ai pensé à vous : voulez-vous de moi ? »

J'ouvre une parenthèse, pour répéter que tout ce que je

raconte ici a été écrit et imprimé, et toujours signé de mon nom, du vivant de l'homme dont je parle; sans quoi je ne me croirais pas autorisé à l'écrire aujourd'hui. La dernière fois que j'en ai parlé, c'est, il y a quelques années; alors il lança contre moi un vieux bas-bleu rouge, qui vomit contre moi ses trois dernières dents.

Quant à la pauvre femme dont cet ascétique libidineux, avait publié le malheur en vers obscénico-séraphiques, elle suivit mon conseil. En me quittant, elle alla chez lui, le menaça de tout dire à son mari et à ses parents. Il eut peur; il lui livra ce qu'il jura être toute l'édition, qui fut lacérée et brûlée devant elle. J'espère qu'il n'en a pas gardé clandestinement d'exemplaire et qu'il n'en reste que le sonnet que j'ai cité.

Admettra qui voudra un tel conte! Pour moi, je n'en crois rien. Je ne crois pas qu'Adèle soit allée faire à Alphonse Karr une pareille confession. Je ne crois pas que, si elle le lui eût fait, elle eût conservé assez de sang-froid pour songer à ces gentillesses de style. Je ne crois pas qu'elle eût été assez sotte pour imaginer qu'on accepterait un récit à ce point invraisemblable, qu'on accorderait la moindre foi à cet offre de vengeance présentée en termes si peu tentants. Je ne crois pas qu'elle soit retournée chez Sainte-Beuve pour demander la destruction de l'édition. Tout ce que nous savons des faits antérieurs nous crie qu'il n'y a point même là une apparence de vérité. Enfin, tout ce que nous verrons encore réfute ces inventions : une femme aussi

cruellement outragée par une complicité si humiliante et par des délations si atroces, une femme qui a pour cet infâme « profiteur » une telle haine et un tel mépris, ne s'expose jamais à se retrouver en face de lui, sinon pour lui jeter son indignation au visage. Et nous savons que Mme Hugo a écrit à Sainte-Beuve des lettres amicales ; nous savons qu'elle l'a revu chez lui ! Le silence de Sainte-Beuve, dont A. Karr se targue ici, ne signifie absolument rien. Que pouvait-il faire ? Toute provocation, toute dénégation même ne redoublait-elle pas le scandale ?

Enfin, nous pouvons prendre Alphonse Karr en flagrant délit d'inexactitude. Qu'est-ce que c'est que ce livre, signalé à la *Bibliographie de la France* le 11 novembre 1843, et qui n'est pas achevé d'imprimer en avril 1845 ?

Si nous vivions encore au siècle des miracles,

nous aurions peine à croire à celui-là. Et le mieux, c'est que l'on peut retrouver l'origine de cette « inexactitude ». Pons, dans son livre, *Sainte-Beuve et ses inconnues*, — oubliant les dates, — avait, à la légère, lancé cette hypothèse : « L'indiscrétion de quelque compositeur de l'imprimerie éventa le

secret[1] » ; et Alphonse Karr trouvant l'explication bonne l'adopta, pour couvrir le coupable[2].

Quel était ce coupable? Si ce n'était point, — si ce ne pouvait pas être, — un typographe occupé *alors* à l'impression du *Livre d'Amour*, était-ce un de ceux à qui Sainte-Beuve avait confié son opuscule mystérieux? Était-ce une personne qui l'aurait tenu, — ou en aurait tenu des fragments, — d'un typographe de 1843? Sainte-Beuve penche pour cette dernière hypothèse, à en juger par sa lettre du 14 juillet 1845 à Arsène Houssaye :

Mon cher poète,

Voilà ma nouvelle édition de poésies : c'est bien assez de vers comme cela.

Je vous rappelle instamment ce que vous m'avez promis de faire pour les autres : tâchez, à tout prix, et aussi promptement que vous le pourrez, de les avoir entre vos mains. Tout ce que vous croirez devoir faire à cet effet sera bien fait, et un vrai service dont je vous resterai profondément reconnaissant.

1. P. 106.

2. Cf. E. Lemaitre, *le Livre d'amour*, p. 58-59, lettre de Pons du 22 avril 1884 : « C'est par induction et un peu au hasard que j'avais d'abord affirmé qu'Alphonse Karr avait abusé de l'indiscrétion d'un ouvrier typographe pour éventer le secret. Cette hypothèse a depuis lors été corroborée par l'aveu du piquant écrivain, dans son *Livre de Bord*, où il déclare qu'il a profité sans scrupule ni vergogne d'un tel abus de confiance. » — Remarquer un détail qui prouve quelle autorité ont les affirmations de Karr. Il déclare espérer que le livre tout entier a été détruit : et l'ouvrage de Pons est la preuve éclatante du contraire ; et cet ouvrage est *antérieur* au *Livre de Bord !*

Si l'idée que vous ne les demandez que pour en *publier* donnait des scrupules à ceux qui pourraient avoir ces vers entre les mains, vous pourriez les rassurer et dire que vous vous réservez de publier ou de ne pas publier, que vous voulez choisir, et que vous ne désirez pas moins acquérir le *tout :* veuillez donner ce qu'on en demanderait — Et encore, garantissez leur le secret.

Mais je me confie, en cette négociation, à votre esprit et à votre amitié.

Une prière encore :

Au cas où ces personnes diraient qu'elles n'ont plus les vers entre leurs mains, ne pourriez-vous savoir d'elles :

1° Si ce qu'elles avaient était plus que de simples épreuves ;

2° Si c'était une partie ou la totalité ;

3° Si ce qu'elles avaient entre les mains n'en est point sorti pour passer entre celles de la personne qui en a fait, il y a une couple de mois, un si mauvais usage [1].

Alphonse Karr, dans une lettre à Mme Victor Hugo, a aussi parlé d'épreuves fragmentaires [2]. Pourtant, à en croire Arsène Houssaye, il ne s'agissait point d'épreuves, il s'agissait bien d'un *Livre d'amour* offert par Sainte-Beuve : « J'eus beau faire, je ne pus arracher l'exemplaire que j'avais eu entre les mains et qui appartenait à un autre ami de Sainte-Beuve, qui s'était brouillé avec lui [3]. »

1. *Nouvelle Correspondance*, 99.
2. Voir plus loin, page 260, note 1.
3. *Journal*, 28 février 1895.

Ainsi, Sainte-Beuve s'inquiétait. Il sentait que l'opinion publique lui serait défavorable et, sur le moment, il était prêt à se repentir : « Un jour, écrit Houssaye, Sainte-Beuve, qui payait par de rudes angoisses ce *Livre d'amour*, m'a serré la main en me disant : « Les bonnes fortunes deviennent de mauvaises fortunes, si on les conte. Il faut n'en parler qu'à son cœur[1]. » Ses craintes étaient justifiées ; ses ennemis, qui n'avaient pas manqué de le reconnaître, ne manquèrent pas de tirer parti de sa faute. J'ai raconté ailleurs, et je n'y reviens pas, comment Michiels, en 1848, se servit du *Livre d'amour* pour ameuter contre lui la pudeur belge et comment le froid accueil qui, grâce à ces révélations, lui fut fait à l'Université de Liège, le détermina à rentrer en France au bout d'une année[2].

Mme Victor Hugo ne dut pas être moins émue de

1. E. LEMAITRE, *le Livre d'amour*, p. 77, lettre du 27 août 1885.
2. *Sainte-Beuve et Michiels.*

l'article d'Alphonse Karr. Il ne nous est point possible, en effet, de douter qu'elle le connût, puisqu'il subsiste une lettre où l'auteur même s'en explique avec elle[1]. Par quelles angoisses elle passa sans doute! Hélas! peu de mois après, une scène intime vint à la fois la rassurer... et la punir. Une nuit, à quatre heures du matin, son mari rentra, effaré; il se mit à genoux devant elle et lui confessa humblement le scandale auquel il venait d'être mêlé. Amant de la femme d'un peintre, le peintre Biard, il avait été surpris en flagrant délit. Sa complice

1. *Bulletin mensuel de la librairie A. Rouquette*, n° 15, mai 1893 : « N° 7272, *Livre d'amour* Paris (Pommeret et Guénot), 1843, pet. in-8°, demi-rel., dos et coins de mar. r. n. rog. (imitat. de rel. romant., par Canape), 500 francs. — Rare recueil de poésies que Sainte-Beuve n'a pu parvenir à détruire en entier. Précieux exemplaire relié sur brochure, orné du portrait de l'auteur et contenant les dernières corrections de l'auteur et le bon à tirer de ce livre. De plus, on a joint une lettre autographe d'Al. Karr à Mme V. Hugo, constatant que, quand il disait avoir sous les yeux le livre dont il n'avait vu que des lambeaux d'épreuves, il mentait. »

C'est le même exemplaire, j'imagine, que le libraire Léon Vassoille (Lyon) annonce ainsi dans son *Catalogue mensuel*, n° 1, mai-juin 1899, n° 211 : « *Livre d'amour*, Paris (Pommeret et Guénot), 1843, pet. in-8°, demi-rel., mar. r. avec coins, dos plat, fil., dos orné, absol. non rog. (Canape-Belz), 625 francs. — Exemplaire unique, relié sur brochure, de ce rare recueil que l'auteur n'a pu parvenir à détruire entièrement. C'est celui de corrections de Sainte-Beuve, corrigé de sa main, en notes marginales, avec les bons à tirer signés sur chaque cahier. On y a joint une lettre de Alphonse Karr à Mme Alice (*sic*) Hugo, ayant trait à l'ouvrage, ainsi qu'un beau portrait de Sainte-Beuve. »

Un *Catalogue de beaux livres modernes* (Th. Belin, 1893) annonce un autre exemplaire auquel sont jointes « deux lettres autographes de la plus haute curiosité ». J'ignore de qui elles sont.

était en prison. Lui-même, que sa qualité de pair rendait inviolable, était resté en liberté; mais le mari allait déposer une plainte en adultère entre les mains du Président de la Chambre des pairs; et la Chambre, convoquée en lit de justice, allait le juger, le condamner à grand bruit. Sans doute, pour s'humilier ainsi devant sa femme, Victor Hugo devait avoir méprisé les accusations portées contre elle. Mais, elle, ne pouvait-elle point se dire qu'un temps avait existé où elle n'était point exposée aux confidences de ce genre, et que c'était elle-même qui, ébranlant la confiance de son mari, avait tué son amour, et provoqué ses infidélités? Elle ne protesta point; elle ne fit point de menaces; mais elle se mit aussitôt en campagne pour étouffer l'affaire. C'est elle-même qui alla supplier le peintre en faveur des coupables; qui, aidée du chancelier Pasquier et de Louis-Philippe, le décida à retirer sa plainte; et qui, dit-on, alla en personne chercher sa rivale, la fit sortir de prison et l'assista dans sa première entrevue avec l'époux outragé[1].

Autour d'elle cependant, on l'avait reconnue dans l'héroïne du *Livre d'amour* : « On jasa beaucoup, dit Arsène Houssaye, tout le monde con-

1. Biré, *Victor Hugo après* 1830, II, 83-87; — Chenay, *Victor Hugo à Guernesey*, p. 126-129; — Séché, *Mme Drouet* (*Revue de Paris*, 15 février 1903, p. 46).

damna Sainte-Beuve. La lettre qu'il m'écrivit prouve bien son repentir. Nul ne lui pardonna, hormis V. Hugo, qui n'avait pas douté un seul instant de la vertu de sa femme. Charles Hugo médita une vengeance à l'épée; mais ses amis le calmèrent en lui disant que le silence était d'or pour traiter les affaires de cœur. « Vous avez raison, mes amis, dit Charles Hugo, les odieuses calomnies de Sainte-Beuve s'effacent devant sa laideur; mais ces calomnies ne pouvaient atteindre la femme de Victor Hugo[1]. »

Est-il vrai que Victor Hugo lui-même « ait pardonné? » Ce serait bien invraisemblable de l'auteur des *Châtiments*. Il recevait là un outrage bien plus grave que les critiques de Nisard ou de Planche, et l'on sait quelles vengeances il a tirées de ces deux ennemis.

Seulement, il était, lui aussi, paralysé par les circonstances : protester publiquement, c'était publiquement reconnaître sa femme dans l'héroïne du *Livre d'amour* et confirmer les soupçons publics; c'était attirer l'attention sur ses propres mésaventures amoureuses. Dès le mois de juillet, il avait dû promettre au roi de disparaître quelque temps et il avait pris des passe ports pour l'Espagne ; en réa-

1. *Journal*, 20 février 1895.

lité il ne quitta point Paris et se tint enfermé [1]. En tout cas, il ne pouvait faire de bruit. J'imagine pourtant que c'est alors qu'il prépara sa réponse :

A S...-B...

Que dit-on? On m'annonce un libelle posthume
De toi. C'est bien. Ta fange est faite d'amertume;
Rien de toi ne m'étonne, ô fourbe tortueux.
Je n'ai point oublié ton regard monstrueux
Le jour où je te mis hors de chez moi, vil drôle,
Et que sur l'escalier, te poussant par l'épaule,
Je te dis : « N'entrez plus, Monsieur, dans ma maison ! »
Je vis luire en tes yeux toute la trahison,
J'aperçus ta fureur dans ta peur, ô coupable,
Et je compris de quoi pouvait être capable
Ta lâcheté changée en haine, le dégoût
Qu'a d'elle-même une âme où s'amasse un égout,
Et ce que méditait ta laideur dédaignée;
Car on pressent la toile en voyant l'araignée.

et en marge cette note.

Ne publier ceci que si le libelle paraît; autrement, faire grâce à cette vilaine ombre.

Le *libelle* n'a point paru ouvertement, — ou du moins pas tout entier, — du vivant de Victor Hugo et cette réponse n'a été connue qu'après sa mort [2].

1. Biré, *Victor Hugo après* 1830, II, 87, lettre de Sainte-Beuve du 19 septembre.
2. *Figaro* du 28 décembre 1896.

IV

Ainsi, Victor Hugo se solidarisait avec sa femme; il traitait dédaigneusement de calomnie le récit de Sainte-Beuve; il y voyait l'ignoble vengeance d'une « laideur dédaignée ». S'il en est ainsi, il est clair qu'il ne pourra jamais plus y avoir le moindre rapport amical entre le diffamateur et le mari de la femme diffamée, bien moins encore entre le diffamateur et sa victime elle-même.

Entre Victor Hugo et Sainte-Beuve, en effet, il n'y en eut plus; ils s'évitèrent, et quand parfois il n'avaient pu s'éviter, il se produisait une scène orageuse : le *Journal* inédit de Sainte-Beuve en mentionne une, le 16 juillet 1846, au sortir de l'Académie.

Mais, entre Mme Victor Hugo et Sainte-Beuve, il y eut encore des relations affectueuses ; il y en eut toujours.

En juin 1848, elle courut de graves dangers : « Le 25, entre six et sept heures du matin, deux mille

insurgés s'étaient portés sur la caserne des Minimes, située rue des Tournelles et sur diverses issues de de la Place-Royale. Malgré une vigoureuse défense, les troupes se virent bientôt cernées de toutes parts ; les cartouches manquaient, les issues étaient fermées, même le cul-de-sac Guéménée; on apportait de la paille pour brûler les portes au fond du passage. Tout à coup, on apprend que la caserne des Minimes, qui commande l'une des portes de la place et qu'occupent 50 hommes de la garde républicaine, commandés par le sous-lieutenant Lebas, vient d'ouvrir ses portes aux insurgés. Ceux-ci se précipitent par la rue des Tournelles dans la Place-Royale; les gardes nationaux surpris se jettent sous les galeries; la mairie est évacuée et cinq compagnies du 18[e] léger rendent les armes. Il était huit heures et demie. La maison de Victor Hugo était vide. Depuis la veille M[me] Hugo et ses enfants s'étaient réfugiés chez un ouvrier fumiste et ils s'y tinrent cachés pendant plusieurs jours[1]. » Dès que le calme fut un peu rétabli, Sainte-Beuve s'empressa de lui demander de ses nouvelles :

Le 27.

Chère Madame,

Au milieu de cette horrible crise où vous venez de passer, comment êtes-vous, vous et les vôtres? J'ai bien pensé à vous

1. Biré, *Victor Hugo après* 1830, II, 130.

dans ce cercle de fer où vous étiez enfermés. Comment vont vos fils? Un mot, un simple mot : *bien* ou *assez bien*, jeté à la poste, me donnerait une vraie joie. Votre mari a-t-il pu être avec vous?

Je suis tout à vous, chère Madame, avec mille respects[1].

Quand il quitta Paris pour aller à Liège, il ne cessait point d'être tenu au courant de ce qui lui arrivait : « *On* ne demeure plus rue d'Isly, mais rue de La-Tour-d'Auvergne, 97 »[2], écrivait-il à Pavie, le 1er mai 1849.

Puis, vint le coup d'État et l'exil de Victor Hugo. Réfugié à Bruxelles, — avec Juliette! — il avait laissé sa femme et sa fille à Paris. Ce furent elles qui présidèrent à la vente à l'encan qui fut faite de tout son mobilier. « Le lendemain, avant de quitter Paris, Mme Victor Hugo se présentait au numéro 11 de la rue Montparnasse, chez Sainte-Beuve. Elle venait lui demander de ne rien écrire contre son mari, tant que celui-ci serait en exil. Cette demande fut faite en toute simplicité et toute noblesse, sans allusion au passé, sans un reproche et sans

1. Inédite (Des archives Lovenjoul — naturellement).
2. Biré, *Victor Hugo après* 1830, II, 155. — Hugo après juin 1848 était allé demeurer rue d'Isly, n° 5 : Ses enfants avaient eu une si affreuse impression des quatre journées de batailles livrées à la Place-Royale qu'ils n'avaient plus voulu y rester (Lettre de Mme Hugo à Pavie, 20 juillet 1848, Cf. Biré, *Victor Hugo après* 1830, II, p. 131).

une plainte, Sainte-Beuve fut ému, il promit et il a tenu sa promesse[1]. »

1. Biré, *Victor Hugo après* 1852, p. 32. M. Biré n'indique pas la source de son récit. — Cf. la lettre de Sainte-Beuve à quelqu'un qui lui écrivait qu'on attribuait à la crainte de déplaire aux Tuileries son silence sur les *Contemplations* de Victor Hugo :

Ce 17 mai 1856.

Monsieur,

Puisque vous voulez bien prendre intérêt à ce qu'on dit de moi (ce que depuis déjà longtemps je ne fais guère pour mon compte) voici ce que vous pouvez répondre à ceux qui attribuent mon silence sur M. Victor Hugo à quelque motif plus digne d'eux que de moi.

J'ai été *aussi lié avec M. Victor Hugo qu'on peut l'être*, ainsi que l'attestent mes Poésies. Cette liaison a cessé, il y a plus de vingt ans, par des raisons qui sont restées entre nous. Je n'ai donc pas à écrire sur lui depuis ce temps-là, et je ne saurais le faire comme il convient à un critique indépendant, sans paraître méconnaître et violer une ancienne amitié, ou sans avoir l'air d'y vouloir remonter et de m'y reprendre.

Depuis son exil, il est devenu encore un sujet d'examen *plus impossible* pour moi. Non pas que je sois embarrassé pour le fond même de la politique. J'ai connu M. Victor Hugo en 1827, encore royaliste d'un royalisme très pur; puis libéral, comme il convenait à un homme de sa génération. En 1848, il est devenu républicain, mais modéré, ambitieux cependant. En 1849, il était bien avec le président Louis-Napoléon. A l'Assemblée seulement, il s'est fait *rouge*. Au 2 décembre et depuis, il a jugé à propos de se signaler de plus en plus de ce côté, mais avec une violence qui lui a rendu sa rentrée en France plus difficile qu'à aucun autre. Depuis ce temps-là, je le considère moins comme un exilé que comme un combattant, et je ne crois pas que cette attitude lui déplaise. Il fait la guerre dans son île et à sa manière. Vous avez pu lire les poésies politiques qu'il a lancées à plus d'une reprise.

Maintenant, il lui plaît de se présenter par un côté tout serein et contemplatif, comme un pur poète ; mais ce sont là des divisions qu'on ne peut accepter dans un examen véritable où l'on embrasserait tout le talent. Il faudrait donc en revenir aux parties où la critique ne doit pas toucher. C'est là un inconvénient.

Si on veut le louer, sans doute on le peut faire, et beaucoup de gens le font et le feront. Je me garderai de rien dire qui y soit contraire. Pour moi je ne le ferai pas, parce que ma louange serait accompagnée de trop de restrictions qui paraîtraient des offenses à un homme de grand talent dans le malheur, — ou parce que, en supprimant toutes les critiques sérieuses, je serais réduit à faire, ce que vous paraissez désirer, acte de générosité!

Or, je n'ai pas à prendre ce rôle, — je ne tiens qu'à être équitable ; — quant à l'idée des Tuileries et aux autres pareilles, veuillez savoir, Monsieur, ce qui vous étonnera peut-être, que je n'y suis jamais allé sous aucun

Mme Hugo rejoignit son mari et le suivit en Belgique, à Jersey, à Guernesey. On sait qu'elle vie elle y mena. Mme Drouet accompagnait partout Victor Hugo, s'installait à chaque fois non loin de lui, le recevait à dîner lui et ses invités, protégeait ses enfants contre les sévérités de leur père, avait la *bonté*, parfois, de songer à Mme Hugo, et, quand elle traitait un de ses parents de « boire à sa santé[1] ». Que devait penser la pauvre femme délaissée? Quels souvenirs du passé revivaient en sa mémoire? Nous pouvons le deviner par la scène que raconte Alfred Asseline :

Il y a dans la vie des heures marquées pour le chagrin. J'entrai un jour d'automne dans le salon de Mme Victor Hugo à Hauteville et je la trouvai seule, songeuse, un peu affaissée. Ses yeux étaient déjà bien affaiblis et ne pouvaient s'apercevoir de l'émotion qui me causait son état maladif.

— Tu ne dînes pas avec moi aujourd'hui, me dit-elle.

— Pourquoi donc?

— Ces messieurs ont arrangé une petite fête chez Mme Drouet et ils comptent sur toi.

régime et pas plus sous celui-ci que sous un autre; qu'à l'heure qu'il est, je n'ai jamais vu le chef de l'État et n'ai *jamais eu l'honneur de lui parler*. Cela répond à tout. Ce qui ne m'empêche pas de penser (et j'en ai le droit, à cause même de mon indépendance) qu'il est peu convenable à un homme qui, comme moi, approuve fort l'ordre actuel, le régime actuel, et qui estime que la société en a grandement besoin, de venir exalter sans nécessité un poète de grand talent sans doute, mais qui a fait en sorte que son nom fût désormais un nom de guerre. — Vous voyez que j'ai plus d'une raison à l'appui de mon silence.

(*Correspondance*, I, 212).

1. Biré, *Victor Hugo après* 1852, p. 213, note.

— Mais je préfère dîner avec vous, je ne veux pas vous laisser seule.

— Je dînerai avec ma sœur. Et puis, tu me désobligerais... J'insiste pour que tu ailles chez Mme Drouet. Tu feras plaisir à mon mari. On n'a pas beaucoup de distractions ici; je te répète qu'on compte sur toi. Vous rirez, vous vous amuserez.

Je regardai ma cousine dans l'ombre pâle que répandaient les grands rideaux aux plis épais. Son front était de marbre, ses lèvres décolorées, son regard presque éteint.

J'approchai mon fauteuil près du sien et nous nous oubliâmes dans des causeries sans fin... Le jour baissait, nous n'échangions que de la tristesse.

— Ah! bien! va-t-en, me dit-elle, tu me ferais pleurer.

Je fis quelques pas vers la porte. Elle me rappela :

— Tu m'écriras ce beau vers que tu citais tout à l'heure :

Le Temps, vieillard divin, honore et blanchit tout.

Maintenant, va vite retrouver tes cousins, ne te fais pas attendre [1].

« Le Temps, vieillard divin, honore et blanchit tout » : c'est le dernier vers du sonnet *Si quelque blâme, hélas!...* d'un sonnet de Sainte-Beuve, d'un sonnet du *Livre d'amour*, d'un sonnet adressé à Mme Hugo elle-même. Quel souvenir et à quel moment!

Mais il y eut encore d'autres scènes, — plus pénibles. Albert Lacroix, l'éditeur des *Misérables*, avait eu l'idée de fêter le soixantième anniversaire de Victor Hugo ; mais il était gêné par une difficulté

1. Asseline, *Victor Hugo intime*, p. 283.

grave. Comment offrir un banquet au poète sans y inviter Mme Drouet? et comment inviter Mme Drouet en même temps que Mme Hugo. Ce fut la femme légitime qui, d'elle-même, déclara ne voir aucun inconvénient à ce qu'on invitât Mme Drouet, ou plutôt demanda qu'elle fût invitée. Toutes les deux furent placées aux côtés, — à main droite et à main gauche, — du héros de la fête. « L'entretien, un peu froid au début, ne tarda à s'animer. Chacun se mit à l'aise. Mais, quand vint le dessert, un léger frisson secoua les convives. Mme Victor Hugo s'était levée, sa coupe de champagne en main, et, promenant autour d'elle ses regards mélancoliques, souriant de son sourire un peu las, elle porta la santé... de Mme Drouet[1]. » Vraiment, c'est trop! Il est donc bien vrai qu'elle avait quelque chose à se faire pardonner?

1. A. Brisson, *le Roman d'un roman* (*Temps*, 23 février 1902) Paris. — Séché, *Mme Drouet* (*Revue de Paris*, 15 février 1903).

Elle avait à se faire pardonner. Parfois Sainte-Beuve semblait s'en souvenir, et qu'il lui appartenait moins qu'à tout autre de remuer le passé. Le 28 janvier 1858, n'écrivait-il point à une jeune amie de Suisse :

Je ne fais plus de vers depuis un certain jour[1]. Ce n'est pas tant l'accablement des travaux et l'invasion de la prose, qu'il en faut accuser. Chanter, pour moi, c'était la même chose qu'aimer et être aimé, le désirer ou l'espérer[2]. Tout cela à un certain jour s'est tu dans mon cœur. Buffon a remarqué que le chant brillant des oiseaux n'était que dans la saison des amours ; ma muse apparemment n'était qu'un oiseau. *J'ai des vers bien anciens et non publiés, non publiables... Comme cela ne s'adresse ni à une* Iris *en l'air ni à une nuageuse* Elvire,

1. Le jour du *Dernier rêve* sans doute.
2. C'est le thème de la pièce :

Si je ne chante plus, n'en cherchez pas la cause
Dans ces travaux d'un jour dont je m'accable exprès...
Moi, je chantais pour être aimé

(*Poésies*, I, 282). Encore une « lettre qui s'est tournée » en poème. — Il est à noter d'ailleurs que la pièce a pour épigraphe la phrase de Buffon à laquelle Sainte-Beuve fait allusion ici : « Et ce qui prouve que le chant dépend en effet et en entier des amours, c'est qu'il cesse avec elles. » (Buffon, *Discours sur la nature des oiseaux*.)

mais à un être fort réel et fort existant, cela n'est pas publiable ET NE LE SERA PEUT ÊTRE JAMAIS CONVENABLEMENT. *Celui qui exécutera après moi mes volontés sera juge souverain dans sa délicatesse.* — Le deuil intérieur définitif est la mort du chant[1].

Mais d'autres fois, malgré la distance, il paraissait vouloir se rappeler, — d'une manière malheureuse, — à Victor Hugo, lequel, — d'une manière peu heureuse, elle aussi, — montrait sa rancune persistante. « En 1860, Sainte-Beuve envoya une robe à Mlle Adèle, qui lui écrivit pour l'en remercier. Mais la lettre, ayant probablement été soumise au père, arriva toute barrée de traits sur les passages qui exprimaient surtout la gratitude. Sainte-Beuve en fut indigné : « Voyez (dit-il à Pons en la lui montrant), il est toujours le même ; il empoche le cadeau, mais il ne veut pas qu'on dise merci[2] ».

Un an après, Sainte-Beuve, toujours désireux de tirer gloire de son recueil[3], se décida à le mettre partiellement au jour. Donnant l'édition définitive de ses *Poésies complètes*, il y fit entrer le

1. *Lettres à une jeune fille.* (*Revue de Paris*, 1er juillet 1904, p. 6.) — La confidente est bien un peu singulièrement choisie, pour une confidence aussi scabreuse.

2. Pons, p. 93.

3. Est-ce de son assentiment que Guttinguer avait cité dans la *Gazette de France* du 9 mai 1858 (*Revue poétique*) quelques-uns des vers que Sainte-Beuve avait, en 1829, adressés à Mme Hugo?

plus possible de son *Livre d'amour* : vingt-six pièces entières et un fragment, sur quarante-cinq[1].

1. Voici le détail. Pièce I : *Poésies*, I, 193. Sainte-Beuve y ajoute une seconde épigraphe, de Bussy-Rabutin, et la note finale. — Pièce II : *Poésies*, I, 218. Sainte-Beuve y ajoute une épigraphe de la Boétie et l'épigraphe de La Fontaine dont il avait fait, dans l'exemplaire annoté, la seconde épigraphe du livre. — Pièce III : *Poésies*, I, 219. Sainte-Beuve y supprime la note : « Fait non pour elle, etc ». — Pièce IV : Non recueillie. — Pièce V : Non recueillie. — Pièce VI : *Poésies*, I, 222. Sainte-Beuve supprime la date : 1er septembre 1831. — Pièce VII : *Poésies*, I, 223. Sainte-Beuve remplace le titre *A. Ad.* par celui-ci : *Les lettres brûlées* et supprime la date : 4 septembre 1831. — Pièce VIII : *Poésies*, I, 236. Ce n'est qu'un très court extrait de la fin, qui, selon la note du *Livre d'amour*, date du même temps que la pièce finale, XLI. Sainte-Beuve y reproduit la petite note où il expliquait que « la plaine des Lilas » est Romainville. — Pièce IX : Non recueillie. — Pièce X : *Poésies*. II, 283, (après les *Pensées d'août*), précédée de cet avis : « J'ai souvent essayé de l'élégie et j'en ai fait de bien des sortes. *En voici une que je crois pouvoir détacher d'une suite où elle était tout à fait à sa place*, pour la présenter ici comme échantillon d'un genre assez nouveau : à la fois tendresse et pureté, et réalité toujours. C'est ainsi que j'essayais de pratiquer, dans mes cadres moyens, la poétique précédemment développée dans l'Épitre à M. Villemain. » — Pièce XI : Non recueillie — Pièce XII : *Poésies*, I, 225. Sainte-Beuve supprime sa note grammaticale : « Encore une phrase incidente... », qui faisait allusion à une note de la pièce IX, non recueillie. — Pièce XIII : Non recueillie. — Pièce XIV : *Poésies*, I, 231. — Pièce XV : Non recueillie. — Pièce XVI : Non recueillie. — Pièce XVII : *Poésies*, I, 228. Sainte-Beuve supprime le sous-titre : *Octobre. Elle est à Bièvre*, et la note tirée de la traduction latine de l'*Odyssée*. — Pièce XVIII : *Poésies*, I, 228. Sainte-Beuve supprime la date : octobre 1832. — Pièce XIX : *Poésies*, I, 241-242. — Pièce XX : *Poésies*, II, 100, (après les *Consolations*), Sainte-Beuve y ajoute la note : « C'était une allusion, etc. » — Pièce XXI : *Poésies*, I, 277. — Pièce XXII : *Poésies*, I, 229. Sainte-Beuve supprime l'épigraphe tirée de ses propres lettres. — Pièce XXIII : Non recueillie. — Pièce XXIV : *Poésies*, I, 234. — Pièce XXV : *Poésies*, I, 235. Sainte-Beuve y ajoute la note de la page 236. — Pièce XXVI : *Poésies*, I, 195. — Pièce XXVII : Non recueillie. — Pièce XXVIII : *Poésies*, I, 198. — Pièce XXIX : Non recueillie. — Pièce XXX : *Poésies*, I, 198. Sainte-Beuve supprime le sous-titre *Aux Champs-Élysées* et ne garde de la note que le renvoi :

Rien n'y désignait Adèle, les passages capables de décéler son vrai nom avaient été modifiés[1], et les pièces qui la concernaient se trouvaient

Homère, *Iliade*, XIV. — Pièce XXXI : Non recueillie. — Pièce XXXII : *Poésies*, I, 238. Le vers du *Livre d'amour*.

Le vieil hôtel Saint-Paul dans son unique reste

est corrigé en

L'hôtel des vieux Capets, etc.

La date : *juin* est supprimée. — Pièce XXXIII : *Poésies*, I, 230. Sainte-Beuve donne ici la leçon manuscrite de l'exemplaire annoté. — Pièce XXXIV : Non recueillie. — Pièce XXXV : Non recueillie. — Pièce XXXVI : *Poésies*, I, 273. — Pièce XXXVII : Non recueillie. — Pièce XXXVIII : *Poésies*, I, 227. Sainte-Beuve remplace la mention : *Précy*, par la mention : *au bord de l'Oise*. — Pièce XXXIX : Non recueillie. — Pièce XL : Non recueillie. — Pièce XLI : *Poésies*, I, 246. Le nom de *Martine* est remplacé par *Lénore*. — Pièce finale I : *Poésies*, I, 248. La date 1837 est supprimée. — Pièce finale II : Non recueillie. — Pièce finale III : Non recueillie. — Pièce finale IV : *Poésies*, I, 249. Sainte-Beuve supprime la date : *décembre*, et ajoute une épigraphe tirée de la *Nouvelle Héloïse*. —

Outre les citations qu'on a pu lire ici-même, on retrouve dans le livre de Pons des fragments de la pièce IV (p. 57, 58, 67, 68, 85), de la pièce VIII (p. 61, 72, 85), de la pièce X (p. 82), toute la pièce XI (p. 70), des fragments de la pièce XVI (p. 87, 88, 89), de la pièce XXXI (p. 69), toute la pièce finale III (p. 90). Le sonnet : *Osons tout* (p. 105 ; cf. *Poésies*, I, 217) est consacré à Mme d'Arbouville ; la pièce : *Comme au matin* (p. 71 ; cf. *Poésies*, I, 221) n'est pas dans le *Livre d'amour*, mais paraît bien se rapporter à la même passion ; quant à la pièce : *Au temps de nos amours*... (p. 74 ; cf. *Poésies*, I, 188) je crains bien qu'elle ne s'y rapporte aussi : le poète y parle du « jaloux » dans les mêmes termes dont il en parle en bien des pièces du *Livre d'amour* et les souvenirs qu'il y rappelle se rapprochent bien de ceux qu'évoque en termes plus voilés la pièce : *D'autres amants ont eu* (voir la fin). Heureusement, il n'a pas inséré : *Au temps de nos amours*... dans le recueil : c'eût été trop infâme.

1. Voir les variantes de la pièce XXXII et surtout de la pièce XLI.

dispersées, mêlées à d'autres écrites pour d'autres femmes, par exemple M[me] d'Arbouville[1]. Sans doute Victor Hugo put encore l'y reconnaître ou

1. Les poèmes consacrés à M[me] d'Arbouville sont très faciles à désigner : ils ont paru à part (vers 1844 ?) dans une petite brochure in-8° de 29 pages, recouverte du même papier vert que le *Livre d'amour*, sans titre (encore une imitation de Guttinguer), sans date, sans lieu, sans nom d'auteur ni d'imprimeur. M. de Lovenjoul possède un exemplaire de cette brochure, sur la première page duquel (page toute blanche) Sainte-Beuve avait signé son nom et écrit au-dessous de sa signature : « Ces vers sont de moi ».

Cette brochure contient : I. « Depuis déjà longtemps, je ne chante plus ; mais quand une blessure m'arrive, il m'échappe, en fuyant, quelques gouttes de sang sur les fleurs ; — et ce sont mes seuls vers. » (*D'un poète persan*). N'existe que là. — II. *Amie, il faut aimer... : Poésies*, I, 204. — III. *Dans les coins bleus... : Poésies*, I, 205. — IV. *Quant votre père... : Poésies*, I, 207. — V. *Plus que narcisse... : Poésies*, I, 208. — VI. *Rondeau : Poésies*, I, 211. — VII. *Sonnet. Une soirée encore... : Poésies*, I, 214. — VIII. *Comment chanter... : Poésies*, I, 209. — IX. DANS LE GOUT DE L'ANTHOLOGIE. (La première rédaction, corrigée au crayon, était : IMITÉ DE) « Ils disent que votre lèvre charmante exprime la fermeté. Mais combien elle exprime autre chose encore, même dans votre repos ! — Et quelle autre chose ? — Oh ! un je ne sais quoi : cela prend un nom quand vous parlez. » N'existe que là. — X. EN VUE D'ELLE. « Dans l'amour même, à le prendre au vrai et si quelque vanité étrangère ne s'y mêle, on est beaucoup plus sensible à ce qu'on y porte qu'à ce qu'on y trouve. De là vient qu'à l'instant où l'on sent qu'on y porte moins, on s'en dégoûte souvent avec un cœur fier et qu'on résiste si aisément à celui qu'on inspire. » (*Pensées morales*) : *Port. femmes* 317, XXXI. — XI. *Héroïde : Poésies*, I, 212. — XII. *Dans ces essors...* [La citation grecque de la note est ajoutée à la main] : *Poésies*, I, 215. — XIII. *Sonnet. Osons tout... : Poésies*, I, 217. — Les morceaux en prose, sont sans doute des canevas abandonnés comme ceux du *Dernier Rêve*. Ils attendaient d'être mis en vers, quand Sainte-Beuve s'est décidé à reprendre sa liberté et à écrire le sonnet de rupture, *Osons tout... :* comme les premiers attendaient, quand le refus de M[lle] Pelletier rendit sa liberté à Sainte-Beuve.

En somme, Sainte-Beuve aurait donc écrit trois *Livres d'amour :* celui d'Adèle, celui de Frédérique Pelletier et celui de M[me] d'Ar-

l'y deviner[1]; mais comme elle y restait voilée, il ne publia point la violente réponse qu'il avait préparée.

Et néanmoins, Mme Victor Hugo continuait à écrire,

bouville. Le premier seul est achevé, — parce que la première idylle seule est allée jusqu'au bout.

Ces trois livres d'amour ont été divulgués (dans un cercle restreint) vers la même époque, vers 1843-45, comme si, en ce temps-là, Sainte-Beuve avait voulu faire une espèce de liquidation générale de ses vers d'amour. C'est en effet en 1843 qu'il imprime, annote sans doute et distribue à quelques amis le *Livre d'amour* proprement dit. C'est vers 1845 qu'il communique également les deux autres. On lit dans l'*Intermédiaire des Chercheurs* (25 janvier 1877, réponse à la question, X, 39) : « Ce fut en 1843, vers juin ou juillet, que Sainte-Beuve me fit cadeau de ses *Poésies complètes*, que j'emportai à Dieppe et que je lus avec délices sur les dunes. Charpentier venait de les éditer la même année. A la même époque aussi, si ma mémoire est fidèle, Joseph Delorme me fit l'honneur de me donner deux brochurettes habillées de vert, dépourvues de millésime et de nom d'éditeur : poésies intimes, blessures du cœur, une sorte de dépôt confidentiel. Ce ne peut pas être de ces productions, je suppose, qu'a voulu parler M. Juste Olivier [dans les lignes, que je cite page 223 et que l'auteur de la question X, 39 avait reproduites] bien plus engagé que moi dans l'intimité du poète. L'un de ces petits recueils a pour titre *Un dernier Rêve*. Au premier feuillet de l'autre, sont inscrits en façon d'épigraphe quelques mots empruntés à un poète persan. » Ces lignes sont signées Jacques D. — Je suppose que, dans ce passage, 1843 est une erreur. Il faut sans doute lire *1845*, année de la réédition des *Poésies complètes* chez Charpentier, il n'y en eut pas en 1843.

1. La fin de la note ajoutée aux *Consolations* la désignait clairement pour lui : « Moi-même, à la fin de 1830, j'éprouvai dans ma vie morale des troubles et des orages d'un genre nouveau. Des années se passèrent pour moi à souffrir, à me contraindre, à me dédoubler. Je confiai toujours beaucoup à la Muse, et le recueil qu'on va lire (les *Pensées d'août*) aussi bien que les fragments dont j'ai fait suivre précédemment l'ancien *Joseph Delorme* et que j'ai glissés sous son nom, le prouvent assez. Le roman de *Volupté* fut aussi une diversion et ceux qui voudront bien y regarder verront que j'y ai mis beaucoup de cette matière subtile à laquelle il ne manque qu'un rayon pour éclore en poésie. » (*Poésies*, II, 126.)

à Sainte-Beuve ; elle continuait à le voir. Pons l'a aperçue chez lui : « Un jour que je me trouvais chez lui, survint une dame qui, connaissant le chemin, grimpa lentement le petit escalier, après avoir jeté son nom à la servante. Lorsqu'elle redescendit, accompagnée cérémonieusement jusqu'à la porte par le galant critique, je vis une personne déjà âgée, aux traits nets et décidés, d'un profil italien plutôt que français. Le léger duvet, qui, dans la fleur de la jeunesse, estompait la lèvre supérieure et n'était sans doute qu'un charme de plus, s'était accentué avec le temps d'une façon moins gracieuse : aussi, quand nous fûmes seuls, ne puis-je m'empêcher de lui dire : « Eh ! mais ! elle a une fière moustache, votre connaissance ! » — « Ah, répondit-il avec un triste sourire, nous ne sommes plus jeunes ni l'un ni l'autre[1]. » M. Troubat nous atteste lui aussi ces entrevues. En 1862, se trouvant en visite chez Louise Colet, il y vit une dame et un jeune homme : c'était Mme Hugo et son fils Charles. Certaines facéties de Charles Hugo déplurent à M. Troubat qui ne le cacha guère. Mais Louise Colet lui fit assez vivement sentir que, chez elle, elle seule avait le droit de faire de pareilles observations. Le lendemain, M. Troubat dit à Sainte-Beuve qu'il

1. Pons, p. 93.

avait dîné avec Mme Hugo : « Vous ne me dites pas tout, observa le critique : il paraît que vous vous êtes querellé avec Mme Colet. — Comment savez-vous? — Mme Victor Hugo sort d'ici et elle m'a tout appris. » — Et, voyant la surprise de Troubat, Sainte-Beuve crut devoir ajouter d'un ton indifférent : « Nous nous voyons quelquefois[1]. »

En 1864, pendant un voyage à Paris, Mme Victor Hugo écrivit plusieurs lettres à Sainte-Beuve :

9 Avril

... Pour occuper mon esprit, disait-elle dans la première que je connaisse, je voudrais écrire quelque chose sur Alfred de Vigny. Cette étude m'aiderait à compléter un petit livre *dédié aux morts* que j'ai commencé avant l'exil. Vous avez parlé, m'a-t-on raconté, d'Alfred de Vigny. Je voudrais savoir ce que vous en dites. La critique littéraire, à laquelle je n'entends rien et que vous avez tous les droits d'aborder, n'entre pas dans mon cadre; mais je trouverai, dans ce que vous avez écrit, des faits, des dates et une appréciation générale de l'homme, qui me serviront, — et puis je vous lirai. ...

Sainte-Beuve lui envoya alors son article de la *Revue des Deux Mondes*, et elle lui répondit :

Dimanche, 31.
23, rue de l'Embarcadère, Auteuil.

J'ai lu et relu votre étude sur de Vigny. C'est profond, délicat et vrai. Toutefois, il me semble que vous n'avez pas

1. Brisson, *les Amours de Sainte-Beuve* (Visite à M. Troubat) (*Temps* du 22 décembre 1876).

rendu justice aux vertus de famille de M. Alfred de Vigny. Je sais de lui, à cet égard, des faits nobles et touchants. Ce que vous dites de la séance de réception, à laquelle j'ai assisté, est vivant et de la plus rigoureuse réalité, quoique, suivant mon impression, vous me sembliez un peu partial pour M. Molé, qui, de son côté, avait à cette séance, une attitude hautaine, sentant surtout un peu trop son grand seigneur. Cette légère réserve faite, je ne sais rien de plus admirablement raconté ; c'est fait à déconcerter les plus forts. Que vais-je devenir, dans mon insuffisance?

Merci des bonnes heures que vous m'avez fait passer et à vous de mon vieux cœur [1].

Bref, comme le dit M. Troubat, « Mme Hugo a été en relations suivies, amicales dans les derniers temps, avec l'ermite de la rue Montparnasse, qu'elle a vu jusqu'à sa mort. Elle ne venait guère à Paris, sans lui pousser une visite [2]. »

Ils étaient donc entre eux sur le pied de vieux amis ; et c'était conforme à la devise de Sainte-Beuve : « Avec les femmes amies qui nous ont souri, continuer de vivre dans un doux oubli reconnaissant [3]. » Il parlait d'elle volontiers, et d'un ton affectueux. Le 5 janvier 1866, il écrivait à Baudelaire.

1. Biré, *Victor Hugo après* 1852, 115. Cette lettre est de mai 1864. — M. Biré rappelle que Sainte-Beuve avait publié quelques lignes de la dernière lettre (*Nouveaux Lundis*, IV, 407) mais sans nommer Mme Hugo.

2. *Éclair*, 11 novembre 1896.

3. *Cahiers*, 17.

... Vous êtes bien aimable de causer quelquefois de moi avec Mme Hugo : c'est la seule amie constante que j'aie eue dans ce monde-là. Les autres ne m'ont jamais pardonné de m'être séparé à un certain moment. Les enfants ne doivent me connaître qu'à travers leurs préjugés. Les disciples de la dernière manière sont ce qui m'est le plus antipathique au monde, et je les crois nés pour décrier l'École finissante et lui imprimer un ridicule indélébile. Hugo plane sur tout cela, s'en inquiète assez peu (*alta sedet Æolus arce*), et je suis persuadé que, de lui à moi, si nous nous rencontrions directement, les vieux sentiments se réveilleraient dans leurs fibres secrètes : il ne m'est jamais arrivé de le revoir, sans que nous nous entendissions, au bout de quelques secondes, tout comme autrefois [1].

Le 21 juin 1867, c'est encore à elle sans doute qu'il exprimait ses regrets de ne point assister à la représentation d'*Hernani*, qui soulevait en sa mémoire tant et de tels souvenirs [2]. — Ce dut être une des dernières fois qu'il lui écrivit. Le 27 août 1868, elle expirait à Bruxelles.

Puisque nous avons relu les vers délateurs dans lesquels Sainte-Beuve l'a accusée, il n'est que juste de relire aussi les deux lettres que son mari écrivait après sa mort à des amis fidèles. C'est sa défense, qu'un pareil témoignage. Il disait à Mme Mennessier-Nodier, — que tous deux avaient connue

1. *Correspondance*, II, 48.
2. Paul Foucher, *les Coulisses du passé*, p. 407. — *Hernani* fut joué 71 fois du 20 juin au 27 décembre 1867. La date de 1869 que donne M. Foucher est donc une erreur certaine.

jadis et aimée, aux beaux jours, aux jours joyeux de l'Arsenal :

Dimanche, 13 septembre.

Chère Marie, je n'ai pu vous répondre tout de suite. Un sanglot ne s'envoie pas dans une lettre. Elle vous aimait bien. L'an dernier, à pareille époque, à Chaudfontaine, nous vous lisions ensemble. Elle pleurait alors sur votre père, comme aujourd'hui vous pleurez sur elle.

A vous, mon vieux cœur.

V.

et à Victor Pavie « le fidèle chapelain du Cénacle » :

J'ai le cœur navré ; je sens que vous m'aimez toujours un peu. J'entends votre voix comme la voix de mon passé et de ma jeunesse ; doux et sombre appel ; je suis vieux ; j'irai bientôt où est cette grande âme qui vient de partir.

A vous *ex imo*.

V. H. [1].

S'il est vrai qu'il ait souffert par elle, et s'il est trop certain qu'elle a souffert par lui, ils se sont pardonné.

1. Biré, *Victor Hugo après* 1832, p. 215.

V

Sainte-Beuve avait eu beau, sur la fin de sa vie, affecter avec Mme Victor Hugo des allures de vieux et paisible ami : le souvenir, — et, je crois, la fierté, — de l'ancienne passion subsistaient en lui. Il aimait, — même quand elle vivait encore, — à y faire allusion. « J'ai fait un peu de mythologie chrétienne, en mon temps, écrivait-il à Hortense Allart ; elle s'est évaporée. C'était pour moi, comme le cygne de Léda, un moyen d'arriver aux belles et de filer au plus tendre amour. La jeunesse a du temps et se sert de tout. » En parlant ainsi, il calomniait, j'en suis sûr, la sincérité des *Consolations*[1] ; mais on voit comme il tient à sa bonne fortune et à sa réputation de don Juan. Dans son *Journal*, il avait noté sur le même ton, en parlant du Cénacle :

Et puis, au milieu de tout cela, et quoi que ma raison pût tout bas me dire, un charme me retenait, le plus puissant et

1. Voir la lettre de Béranger (SAINTE-BEUVE, *Poésies*, II, 120).

le plus doux, celui qui enchaînait Renaud dans les jardins d'Armide. Depuis 1830, ce dernier charme a continué de régner en moi durant plusieurs années, et en même temps ma raison était complètement éclairée sur les défauts des hommes de cette École. De là une lutte bien pénible et bien de la contrainte dans l'expression de ma critique. Enfin, elle s'est fait jour[1].

Et, en 1868, Mme Hugo une fois morte, ce passage fut un de ceux qu'il choisit pour les *Cahiers* qu'il désirait publier lui-même[2].

Il conservait chez lui les souvenirs de leur liaison : « Il tenait d'elle une foule d'objets, de reliques, de menus gages d'affection, un croquis de sa petite fille malade, un voile brodé, son voile nuptial [quel cadeau étrange !], qu'il gardait au fond d'un tiroir comme un joyau précieux[3]. » Il conservait enfin ses lettres[4]. A sa mort, M. Troubat, chargé de restituer à la princesse Mathilde, les lettres qu'elle avait écrites à Sainte-Beuve, fit lever les scellés, pour les lui rendre. « Outre cette correspondance soigneusement mise à part par Sainte-Beuve lui-même, se trouvaient deux petites caisses, portant cette éti-

1. *Cahiers*, 42.
2. *Cahiers*, p. 2, note.
3. Brisson, *les Amours de Sainte-Beuve* (*Temps* du 22 décembre 1896).
4. Voir sur ces lettres, l'*Écho de Paris* des 2 novembre et 8 décembre 1896, l'*Éclair* du 11 novembre, 3 décembre et 11 décembre, le *Temps* du 22 novembre.

quette : *Pour être remises à Chéron.* C'étaient les lettres de Mme Hugo à Sainte-Beuve. Celui-ci avait manifesté le désir que son ami Chéron, alors bibliothécaire à la Nationale et dont Sainte-Beuve parle à maintes reprises dans sa correspondance, gardât le dépôt précieusement[1]. » Il lui avait dit, en effet, peu de temps avant sa mort : « Il y a là-haut deux coffrets qui vous seront remis après ma mort : ils renferment les lettres de Mme X... Vous les conserverez pour défendre ma mémoire au besoin ; je vous les donne, parce que vous possédez une maison de campagne à Sannois, où il n'y a pas de danger d'être bousculé comme à Paris, par les nouveaux percements de boulevards[2]... » Un référé de M. Benoit-Champy, juge au tribunal de la Seine, fit plus tard délivrer les deux caisses au dépositaire que Sainte-Beuve avait désigné. Pour les mettre en lieu sûr, il les transporta à sa maison de campagne de Sannois, puis en 1870, il les en enleva, heureusement : car la maison fut dévastée par les Prussiens[3].

A sa mort, M. Chéron les légua à son fils, le Dr Paul Chéron[4]. Ce dernier étant mort à son tour,

1. *Éclair*, 11 novembre, interview de M. Troubat.
2. Lettre de M. Troubat à M. Séché (*Revue Bleue*, 21 mai 1904).
3. *Éclair*, 3 décembre 1896.
4. *Écho de Paris*, 11 décembre 1895.

on vint de toutes parts interroger sa veuve. Elle répondit que son mari avait en effet détenu ces lettres, mais que « sur les instances des parents de la famille Victor Hugo » une grande partie en avait été jetée au feu. « Et pourquoi ? — Pas pour [le motif] que l'on suppose. Mme Victor Hugo causait librement dans ses lettres à Sainte-Beuve des choses et des gens de son temps. Trop librement même, puisque les amis du poète jugèrent que quelques appréciations trop vives sur les familiers du salon de Victor Hugo ne devaient pas être divulguées. Mon mari céda aux prières des amis de Victor Hugo. Et les lettres furent détruites. Pas toutes cependant. Quatre ou cinq des plus intéressantes furent conservées par mon mari, mais a qui les a-t-il confiées ? Je l'ignore... » Si pourtant Mme Paul Chéron les retrouvait, elle ne les publierait pas, « sauf peut-être dans vingt ou trente ans. » — « Avez-vous lu la correspondance en entier », lui demanda son interlocuteur ? — Et Mme Chéron répondit : « Je ne l'ai pas lue ; mais j'ai eu assez souvent l'occasion de m'entretenir avec mon mari pour savoir ce qu'elle contenait, touchant ce qu'on a dit ces temps-ci sur la liaison du critique avec Mme Victor Hugo. A diverses reprises, on m'a sollicitée de répondre à cette question. Qu'on n'espère pas que je parle. N'en augurez pas que ma réponse ne serait

pas indifférente pour la mémoire de Mme Victor Hugo. Je ne dis point cela. Je ne dis rien[1]. »

M. Troubat, à qui on rapporta cette conversation, s'étonna assez vivement « de la disparition de documents confiés par Sainte-Beuve au père du Dr Chéron, avec mission de les conserver toujours *pour défendre sa mémoire* au cas où cela serait nécessaire ». Cependant, il ajoutait « qu'en vertu de ses droits d'exécuteur testamentaire de Sainte-Beuve, il s'opposerait formellement » à la publication éventuelle de ces lettres. Ce qui ne laisse pas d'être un peu contradictoire; car enfin, avec tout ce qu'on sait maintenant, semble-t-il à M. Troubat qu'il n'y ait pas lieu de « défendre la mémoire » de Sainte-Beuve[2] ?

1. *Éclair*, 3 décembre 1896.

2. M. Troubat disait ailleurs, un mois auparavant (*Éclair*, 11 novembre) : « Quant à vous dire si cette correspondance présente de l'intérêt, je ne le crois pas, à dire vrai. » Ce qui est plus contradictoire encore.

Voilà donc ce qu'il reste de tout cela, — de cette riante intimité du Cénacle, de cette intimité pieuse et tendre des *Consolations*. — Voilà ce qu'il en reste : des lettres sur lesquelles on discute pour savoir si elles contiennent la preuve d'une double trahison, de la femme et de l'ami ; un *Livre d'amour* que les uns tiennent pour un recueil de calomnies, les autres pour un récit véridique, tous pour une mauvaise action.

Car l'histoire de Mme Hugo et de Sainte-Beuve a été livrée aux disputes des hommes. Le plus grand nombre accepte le récit de Sainte-Beuve. D'autres se portent garants de la vertu de Mme Hugo. Arsène Houssaye écrit :

Au temps où Sainte-Beuve voulut prendre, *sans y réussir*, non pas la renommée, mais la femme de Victor Hugo, il était tout à la poésie... Quand Mme Victor Hugo vit les ravages de l'actrice (Juliette Drouet) dans le cœur sinon dans l'esprit de son cher Victor, elle perdit quelque peu la tête. Sainte-Beuve jugea que c'était l'heure de la crise et de la prise. Il ressentit et joua tous les embrasements de la passion. Il tomba à genoux et rima des stances bien allumées, car en ce cri-

tique, il y avait aussi un poète. Il rima tout un volume. Profondément jalouse de la maîtresse, la femme, presque abandonnée, ne dédaigna pas de lire les vers de Sainte-Beuve, et Sainte-Beuve s'imagina qu'un jour ou l'autre il prendrait la femme d'assaut. Sainte-Beuve comptait sur l'esprit de vengeance ; mais, outre qu'il était fort laid, elle était fort vertueuse. Ce fut alors que, perdant la tête, Sainte-Beuve publia ce fameux *Livre d'amour* dont on a tant parlé, livre de feu et de flammes. Ce petit monument, élevé à la beauté de Mme Victor Hugo, c'était une mauvaise action pire que tous les crimes de Don Juan, puisqu'on ne doutait pas, en lisant les vers, que le poète n'eût pas triomphé[1].

Ce récit n'est pas convaincant et les erreurs matérielles qui s'y trouvent lui ôtent beaucoup de son autorité. Bien plus fort, bien plus serré, bien plus capable de convaincre est le plaidoyer en règle qu'a rédigé Rodenbach[2]. Rodenbach n'a pas de peine à tirer des arguments contre Sainte-Beuve des lettres de Victor Hugo : il montre combien elles sont magnanimes et indulgentes à la fois ; il tire parti de certains passages[3] pour conclure que

1. *Journal*, 28 février 1895. — Voir la lettre préface du même A. Houssaye, au livre de E. Lemaître (8 avril 1895) : « ...Sainte-Beuve était un illusionnaire qui croyait que ses rêves se réalisaient. Qu'il ait écrit des vers amoureux à Mme V. Hugo, elle a pu les lire sans trop s'offenser, en face de la passion de son mari pour Juliette. Mais elle était trop mère de famille pour prendre au sérieux les flirtages de Sainte- Beuve. Peut-être a-t-elle voulu réveiller par la jalousie l'amour de Victor Hugo ; mais autant en emporte le vent. »

2. *Figaro*, 28 décembre 1896 : *Le ménage de Victor Hugo*. — Voir aussi Maurel, *Figaro*, 22 septembre.

3. « L'obligation qui m'est imposée par une personne que je ne dois pas nommer ici d'être toujours là quand vous y êtes. »

Mme Victor Hugo elle-même a demandé l'appui de son mari contre les obsessions de Sainte-Beuve. — Quant au *Livre d'amour*, il n'y croit guère. Sainte-Beuve, selon lui, a voulu avoir son roman ; et cela, d'autant plus qu'il se savait laid. Et il l'était bien. « Adèle Hugo elle-même s'en était aperçue ; et on nous citait son joli mot de nuance bien féminine : « Il n'est pas laid, il est vilain. » Et il écrit :

Mon visage assidu délice de tes yeux !

Le voilà non seulement aimé, mais beau devant les siècles ! Décidément, il veut trop prouver. Et d'un bout à l'autre de ce *Livre d'amour*, qui serait déjà, par son propre fait, dans le cas d'une liaison, une inconcevable indiscrétion, il s'efforce d'insister, de préciser, d'accumuler les détails comme des preuves. Mais on a sans cesse cette impression qu'il veut trop prouver, et la défiance augmente. » Ainsi, sa note manuscrite, selon laquelle Adèle aurait consenti à la publication paraît bien invraisemblable[1]. — Autre preuve. La passion réciproque dont il y est parlé est dite avoir duré six ans et

1. Mais la note ne dit pas qu'elle ait consenti à cette publication : elle dit seulement que les *vers* ont été *faits* « de l'aveu des deux êtres intéressés » pour « consacrer le souvenir de leur lien » : et quand Sainte-Beuve écrit : « *On* s'est décidé à en assurer l'existence », *on*, c'est *je* et non pas *nous*.

puisqu'il y est parlé de Juliette, ces six années se placeraient entre 1833 et 1839[1]. Or on possède la correspondance des époux à cette date et nous pouvons lire, par exemple, ce qu'Adèle écrivait d'Angers à son mari. « La voit-on à ce moment la maîtresse de Sainte-Beuve? L'âme ici se livre toute nue. Le texte a une saveur de franchise. Pour y atteindre en mentant, il faudrait être astucieuse, rusée, dissimulée merveilleusement, experte à toutes les diplomaties et de force à porter comme une fleur dans son cœur la lourde pierre d'un si grand secret. Or, tous ceux qui ont connu Adèle Hugo la disent spontanée, distraite, très étourdie. C'est le contraire du caractère qu'il aurait fallu pour le rôle qu'on lui prête. » — Et enfin les lettres de Victor Hugo à Pavie, la façon dont il y vante sa femme, « la joie et l'honneur de sa vie », dont il souhaite à son ami une femme semblable à elle, sont un dernier argument. Que l'on se rappelle ce *Date Lilia*, cet hommage rendu à celle qui est sa *vertu*, qui lui pardonne ses fautes : et elle aurait été la maîtresse de Sainte-Beuve? quelle invraisemblance!

La défense est habile et non sans vigueur. — D'autres répondront que la conduite ainsi prêtée à

1. Nous savons que c'est inexact. Il y a des pièces antérieures à 1833 et les dernières sont au plus tard de 1837. — Cela d'ailleurs laisse subsister le raisonnement de Rodenbach.

Sainte-Beuve est tellement abominable qu'elle en devient invraisemblable. On peut difficilement concevoir que, pour se venger d'avoir été dédaigné, il ait combiné une machination aussi noire ; et dans ce cas même, il n'aurait pas eu l'impudence de faire imprimer et circuler son œuvre « de haine » du vivant des deux époux : à quel humiliant démenti, à quel déshonneur ne s'exposait-il pas ? — Ils diront encore que ni Pavie ni Guttinguer ne peuvent être soupçonnés d'avoir été complices d'une aussi infâme conspiration : pourtant leurs lettres, — lettres intimes et non destinées à la publicité, — attestent « qu'il y a eu quelque chose ». — Ils diront enfin que, dans ces conditions, on ne comprendrait plus comment M[me] Hugo a pu revoir amicalement Sainte-Beuve. Elle a connu le *Livre d'amour* ; cela est certain. Si c'était un recueil de calomnies, si l'impression en était un acte d'ignoble vengeance, le souci de sa propre dignité, de la dignité de son mari, lui interdisait de renouer aucune relation avec le calomniateur. Lui écrire affectueusement, lui rendre visite, n'est-ce pas accréditer soi-même son récit? N'est-ce pas se reconnaître coupable d'une faute imaginaire? N'est-ce pas contribuer autant que possible à ridiculiser, à salir Victor Hugo?

Il est aussi des avocats qui plaident le doute. M. Faguet par exemple constate que la « séduction »

de Mme Hugo est certaine, si l'on entend simplement par là « qu'elle aima et ne sut pas le cacher ». Puis il ajoute.

Maintenant, jusqu'où alla cette « séduction », c'est ce que nous ne saurons *jamais*. Non, pas même quand le *Livre d'amour* sera publié : parce que Victor Hugo ne l'a pas dit ; Mme Hugo ne l'a pas dit ; et Sainte-Beuve l'a dit un millier de fois environ ; mais il est terriblement suspect. Ce vieux fat, d'une laideur invraisemblable, tenait tellement à ce que les jeunes générations fussent persuadées qu'aucune femme de son temps ne lui avait résisté, qu'il avait fini par se le persuader à lui-même parfaitement. En voilà un qui ne goûtait pas le plaisir secret, un peu sournois, mais délicat après tout, des souvenirs mystérieux couvés jalousement dans la solitude ! Il fallait qu'on sût toutes ses petites affaires par lui-même. Et comme il était devenu assez bassement libertin, il est très possible, il est très probable qu'il donnait presque inconsciemment à ses amours de vingt-trois ans le caractère et la couleur de ses amours de cinquante ans !... Nous ne saurons *jamais* jusqu'où a été la « séduction » de Mme Hugo par le très jeune Sainte-Beuve [1].

Mais là où tout le monde se retrouve d'accord, c'est quand il s'agit d'apprécier l'acte de Sainte-Beuve. En vain lui-même invoque-t-il l'assentiment d'Adèle. Sa phrase, trop habilement rédigée et qui paraît d'abord signifier un consentement à la *publication*, n'implique, quand on l'examine de plus près, qu'un consentement *ancien* à la *rédaction* des

1. *Victor Hugo et Sainte-Beuve* (*Revue Bleue*, 14 novembre 1896).

poèmes. Dès lors, la responsabilité de Sainte-Beuve demeure entière. En vain, M. Troubat dit-il tantôt : « L'auteur ne l'a imprimé que du consentement de la personne à laquelle il était dédié[1] », tantôt : L'auteur eut sans doute « soin de prendre son avis avant de faire paraître ce *Livre d'amour* qui lui valut des reproches si amers... Elle était *peut-être* flattée d'être l'héroïne d'un roman, fut-il purement fictif[2]. » On ne croit pas que, de sang-froid, toute passion éteinte, une femme mariée, dont le mari est vivant, est illustre, puisse montrer une telle impudence, — on dirait même un tel cynisme. Et d'ailleurs M. Troubat remplit son devoir d'héritier pieux en défendant la mémoire de son maître. Mais, si le *Livre d'amour* est tellement inoffensif, si la publication en a été tellement légitime, d'où vient que Sainte-Beuve en ait retiré le plus possible d'exemplaires? d'où vient que M. Troubat déclare avoir détruit les 80 qui restaient? d'où vient qu'il proteste, avec tant d'énergie, ne point vouloir le rééditer[3]? — Ces scrupules condamnent Sainte-Beuve.

Aussi est-il unanimement condamné. C'est Arsène Houssaye, qui écrit :

Sainte-Beuve pleura de vraies larmes sur son forfait ; mais

1. *Lettre* à M. Lemaître (12 avril 1884) : *Le Livre d'amour*, p. 56.
2. *Temps*, 22 décembre 1896.
3. *Écho de Paris*, 12 décembre 1896.

nul ne lui pardonna, même parmi ses meilleurs amis, qui l'avaient vu faire son *mea culpa*[1].

C'est Sarcey, qui écrit :

C'était plus qu'une malhonnêteté, c'était une infamie. Car nombre de ces pièces relataient sur les rendez-vous donnés, sur les échanges de serments et de baisers, des détails si précis, si parfaitement circonstanciés, qu'il était impossible aux amis et même à la foule des indifférents, de ne pas reconnaître la femme dont il était question : une femme que la gloire de son mari avait placée sur un piédestal et qui se trouverait par le fait seul de cette publication à jamais déshonorée[2].

C'est enfin Alexandre Dumas fils, remerciant en ces termes E. Lemaître de sa brochure[3] :

Puys près Dieppe, 28 décembre 1895.

MONSIEUR,

J'ai lu avec le plus grand intérêt votre brochure sur le *Livre d'amour*. Le jugement que vous portez sur cette œuvre de goujat est absolument juste. Peut-être même avez-vous trop tenu compte à M. Sainte-Beuve du talent qu'il a montré dans d'autres livres. Il est impossible de mieux démontrer qu'il ne l'a fait, qu'on peut être doué du plus grand bon sens dans l'observation des gens et des choses et complètement dénué de sens moral, quant à soi-même. Il n'y a heu-

1. *Journal*, 28 février 1895.
2. *Écho de Paris*, 19 octobre 1895 : *Le Livre d'amour*.
3. BIRÉ, *Sainte-Beuve, Chateaubriand et Victor Hugo* (*Gazette de France*, 3 février 1892).

reusement que cet exemple, dans notre littérature, qui ne s'est cependant pas privée de chanter ses amours, d'une pareille félonie et d'une pareille lâcheté. Et il n'a pas même l'excuse d'un seul beau vers. Tout ce volume est pitoyable, comme fond et comme forme, comme tous ses poèmes d'ailleurs. Vous avez bien raison d'éclairer à la fin toute cette fange, avec ce joli sonnet d'Arvers, si pur de sentiment et d'exécution. Je vous remercie beaucoup, Monsieur, de m'avoir envoyé cette étude et je vous prie d'agréer l'assurance de mes meilleurs sentiments.

Mais d'où vient que Sainte-Beuve ait commis cet acte inconcevable? D'où vient que cet homme, qui écrivait : « *Cela n'est pas publiable et ne le sera peut-être jamais convenablement*[1] », ait écrit d'autre part : « *Mon intention expresse est que ce livre ne périsse pas*[2] », qu'il en ait assuré avec tant de soin l'existence ultérieure et la publication future? D'où vient que son tact et son bon goût seuls, — à défaut de sentiment moral, — ne lui aient point fait sentir l'inélégance d'une pareille trahison, — puisque la vilenie lui en échappait? D'où vient enfin qu'il n'ait pas prévu l'unanime révolte de la conscience publique, ou que, l'ayant prévue, il ait persisté à l'affronter? et quelle passion peut expliquer son aveuglement?

Est-ce sa rancune pour Victor Hugo? — Je ne le crois pas.

Certes, cette rancune était violente. D'abord,

1. Voir plus haut, *lettre* à une jeune fille de Suisse.
2. Voir plus haut, *Testament*.

comme Victor Hugo lui-même l'a justement remarqué[1], Sainte-Beuve était l'offenseur : le sentiment d'avoir eu les premiers torts devait d'autant plus l'aigrir contre son ancien ami. Puis, en fin de compte, c'était le mari qui l'avait emporté : Sainte-Beuve avait rompu malgré soi avec Mme Hugo ; il avait en somme été congédié par son amie, et il l'avait vue, reprenant conscience de la solidarité conjugale, se rattacher définitivement à l'époux, pendant quelques années négligé. Et enfin, il avait été humilié par lui, devant elle : devant elle, Hugo l'avait « poussé par l'épaule sur l'escalier », en lui interdisant sa maison ; et elle avait accepté cet ordre, — si même elle ne l'avait pas approuvé : elle n'avait rien tenté alors pour retenir Sainte-Beuve ou le revoir. Ce sont des choses qui ne se pardonnent guère à un rival triomphant. Si l'on ajoute à cela les motifs d'ordre littéraire (toujours si puissants sur l'esprit de Sainte-Beuve) : la divergence croissante des doctrines, la conscience d'être tenu, à tort ou à raison, pour un renégat et un transfuge, la « tristesse resserrante » d'assister, avec ses médiocres succès ou ses échecs éclatants, aux éclatants succès de son ancien ami ; — on comprendra qu'à certaines heures, la haine en lui dut être forte. On a vu d'ailleurs comment il a

1. *Correspondance*, 1815-1835, p. 301. *Lettre* du 22 août 1833.

manifesté sa malveillance à de multiples reprises, comment il l'a exprimée avec colère dans une note manuscrite du *Livre d'amour*, et que les plus cruels malheurs de Victor Hugo n'ont pu, vers 1843, réveiller en lui une étincelle de l'amitié morte.

Mais enfin, cette haine, cette rancune, se sont, dans la suite, atténuées[1]; et Sainte-Beuve n'a pas songé alors à supprimer son « libelle ». Il n'en avait publié qu'une partie : tout ce qui pouvait se publier de son vivant; et il n'a pas essayé de détruire le reste, où Victor Hugo et Mme Hugo étaient reconnaissables. D'autre part, à l'époque même où il composait le *Livre d'amour*, il n'avait pas de mauvais sentiments pour son rival. Au contraire, il faisait profession de l'aimer encore, de proclamer son génie

1. Voir plus haut, *Lettre* à Baudelaire du 5 janvier 1866. — M. de Lovenjoul m'a fait remarquer qu'en 1864, l'année même où Mme Hugo, en séjour à Paris, adressait à Sainte-Beuve les lettres amicales qu'on a lues plus haut, le critique saisissait par deux fois l'occasion de citer favorablement le nom de Victor Hugo. Le 16 mai, reproduisant un passage de *William Shakespeare*, il l'introduisait ainsi : « Je trouve dans un livre récent, *mélange de lumière et d'ombre*, cette *page charmante* sur Cervantès, qui y est classé parmi les premiers génies : « L'idéal, etc. » (*Nouveaux Lundis*, VIII, 38-39). Le 13 juin, il écrivait : « Il est curieux de se dire, en regard de Pope et par opposition à sa poétique, ce que nous sommes devenus. Des *talents puissants* n'ont pas hésité à faire de l'exagération une vertu (voir dans le *Shakespeare* de Victor Hugo, p. 122-124, toute une théorie sur les « génies outrés »)... Chacun prêche ouvertement pour son saint, pour sa qualité ou son défaut, pour son tempérament. » (*Nouveaux Lundis*, VIII, 123, note). — Sainte-Beuve a dit quelque part que, de ses relations avec Victor Hugo, il a pu tenir « registre en partie double » (inédit).

et sa valeur morale, de « plaindre l'offensé noble entre les grands cœurs ». Et dès lors cependant, il avait décidé, — nous l'avons vu, — de divulguer son recueil. Si cette résolution, née avant la haine, lui a aussi survécu, ce n'est point par là que l'on peut l'expliquer.

D'ailleurs comment la haine pour Hugo se serait-elle manifestée par cette publication ? Sainte-Beuve aurait-il cru le ridiculiser ou le déshonorer, en le représentant à la postérité dans la fâcheuse posture d'un mari malheureux? — Mais lui-même ne semble pas trouver qu'il y ait là de quoi rabaisser un homme. N'a-t-il pas écrit un jour, — avec une belle désinvolture de vieux célibataire :

Nos auteurs dramatiques et nos romanciers sont uniques. Ils vivent la plupart comme de gais et spirituels chenapans avec des filles, avec des cocottes et des femmes mariées; ils ne se gênent en rien et s'en donnent à tire-larigo. Mais dès qu'il s'agit, dans leurs inventions littéraires, d'un adultère, cela devient une affaire de tous les diables et comme si le cas était pendable au premier chef. Ils oublient qu'il n'y a rien de plus commun en fait, et rien qui, dans le train ordinaire de la vie, tire moins à conséquence[1].....

Et, poursuivant cette idée, il cite, après Sarcey, les vers philosophes de Sganarelle. On sait que Sganarelle, après avoir dit :

1. *Cahiers*, p. 133.

Quel mal *cela* fait-il ? La jambe en devient-elle
Plus tortue, après tout, et la taille moins belle ?
Peste soit qui premier trouva l'invention
De s'affliger l'esprit de cette vision
Et d'attacher l'honneur de l'homme le plus sage
Aux choses que peut faire une femme volage !

ajoutait, avec un bon sens irréfutable :

Si ma femme a failli, qu'elle pleure bien fort;
Mais pourquoi, moi, pleurer, puisque je n'ai point tort[1] ?

Et ce que Sganarelle dit là, Sainte-Beuve l'approuve pleinement. — Quand on attache si peu d'importance à de tels « accidents », on ne songe guère, me semble-t-il, à s'en prévaloir contre un de ceux qui en auraient été victimes.

Sainte-Beuve alors aurait-il été inspiré par sa rancune contre Mme Hugo ? et serait-ce elle qu'il aurait voulu déshonorer ? — Je ne le crois pas non plus.

Assurément aussi, cette haine, à certaines heures, fut violente. Quand un homme a été capable d'écrire :

Une des plus vraies satisfactions de l'homme, c'est quand la femme qu'il a passionnément désirée et qui s'est refusée opiniâtrément à lui, cesse d'être belle[2];

1. *Sganarelle*, scène XVII.
2. *Cahiers*, p. 25.

il donne la mesure de ce que son âme a de vindicatif, et l'on devine à quelle âcreté d'humeur il peut s'abandonner, quand il se voit congédié ou délaissé. Nous avons d'ailleurs, à plusieurs reprises, rencontré sur M[me] Hugo des jugements, — d'après la rupture, — qui ne nous ont guère semblé empreints de bienveillance, et même des déclarations de « haine » à son adresse, dont la netteté ne laisse rien à deviner[1].

Mais là encore les mêmes arguments nous conduisent à rejeter ce motif de la publication. En plein amour, Sainte-Beuve annonçait déjà qu'il ferait parvenir son recueil à « l'indulgent avenir ». Quand l'amitié s'est renouée entre M[me] Hugo et lui, — tous

1. Je ne sais si c'est à M[me] Hugo que s'applique ce récit fait à M. d'Haussonville par « une personne de beaucoup d'esprit »; mais c'est vraisemblable, et, d'ailleurs, elle ou une autre, la rancune a dû être la même. « La passion de Sainte-Beuve pour M[me] X... avait fini par une brouille de longue durée. Ils n'étaient pas encore réconciliés, lorsqu'un soir le hasard les amena en présence devant moi. Jusque-là, rien que de très ordinaire : c'est ce qui arrive tous les jours ; mais la chose piquante, c'est que M. Sainte-Beuve, voulant dire tout ce qu'il avait sur le cœur, se servit de moi pour exprimer ses plus amères réflexions sur l'inconstance en amitié, les sentiments méconnus, etc. Comme j'étais assez près d'elle pour qu'elle entendît, et comme, immobile, elle écoutait, sans perdre un mot, vous voyez d'ici la scène et mon embarras entre les trois personnages, car le mari, à deux pas plus loin, écoutait aussi. C'était, comme on dit, à brûle-pourpoint qu'il m'adressait son discours, auquel je n'avais, pour mon compte, rien à répondre, et ses paroles étaient aussi incisives que vous pouvez le supposer de ce vindicatif personnage. On m'a dit cependant qu'ils s'étaient réconciliés depuis. » (*C. A. Sainte-Beuve*, p. 143-144.)

deux âgés, — il n'a pas songé à l'anéantir. Et puisqu'enfin il estime que la faute plus grave dont on pourrait soupçonner Adèle « ne tire pas à conséquence », au plus fort de sa colère, il n'aurait pas eu grand intérêt à l'en dénoncer coupable.

Quelle est-elle donc alors cette raison si puissante pour avoir entraîné Sainte-Beuve à violer tant de convenances, à encourir de parti-pris un tel blâme? — Je n'en vois qu'une : c'est la vanité de l'homme de lettres[1].

Il a paru à Sainte-Beuve que ses vers étaient bons; qu'ils pouvaient — littérairement — lui faire honneur; que grâce à eux peut-être le jugement défavorable porté par ses contemporains sur sa valeur poétique pouvait être cassé. Alors, aucune considération ne l'a plus retenu. Qu'on lui reproche d'avoir trahi l'amitié, de trahir l'amour; il accepte ces reproches et il accepte de les mériter, pourvu que l'on admire son talent de poète.

La note manuscrite ajoutée en tête du *Livre*

1. J'avais un instant pensé à une autre encore : le désir de montrer que lui aussi, il a fait naître des passions. Puisqu'il a écrit : « En amour, je n'ai eu qu'un succès, Adèle » (inédit), et : « Je suis l'homme qui a été le plus refusé en amour et qui a le plus refusé en amitié » (inédit); il devait tenir d'autant plus à constater et à faire constater cette unique bonne fortune. — Mais cela eût pu se faire sans tant d'indiscrétion. C'est, je crois, par fétichisme pour son œuvre, achevée, aussi parfaite que possible, qu'il n'a plus voulu y admettre une seule suppression, — même celles que la convenance morale eût exigées le plus impérieusement.

d'amour confirme bien cette explication. Qu'on la relise, et l'on verra que Sainte-Beuve s'y montre soucieux *avant tout* de guider notre jugement *littéraire* sur son recueil. Quelle place le *Livre d'amour* occupe entre *Joseph Delorme* et les *Consolations;* comment la « manière » en est intermédiaire entre celle de ces deux ouvrages; comment deux inspirations s'y mêlent ou s'y heurtent; comment enfin les défauts même en révèlent du moins une âme de poète : voilà pour lui l'essentiel. La seule excuse qu'il pourrait avoir, — l'inconscience d'un passionné, uniquement empli de ses souvenirs, de ses regrets et qui ne voit rien d'autre, — il l'écarte lui-même, pour nous suggérer ou pour nous dicter les éloges, l'approbation *littéraire* qu'il ambitionne et qu'il espère. On dirait Oronte prêt à réciter son sonnet et le vantant par avance :

> ... Ce ne sont point de ces grands vers pompeux,
> Mais de petits vers doux, tendres et langoureux;

et l'on est tenté de lui répondre, comme Alceste :

> Nous verrons bien !

Mais, pour qu'il cédât ainsi aux impulsions malsaines de sa vanité littéraire, ce n'était pas assez de cette vanité seule. D'autres auraient pu, en-

traînés par la passion, trahir l'amitié, écrire des vers d'amour à la femme d'un ami, qui pourtant ne les eûssent jamais publiés. L'âme dévastée de Sainte-Beuve n'avait plus de ces scrupules. Habitué dès sa jeunesse à s'abandonner à la volupté, il avait fini, — une fois sa « crise morale » passée, — par faire de la volupté la règle ou l'idéal de sa vie :

Je me fais quelquefois mon rêve d'Élysée, a-t-il écrit ; chacun de nous va rejoindre son groupe chéri auquel il se rattache et retrouver ceux à qui il ressemble : mon groupe à moi, je l'ai dit ailleurs, mon groupe secret est celui des *adultères* (*mœchi*), de ceux qui sont tristes comme Albadona, mystérieux et rêveurs jusqu'au sein du plaisir et pâles à jamais sous une volupté attendrie [1].

Ainsi indifférent de la morale commune, en secret plein de mépris pour ceux qui s'y asservissent encore, il ne sentait plus qu'il rabaissait, il aurait plutôt cru qu'il grandissait son amie, en divulguant ses fautes.

Et ce ne sont point là des hypothèses. Nous en avons le témoignage exprès, quoique indirect, de Sainte-Beuve lui-même. En 1864, au moment où il entretenait avec Mme Hugo des relations, à cette heure amicales et calmes, le souvenir de son

1. *Cahiers*, p. 63. — Cette pensée date de 1845. En 1847, il écrivait : « Je suis triste ; j'ai flétri la vertu en moi » (inédit) ; et en 1848 : « Je n'aime plus et mon désespoir est si profond et si fixe, que je ne regrette même plus » (inédit).

ancienne passion lui est un jour revenu ; — et il s'en est expliqué. C'est à la fin de son étude sur le *Dominique* de Fromentin. Qu'on lise cette conclusion, — maintenant que l'on connaît le *Livre d'amour*. On verra comment ce que dit Sainte-Beuve des amours inachevées de Dominique et de Madeleine, — et parfois même les termes dont il se sert, — s'appliquent fort nettement à ses moins innocentes amours.

Il vient de rappeler que les deux héros, effrayés des sentiments qu'ils ont découverts en eux, n'ont pu échapper que par la fuite à la chute entrevue et malgré eux désirée. Il poursuit :

Ici, et dans toutes les scènes déchirantes, et incomplètes de solution, qui remplissent la dernière partie du récit jusqu'à l'entière rupture, j'oserai me permettre une critique. Le lecteur n'est point satisfait ; la situation si bien amenée, si bien poussée jusqu'au bord extrême du précipice, n'est point vidée avec une entière franchise et n'aboutit pas. Le roman n'est pas entièrement d'accord avec la vérité humaine, avec l'entière vérité telle que les grands peintres de la passion l'ont de tout temps conçue. Il y a un fait constant, et d'observation morale : le propre de la passion arrivée à son paroxysme est de n'avoir aucun scrupule. Quand la passion est montée à ce degré chez deux êtres, elle ne marchande plus ; elle n'a aucun remords actuel. Entendons-nous bien : je ne veux pas dire que plus tard, après, au réveil[1], le remords ne se réveillera pas aussi en de certaines âmes ; mais, au mo-

1. En 1837 ?

ment où l'incendie intérieur est si ardent et attisé[1], ce remords est aisément étouffé, et il est compté pour peu, pour rien. Or, il n'y avait que deux solutions tout à fait vraies à la situation de Dominique et de Madeleine : ou bien la chute de Madeleine, résultat de leur commune imprudence ; ou bien le départ, en effet, de Dominique, trop timide, et qui a usé le plus fort de sa passion, déjà ancienne, dans des luttes stériles : mais alors la vérité qu'il faudrait dire, c'est que Madeleine chez qui, au contraire, la passion est dans son plein et à son comble[2], doit lui en vouloir et le mépriser un peu de l'avoir amenée là pour reculer ensuite. Qu'avait-il à faire de souffler pendant des années le feu, pour se dérober et s'enfuir au moment où il voit la flamme[3]? Ce Dominique, non plus, ne doit pas être content de lui, et il ne saurait nous être présenté, en définitive, comme une manière de sage qui a triomphé de sa passion. Ce n'est qu'un amoureux faible qui a pris sa crainte pour de la vertu, sa timidité naturelle pour un stoïque effort. Je sais bien que l'auteur lui fait faire un léger *mea culpa* dans sa confession ; qu'il se blâme volontiers en parlant de lui-même et qu'il est porté à se déprécier, tout en caressant ses souvenirs. C'est égal, de quelque côté qu'on la prenne, cette fin laisse, selon moi, à désirer ; et, comme dans un certain nombre de romans vrais, mais auxquels il fallait un dénouement, je suis bien sûr qu'ici s'il y a quelque réalité dessous, la vérité n'a été suivie que jusqu'à un certain point et jusqu'à un certain endroit.

Mais je prends peut-être bien à cœur cette conclusion. Je ne suis plus tout à fait juge ; il faut être jeune pour se bien mettre au point de vue de tels livres, quand ils sont, comme celui-ci, tout de sentiment : chaque lecteur alors ajoute, retranche, rêve à son gré, et devient proprement collabora-

1. « L'incendie effréné par tes veines errant. » (*Livre d'amour*, pièce VIII.)

2. *Livre d'amour*, pièce XL.

3. *Livre d'amour*, pièce finale IV.

teur dans sa lecture. Autrement, il y a une certaine ironie à s'occuper de ces questions de jeunesse hors de raison. Le temps, rien qu'en marchant, égalise tout. Qu'on ait possédé Madeleine ou qu'on y ait renoncé, après vingt ans écoulés, hélas! tout ce passé perdu revient à peu près au même[1].

Non ! cela ne revient pas au même. D'abord si l'on a renoncé à la femme aimée ou si elle a trouvé en elle la force de résister (ne fut-ce qu'en fuyant), on ne peut pas écrire le *Livre d'amour*, on ne peut pas essayer de la déshonorer !

Mais, pour l'amant lui-même, — s'il n'est pas enfoncé dans la chair et devenu insensible à toute délicatesse, — n'est-ce donc rien que de conserver du passé et des émotions passées un souvenir dont la pureté n'est point ternie? De Sainte-Beuve, ami de Mme Victor Hugo, j'en appelle à Sainte-Beuve, ami de Mme d'Arbouville: c'est lui qui a, dans son testament, marqué la différence. Dans ce testament, Mme Hugo est, — au même titre que son mari, — « une des deux personnes qui ne doivent pas voir la publication du *Livre d'amour* », — rien de plus; et tout est prévu pour que de cette publication, elle soit un jour atteinte jusque dans sa tombe. — Mme d'Arbouville, elle, est mise à part, comme sur un piedestal, pour y recevoir l'hom-

1. *Nouveaux Lundis*, VII, 146-148 (8 février 1864). — C'est M. de Lovenjoul qui a attiré mon attention sur ce passage significatif.

mage « du plus respectueux, du plus profond attachement », les souvenirs émus « du plus dévoué et du plus humble de ses admirateurs et serviteurs ». Quelle distance Sainte-Beuve a mise ce jour-là entre ces deux femmes ! et, puisqu'on en voit trop bien le motif, comme il a, par avance, réfuté les théories fâcheuses de sa vieillesse !

S'il n'y a point peut-être d'amour sans désir, qu'est-ce pourtant qu'un amour qui n'est que du désir ? Qu'a-t-il donc, celui-là, qui le distingue des plus vulgaires et des plus égoïstes sentiments ? Qu'est-il autre chose qu'une assez basse recherche de la volupté, — pour en jouir d'abord, pour en tirer vanité plus tard [1] ? Et y a t-il un véritable ou du moins un durable amour, là où il n'y a point de respect, — dût ce respect même impliquer un regret encore !

1. « Je n'ai jamais tiré de l'amour dont tu m'aimes
Ni vanité, ni volupté ! »

Voilà ce que Sainte-Beuve avait écrit ; et voilà ce qu'il a publié dans la suite avec tant d'autres pièces d'un ton si différent, comme s'il ne sentait pas que, par là même, il s'infligeait un double démenti et un double blâme.

Note additionnelle. — Le présent volume était sous presse, lorsqu'ont paru dans *la Revue* (ancienne *Revue des Revues*) les deux articles de M. Léon Séché : *Les amies de Sainte-Beuve. Madame Victor Hugo. Documents nouveaux et inédits* (15 septembre et 1er octobre 1904). Je les ai lus avec attention, pour voir s'ils me donnaient lieu de compléter ou de corriger mon étude. Voici les remarques auxquelles m'a amené cet examen.

Malgré les promesses du sous-titre il n'y a guère dans ces articles de documents inédits : quelques-uns des documents cités avaient déjà été publiés par d'autres (les lettres de V. Hugo depuis 1896) ; la plupart l'avaient été antérieurement par M. Séché lui-même dans d'autres revues (*Revue des Deux Mondes*, *Revue de Paris*, *Revue bleue*).

Dans le numéro de septembre (p. 189), M. Séché écrit : « Cette lettre [du 2 novembre 1829] où le cœur déborde comme dans toutes celles que Victor Hugo écrivit alors à Sainte-Beuve, nous donne une idée de la joie avec laquelle notre voyageur fut accueilli à son retour. S'il est vrai que les absents ont toujours tort, on peut dire qu'ils ont toujours raison quand ils reviennent auprès de ceux qui les désirent. Qui sait si Sainte-Beuve n'eut pas trop cruellement raison dans cette circonstance ! Il s'est vanté dans le *Livre d'amour* d'avoir commis à ce moment chez Victor Hugo un acte intime dont les conséquences auraient été irréparables. Jusqu'à preuve du contraire — et les preuves ataviques, qui nous ont été fournies longtemps après d'une

manière absolument inattendue semblent donner à Sainte-Beuve un éclatant démenti — j'aime mieux croire, pour son honneur, qu'il a pris cela sous son bonnet... pour corser ou dramatiser un peu son roman avec Adèle. En tout cas, c'est déjà trop qu'il ait commis cet acte de vantardise!... Sachez donc que neuf mois après, Mme Victor Hugo donna le jour à une petite fille qui reçut le nom de sa mère et dont Sainte-Beuve fut le parrain. » Dans le numéro d'octobre (p. 310), M. Séché blâme encore Sainte-Beuve de cette « vantardise » : « Il n'avait pas besoin de se vanter d'être le père de la petite Adèle » ; et il cite, à l'appui de sa censure, les vers de la pièce XVI :

Or toi, venue après, et quand pâlit la flamme,
Quand ta mère à son tour déployant sa belle âme,
Tempérait dans son sein les fureurs du lion,
Quand moi-même, apparu sur un vague rayon,
Comme un astre plus doux aux heures avancées,
Je nageais chaque soir en ses tièdes pensées,
Or toi, venue alors, enfant, toi, je te voi,
Pure et tenant pourtant quelque chose de moi!...
Enfant, mon lendemain, mon aube à l'horizon,
Toi, ma seule famille et toute ma maison,
C'est bonheur désormais et devoir de te suivre :
Elle manquant, hélas! pour toi j'aurais à vivre.
Pour ta dot de quinze ans, j'ai déjà de côté
L'épargne du travail et de la pauvreté.
Je l'accroîtrai, j'espère... O lointaines promesses!...

— Je suis étonné que M. Séché voie là de la part de Sainte-Beuve une revendication de paternité. Pour moi, j'y vois tout le contraire. Sans doute Sainte-Beuve se flatte qu'au moment où Adèle est « venue », sa mère aimait moins son mari, et commençait à songer « chaque soir » à son ami avec tendresse ; mais de là à un adultère il y a loin. Sans doute Sainte-Beuve se promet de veiller sur la petite fille et de la doter plus tard ; mais son affection de parrain pour une filleule tendrement

aimée, enfant de la femme aimée, suffit amplement à justifier de pareilles intentions. Et enfin, et surtout, Sainte-Beuve dit aussi expressément que possible que ce « dernier né des époux dont il a rompu la joie » n'est pas sa fille :

> **Pure** et tenant **pourtant** quelque chose de moi

ne peut pas avoir, ne supporte pas un autre sens.

Dans le numéro de septembre (p. 190), M. Séché écrit : « D'où vint à Victor Hugo ou qui lui donna le premier éveil ? Un jour que j'en parlais à l'un de ses exécuteurs testamentaires, il me dit que Victor Hugo, étonné de ne plus voir Sainte-Beuve, était allé un matin chez lui (il habitait alors Cour du Commerce) lui demander l'explication de sa bouderie et que Sainte-Beuve, après une certaine hésitation et mis au pied du mur, avait fini par lui avouer qu'il était amoureux de sa femme, — ce qui, bien loin de fâcher Victor Hugo l'avait fait éclater de rire ! Cette historiette me trouva sceptique et je ne pus m'empêcher de faire remarquer à mon interlocuteur qu'elle n'était guère vraisemblable. » — Que Victor Hugo ait pris la chose si gaiement, cela est en effet inacceptable, d'après le ton des lettres qu'il a écrites à Sainte-Beuve. Mais l'histoire ne contiendrait-elle pas cependant une part de vérité ? Si l'on admettait que Sainte-Beuve eût un jour (peut-être après l'article sur Diderot) fait une confession de ce genre à Victor Hugo, cela expliquerait bien des choses : cela expliquerait notamment que le mari, touché d'une pareille sincérité, ait conservé une telle amitié pour son rival et lui ait manifesté une telle confiance, — amitié et confiance bien étranges, si Victor Hugo avait un jour découvert de lui-même le secret qu'on lui cachait et qui, du fait seul qu'il était caché, devenait alors bien plus offensant et bien plus inquiétant. Dans la crise morale par laquelle a passé Sainte-Beuve et en plein romantisme, un aveu volontaire de ce genre ne paraît nullement invraisemblable. — Au fait, d'ailleurs, n'est-

ce pas, *mutatis mutandis*, la conduite que Mme de Lafayette a prêtée à Mme de Clèves et qui n'a point parue inadmissible aux lecteurs du XVIIe siècle ?

Dans le numéro d'octobre (p. 291) M. Séché recueille des détails très intéressants sur le voyage de Sainte-Beuve aux Rangeardières, sur les émotions qu'il y a éprouvées et sur les souvenirs qu'il en a gardés. Sainte-Beuve a rencontré Mme Hugo et la petite Adèle dès leur entrée dans la ville d'Angers. (Est-ce un hasard que cette rencontre?) Avec elle, il a fait une excursion à Nantes, où tout enfant son amie était allée passer « quelques mois » (Pièce VIII) et, selon le père de Mme Hugo, il y était « agité », il avait « les larmes aux yeux » quand Adèle se découvrait des parentes dans un couvent d'Ursulines et quand ces bonnes filles accueillaient avec tendresse son amie. Il est revenu avec elle jusqu'à Blois. Et de tout cela son âme était si vivement remuée, que deux mois après « il écrivait à Pavie qu'il avait plus fait de vers dans ces deux derniers mois, qu'il en avait plus imaginé et projeté que cela ne lui était arrivé depuis bien longtemps. » — Avant d'avoir lu M. Séché, j'ignorais ces détails et ces textes significatifs.

P. 292, M. Séché dit qu'avant 1833, Victor Hugo avait été « relativement sage »? — Pourquoi *relativement?* En 1829, Sainte-Beuve lui-même le déclare « aimant comme au premier bel âge » ; M. Chenay, si peu favorable pour lui, le dit resté fidèle à sa femme jusqu'à sa liaison avec Juliette ; nulle part je n'ai rien vu qui nous autorise à lui prêter une maîtresse avant 1833.

P. 293, M. Séché suppose que c'est Mme Victor Hugo elle-même qui, avant la publication du recueil, aurait averti Sainte-Beuve des « deux encens » qui devaient se heurter dans les *Chants du Crépuscule*. — Il serait curieux d'avoir une confirmation de cette intéressante hypothèse.

P. 294, M. Séché, citant le sonnet final : *Insensé, qu'ai-je fait ?* l'interprète ainsi : « A s'en rapporter à ce témoignage

enveloppé de mystère, la cause immédiate et déterminante du refroidissement de Mme Hugo pour Sainte-Beuve aurait été purement physiologique. » — N'est-ce pas singulièrement presser les termes que de leur donner un tel sens ? Si l'on rapproche de ce sonnet le récit de *Madame de Pontivy* et la pièce XL du *Livre d'amour*, on n'est nullement invité, me semble-t-il, à faire intervenir la physiologie.

Le texte cité par M. Séché à la note 1 de sa page 293 (fragment final de la lettre du 2 octobre 1836 à l'abbé Barbe) n'a aucune authenticité. Il n'y avait rien de pareil dans cette lettre, telle que M. Morand l'a publiée, et nul ne sait par quelle fantaisie cette phrase y a été ajoutée dans la *Nouvelle Correspondance* (Cf. MORAND, *Une atteinte à la propriété littéraire*).

P. 298, M. Séché se demande si Mme Hugo a connu la nouvelle : *Madame de Pontivy*. — Il me semble impossible d'en douter, puisque Sainte-Beuve a dit à Vinet qu'il l'avait faite pour elle ; puisque, dans sa note manuscrite ajoutée au dernier sonnet, il répète que la nouvelle a été écrite « pour s'efforcer de la ramener ». Il a donc dû s'arranger pour la lui faire connaître.

P. 299, M. Séché écrit : « Sainte-Beuve ne revit que longtemps après, sans avoir rien fait pour cela. » — Nous savons par les lettres inédites à Guttinguer qu'il « a revu » dès son retour de Lausanne ; mais M. Séché ne pouvait les connaître.

P. 302, M. Séché croit, d'après A. Karr, à l'indiscrétion d'un typographe. — Mais nous avons vu que l'article de Karr (1845 et non 1843) est postérieur de deux ans à l'impression du *Livre d'amour*.

P. 203, M. Séché écrit : «... les notes, dont Sainte-Beuve a en quelque sorte illustré le *Livre d'amour*, encore inédites sont publiées ici pour la première fois. » — Comment peut-il écrire cette phrase, puisque ces notes, publiées partiellement par Lamoignon dans le *Gil-Blas* et par Myrtil dans *l'Écho de Paris*, l'ont été intégralement par M. Séché lui-même, dans la *Revue bleue* du 21 mai 1904 ?

A la même page, il assure qu'on n'a pas fait le dépôt du *Livre d'amour* à la Nationale. — Mais lui-même a cité la date où ce livre fut enregistré à la *Bibliographie de la France.*

P. 305, n. 1, M. Séché écrit : « Cet exemplaire [l'exemplaire annoté, qui n'est pas celui du dépôt légal], ignoré jusqu'en ces derniers temps, porte la cote Ye 4800-4801, qui est celle de l'édition Charpentier des *Poésies complètes* de Sainte-Beuve, le *Livre d'amour* n'existant pas séparément à la Bibliothèque nationale. » — Ainsi qu'il vient d'être dit, cet exemplaire était connu. — La cote 4800-4801 n'est pas celle des *Poésies complètes*, mais celle du volume double formé par la réunion des *Poésies complètes* et du *Livre d'amour*, 4800 correspondant aux *Poésies*, 4801 au *Livre.* — Le *Livre d'amour* existe séparément à la Nationale : il y a été déposé, puisqu'il a été inscrit à la *Bibliographie de la France* et je l'y ai tenu, non coupé, entre mes mains, il y a cinq ou six ans.

Quelques fautes d'impression s'étaient glissées dans la copie de M. Séché, à la *Revue bleue*, elles ont subsisté ici (p. 306 et 307) : *Argonautes* pour *Argonautiques ; Staël* pour *Staal ; docteur* pour *pasteur.*

J'ignorais, ce que m'apprend M. Séché (p. 309), que Mme Hugo venant à Paris « recevait publiquement Sainte-Beuve à sa table et que, lorsqu'il apprit la nouvelle de sa mort, on le vit passer une main rapide sur ses yeux mouillés ».

P. 311, n. 1, Les vers de V. Hugo, *A. S.-B.*, on l'a vu, ne sont pas inédits.

A propos du premier article de M. Séché, M. Charles Maurras a publié un long article dans la *Gazette de France* (22 septembre 1904). L'auteur des *Amants de Venise* est très dur pour Victor Hugo. Ne devrait-il pas être en tout état de cause plus indulgent? Ne devrait-il pas l'être surtout si l'on admettait que Sainte-Beuve a de lui-même confessé son

amour pour Adèle au mari d'Adèle ? Dans cette hypothèse, l'indulgence de Victor Hugo s'expliquerait d'elle-même, sans qu'on ait besoin d'admettre les motifs fâcheux supposés par M. Maurras.

Dans la *Gazette de France* du 6 octobre 1904, M. Maurras donne un second article, sur le second article de M. Séché. C'est la même sévérité pour V. Hugo et pour Sainte-Beuve. M. Maurras souhaite que M. Séché fasse un petit volume de ces deux morceaux. On sait que M. Séché a annoncé non pas un, mais deux volumes, et gros, — qui seront riches en documents et en détails précieux.

Dans la *Revue de Paris* du 15 septembre 1904, M. Paul Stapfer nous dépeint Mme Hugo telle qu'il l'a vue à Guernesey. Il ne dit pas comme l'interlocuteur de M. Biré : « Mme Hugo était bête » ; ce n'est pas sa manière. Mais ce qu'il dit, avec une ironie fourrée, de son « esprit juste et sensé », de son « jugement judicieux », des « vérités » qu'elle « énonçait gravement », de son « goût délicat et pur » et de sa « scrupuleuse attention à parler correctement le français et à faire respecter notre belle langue » est pire encore (cf. p. 392-393, 395). C'est un témoignage à ajouter aux témoignages contradictoires que j'ai cités, p. 98 sqq.

L'*Écho du Nord* du 4 octobre a publié un article de M. Georges Montorgueil (je ne sais s'il a aussi paru ailleurs), intitulé *Le Livre d'amour de Sainte-Beuve*. L'auteur racontait la remise des lettres de Mme Hugo à Chéron et continuait en ces termes :

« Un jour, trente ans plus tard, chez le fils de l'héritier

de ce dépôt singulier, M. Paul Meurice se rendit accompagné d'un ami. En sa présence, les lettres de Mme Victor Hugo furent livrées aux flammes. Ainsi s'en allait en fumée l'aveu que les fervents hugophiles n'eussent point entendu sans souffrance.

Mais ces lettres ont été lues. J'ai demandé à M. Jules Troubat s'il se les rappelait :

— Je me les rappelle très bien, m'a-t-il répondu ; elles m'ont toutes passé sous les yeux, et je les ai parcourues avidement. Elles étaient ardentes, et la passion sincère qu'elles exprimaient, était, si je ne m'abuse, d'une amoureuse qui n'a plus rien à refuser.

Si M. Jules Troubat se départit de la discrétion qu'il a gardée durant quarante ans, c'est que la postérité, qui analyse plutôt qu'elle ne juge, commence pour Sainte-Beuve ; c'est qu'il n'est plus possible, croit-il, d'ignorer une aventure dont les amis de Victor Hugo ont fait grief à Sainte-Beuve, accablé sous les coups de leur sarcasme et de leur mépris. Serviteur, de sa gloire, exécuteur de ses volontés M. Troubat croit avoir la mission de défendre contre toutes les attaques la mémoire du maître et de l'ami. Il ne tient qu'à lui de publier le *Livre d'amour*, il est sa propriété littéraire[1]. Demain, il publiera donc, s'il le trouve bon, ces vers rudes et pleins, ces « fruits rares et mystérieux de plusieurs années d'étude, de contrainte et de tendresse ». Ils sont parmi les plus puissants que Sainte-Beuve ait écrits. Cette œuvre de passion est aussi une œuvre d'art. Il devient difficile de la laisser ignorer. On en a trop dit pour ne pas tout dire. Nous aurons, pour le centenaire, la révélation intégrale du poème : puisse sa splendeur faire absoudre la faute. »

L'Éclair du 8 octobre publiait aussi un article sur le même

1. Il y en a eu des contrefaçons. Le dernier catalogue de la librairie Ch. Bosse offre un exemplaire d'une « réimpression à 14 exemplaires seulement de la rarissime édition originale, à laquelle elle est absolument semblable comme texte et comme imposition. »

sujet (*Sainte-Beuve et le ménage Victor Hugo*). L'auteur anonyme reproduisait, non sans les altérer et les atténuer singulièrement, les prétendues confidences d'Adèle à A. Karr. Il rapportait, en ces termes, une conversation de M. Troubat : « Exécuteur testamentaire, j'étais dans la maison de Sainte-Beuve quand on vint mettre les scellés. J'obtins de les faire lever pour retirer deux petites caisses destinées, par testament, à M. Paul Chéron, bibliothécaire, et qui ne pouvaient en aucune façon intéresser l'avoir de la succession. Elles contenaient l'exemplaire [annoté?] du *Livre d'amour* et les lettres de Mme Victor Hugo. Il fallait que ces caisses fussent ouvertes en présence d'un magistrat avant d'être livrées à leur bénéficiaire. Ce magistrat fut M. Benoît-Champy. Les lettres de Mme Victor Hugo furent donc lues ce jour-là devant M. Paul Chéron et moi. Après quoi M. Paul Chéron les emporta. Il les déposa dans sa maison de campagne, à Sannois, que les Prussiens dévastèrent en 1870, mais ses papiers, mis en lieu sûr, leur échappèrent. Il les légua à son fils, le Dr Chéron, qui est mort en 1896, donnant à la Bibliothèque le *Livre d'amour* annoté. Quant aux lettres, j'ai connu leur sort par hasard. Elles ont été brûlées par les soins de M. Paul Meurice. Après avoir hésité il en a fait l'aveu. J'en suis persuadé absolument. La preuve est donc détruite du sentiment que Mme Victor Hugo nourrissait pour Sainte-Beuve. Je ne le regretterais pas, si, en trop de circonstances, les amis de Victor Hugo, croyant innocenter l'héroïne de cette aventure, n'avaient, à pleines mains, sali la mémoire du maître qui m'est cher et dont je suis le naturel défenseur. » Cette conversation différait de celle que rapporte M. Georges Montorgueil, en ce que M. Troubat refusait de se prononcer sur la signification des lettres : « M. Jules Troubat se les rappelle. Elles brillaient plus par la sincérité que par la littérature ; elles brûlaient sans grande flamme. Un psychologue y eût démêlé la confiance de l'amie qui s'épanche ou de la maîtresse qui se souvient : M. Jules Troubat, juge

et partie en la circonstance, et galant homme, se refuse à dire sa pensée tout haut. » Mais M. Troubat n'y affirmait pas moins la destruction des lettres par M. Paul Meurice.

M. Paul Meurice ainsi mis en cause répondit par la lettre suivante :

« Je n'ai jamais brûlé de lettres de Mme Victor Hugo à Sainte-Beuve.

« Je n'ai jamais eu connaissance par qui que ce soit de lettres à brûler de Mme Victor Hugo à Sainte-Beuve.

« Il n'a jamais existé de lettres à brûler de Mme Victor Hugo à Sainte-Beuve.

« Agréez l'expression de mes meilleurs sentiments.

« Paul MEURICE. »

L'Éclair du 11 octobre, en publiant cette triple affirmation si nette (*Les lettres de Mme Victor Hugo et la réponse de M. Paul Meurice*), maintint ses dires. M. Paul Meurice riposta par une seconde lettre, ainsi conçue :

11 octobre.

« Monsieur le directeur,

Je n'ai pas l'habitude d'user d'équivoque : quand j'écris que je n'ai pas brûlé de lettres de Mme Victor Hugo à Sainte-Beuve, je n'entends point par là ne les avoir pas brûlées moi-même, mais les avoir fait brûler ou vu brûler par d'autres. Est-ce que ma seconde phrase ne dit pas que je n'en ai même jamais eu connaissance ?

On prétend que j'aurais été convoqué par M. le Dr Paul Chéron, avec trois autres témoins « dont on ne peut citer les noms », et qu'on aurait brûlé devant nous ces lettres compromettantes. — Je ne connais pas M. le Dr Chéron, je n'ai eu avec lui aucune relation directe ou indirecte, et je ne l'ai vu de ma vie.

Oui, il doit y avoir eu, il y a eu certainement des lettres,

de nombreuses lettres, écrites par Mme Victor Hugo à Sainte-Beuve, et quelques-unes sans doute des plus amicales. Et ces lettres-là, — j'en appelle à tout homme qui a aimé — il est impossible que Sainte-Beuve ne les ai pas mises de côté et pieusement conservées. Où sont-elles? que sont-elles devenues? Eh bien ces lettres, qui prouveraient l'innocence de leurs rapports, si on a brûlé des lettres de Mme Victor Hugo, je dis que ce sont celles-là qu'on a brûlées!

Quand aux lettres qui, comme je l'ai dit, auraient été *à brûler*, ce seraient celles qui seraient, selon votre expression, « l'étoffe même » du *Livre d'amour*, qui seraient *la seule preuve admissible de sa véracité*. Mais ces lettres-là, nul survivant avoué ne les a brûlées ou vu brûler. Ces lettres-là n'existent pas, ces lettres-là n'ont jamais existé.

Est-ce net?

Agréez l'expression de mes meilleurs sentiments.

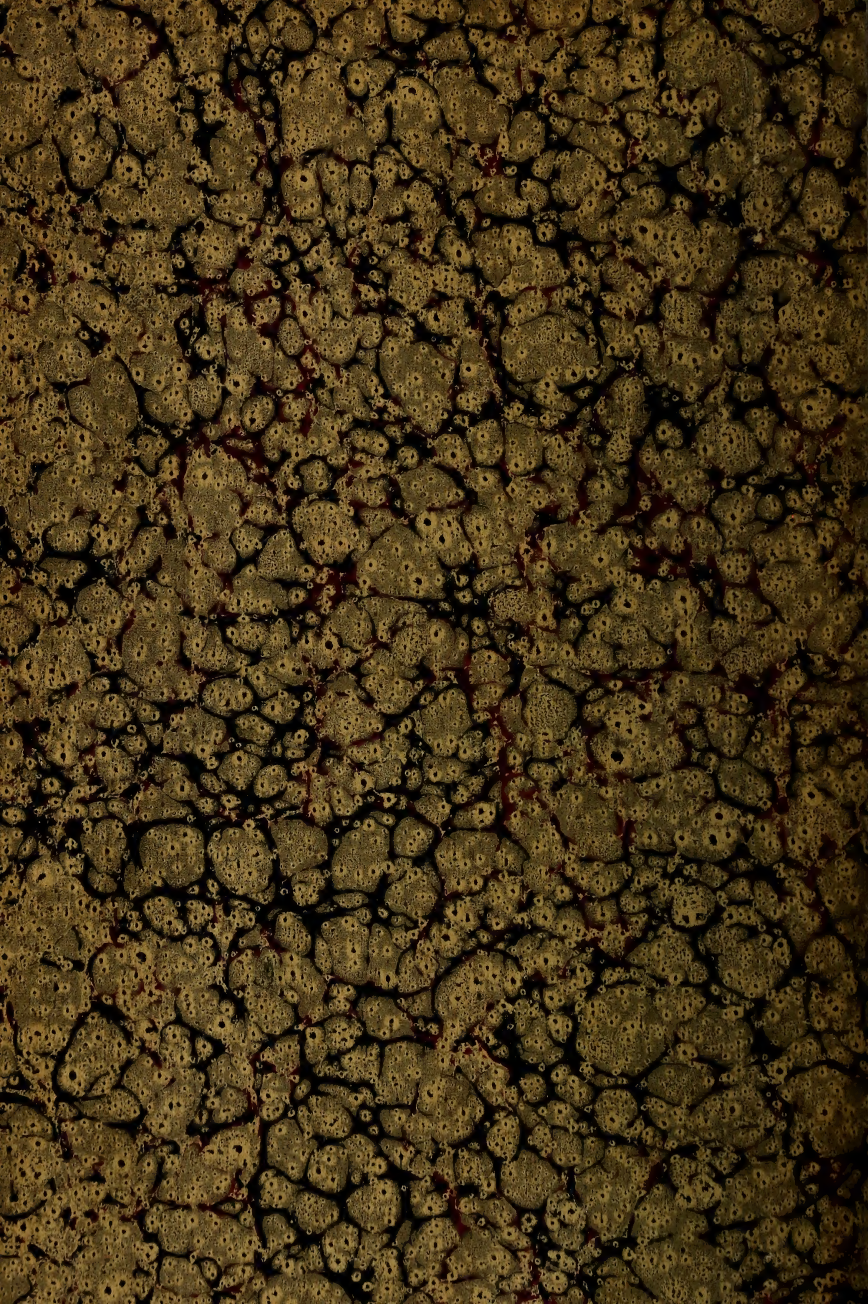
Paul MEURICE. »

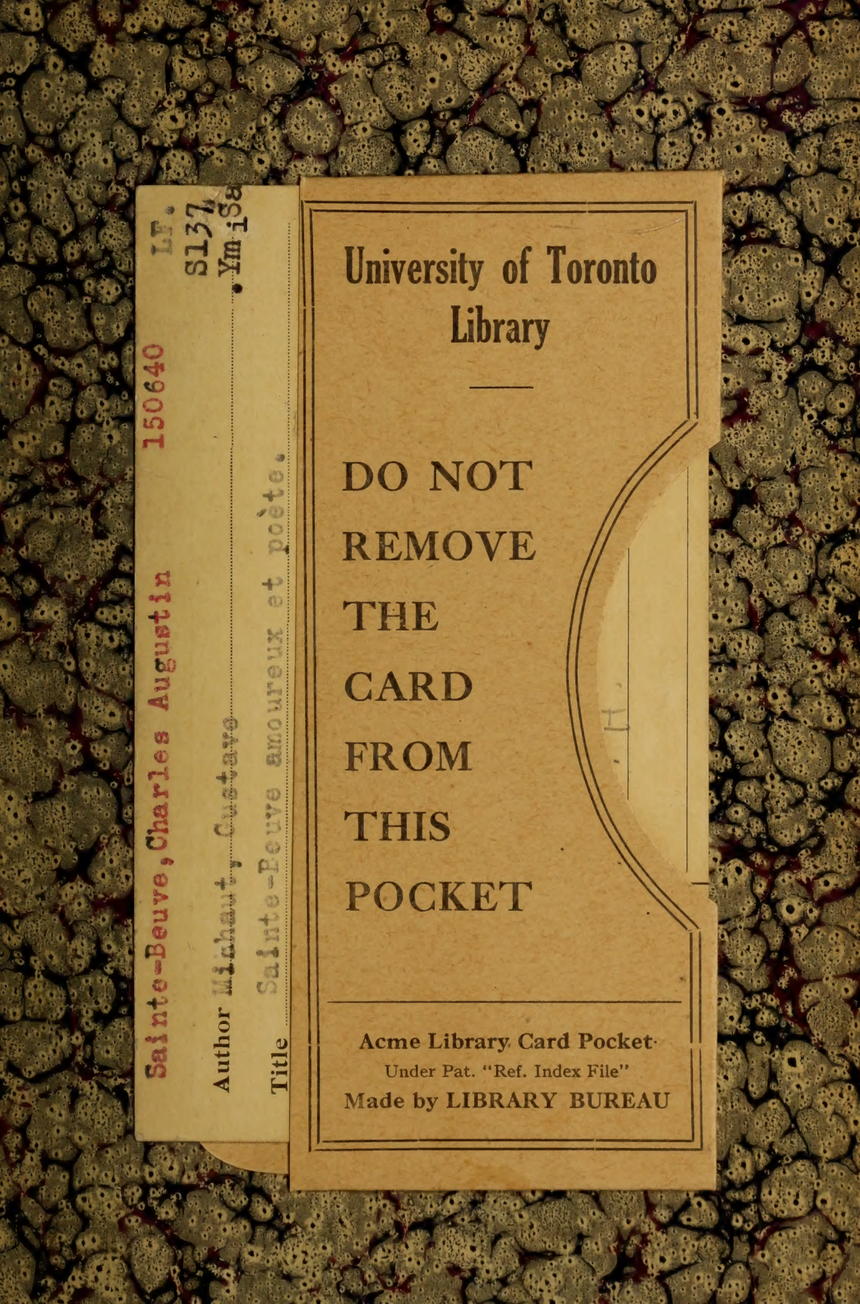
Peut-être les documents cités et les faits rappelés plus haut (voir p. 288) permettent-ils de choisir entre ces témoignages contradictoires.

Octobre.

TABLE DES MATIÈRES

TOURS, IMPRIMERIE DESLIS FRÈRES, RUE GAMBETTA, 6.




LF.
S137,
Ym.i58
150640
Sainte-Beuve, Charles Augustin
Author Michaut, Gustave
Title Sainte-Beuve amoureux et poète.
University of Toronto
Library
DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET
Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU

